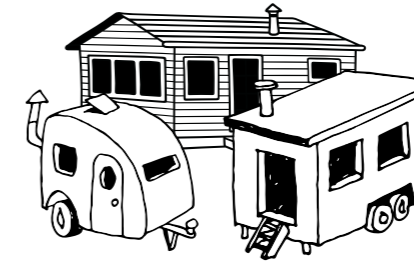


ÉTUDE RELATIVE À L'IMPACT DE L'HABITAT ADAPTÉ SUR LES MODES DE VIE DES GENS DU VOYAGE

Étude commandée par l'Association de Gestion du Schéma
d'Accueil et d'Habitat des Gens du Voyage du Puy-de-Dôme



édition juin 2016



Cette étude s'inscrit dans le cadre d'une fiche action du Schéma départemental d'Accueil et d'habitat 2012-2018 du Puy-de-Dôme.

Conduite par l'Association de Gestion du Schéma d'accueil et d'habitat des Gens du Voyage en partenariat avec la Direction départementale des Territoires, le Conseil départemental du Puy-de-Dôme et l'Association du Logement Social du Puy-de-Dôme, elle a été réalisée par Marie d'Hombres de l'Association Récits.

Cette étude a reçu le soutien financier de la DDT63, de la Fondation Abbé Pierre, de l'Association du Logement Social et de la DIHAL.



ÉDITO

Depuis la mise en œuvre du premier schéma départemental d'accueil et d'habitat des gens du voyage en mars 2002, l'action publique a apporté aux voyageuses et voyageurs, ancrés sur les territoires du Puy-de-Dôme, des réponses en matière d'accueil, d'habitat, ou encore d'accompagnement social.

Etre département pilote pour la mise en œuvre de la loi « BESSON » du 5 juillet 2000 nous a investi d'une responsabilité particulière qui conduit d'abord à porter un regard humble sur les actions et réalisations engagées. Mesurer les impacts des actions conduites s'est naturellement imposé dans le cadre de la révision du premier schéma, de manière transversale, en termes d'accès à un habitat digne, de citoyenneté, d'insertion, d'intégration ou d'inclusion, de scolarisation, de santé, de vie familiale et sociale, de parentalité, etc.

Les actions mises en œuvre favorisent-elles l'accès aux droits ? Stigmatisent-elles davantage ou autrement ces populations ? Au travers des réponses apportées, les voyageurs sont-ils respectés dans leurs différences, leur identité, leurs cultures, leurs histoires ? Peuvent-ils exercer un libre choix vis-à-vis des propositions qui leur sont faites ? Autant d'interrogations sur lesquelles il est apparu nécessaire de croiser les regards et notamment de favoriser l'expression de la parole des voyageurs sur leurs modes de vie et d'habitat.

Bénéficiaires des dispositifs et actions mises en œuvre, ils sont au cœur de cette étude. Ils en sont les auteurs par les récits de vie qu'ils ont accepté de livrer grâce à l'écoute et à la plume de la sociologue Marie D'HOMBRES, de l'association RÉCITS. Ils en sont aussi les acteurs par les prolongements qu'ils ont acceptés de donner à travers l'exposition qui naîtra de cette expression où sont repris les mots et l'illustration des modes de vie et d'habiter, par des photos et des dessins.

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous les partenaires qui ont bien voulu soutenir cette démarche.

Nous vous invitons au voyage, et surtout à la rencontre de ces « éternels étrangers de l'intérieur¹ » qui deviennent, grâce à cette étude, un peu plus familiers.

Danièle POLVE-MONTMASSON
Préfète du Puy-de-Dôme

Jean Yves GOUTTEBEL
Président du Conseil départemental

Tony BERNARD
Président de l'AGSGV63
Maire de CHÂTELDON

Cette étude sociologique portant sur l'impact des opérations d'habitat adapté sur les modes de vie des gens du voyage, offre un éclairage complémentaire à l'étude récente sur « L'habitat adapté des gens du voyage » pilotée par la délégation interministérielle à l'hébergement et à l'accès au logement (DIHAL) notamment parce qu'elle inscrit l'habitat actuel et les conditions de vie des familles dans une histoire plus longue en lien avec les territoires.

L'étude de Marie D'HOMBRES de l'association Récits valorise l'expérience d'un territoire singulier, le Puy-de-Dôme, premier département à avoir adopté un schéma départemental d'accueil des gens du voyage. Son autre particularité est d'avoir fait le choix, comme cela est souligné, de ne pas demander aux voyageurs « d'être uniquement sédentaires ou gens du voyage » et donc d'adapter « de manière relativement souple les dispositifs afin de mettre de côté cette question ».

C'est ce respect du mode de vie et d'habitat, qu'ont voulu et souhaité porter des collectivités et des élus volontaristes. Ils ont choisi de valoriser la diversité des solutions et des possibles identifiés par les territoires en fonction de leurs spécificités en mettant en avant les besoins des populations.

Cette étude commandée par l'AGSGV63 contribuera utilement aux réflexions et à l'expertise sur les gens du voyage et alimentera les travaux de la Commission nationale consultative des gens du voyage, présidée par le député Dominique RAIMBOURG, et dont la DIHAL assure le secrétariat.

Sylvain MATHIEU
Délégué interministériel pour l'hébergement et l'accès au logement

1. Eternels étrangers de l'intérieur, par Christophe Robert - Ed. Desclée de Brouwer, 2007



SOMMAIRE

PARTIE 1 : VIVRE EN MAISON - L'HABITAT ADAPTÉ	16
I. Permanences, changements et inventions	18
II. La maison dans les parcours, une variété de situations	38
III. Impacts	58
PARTIE 2 : PISTES ET PERSPECTIVES - AMÉLIORER LA CONDUITE DES OPÉRATIONS D'HABITAT ADAPTÉ	80
I. Développer et diversifier l'offre d'habitat	83
II. Concevoir et gérer les opérations d'habitat adapté	85
III- L'accompagnement des familles : une prise en compte globale	88
ANNEXES	92
RESTITUTION PUBLIQUE DE L'ÉTUDE SOCIOLOGIQUE :	
ACTES DE LA TABLE RONDE	92

NOTE LIMINAIRE

L'habitat adapté : de quoi parle-t-on ?

■ L'habitat adapté, un concept destiné à différents publics

L'habitat adapté est un concept qui s'adresse à différents types de populations fragilisées : les jeunes, les personnes âgées, les personnes handicapées, les gens du voyage... L'habitat adapté n'est donc pas un concept dédié exclusivement aux gens du voyage. Au même titre qu'il existe de l'habitat adapté pour les jeunes, il existe aussi de l'habitat adapté pour les gens du voyage.

La notion d'« habitat adapté » a émergé pour qualifier des opérations essentiellement destinées à des ménages fragiles rencontrant des difficultés non seulement économiques, mais aussi sociales et dont la situation nécessite la proposition d'un habitat à loyer et charges maîtrisés, ainsi que d'une gestion locative adaptée et, le cas échéant, d'un accompagnement ou des configurations de logements spécifiques. Ces opérations supposent une ingénierie de projet dédiée. »¹

■ Le logement très social, un produit logement adaptable aux modes de vie des gens du voyage

Le logement très social est l'une des réponses aux besoins des gens du voyage. Le Prêt Locatif Aidé d'Intégration (PLAI) permet la création de logements très sociaux adaptés aux ressources et mode de vie de familles de voyageurs. La conception des PLAI gens du voyage, sur la base d'un diagnostic social, prend en compte des besoins particuliers et adapte les programmes afin d'assurer une appropriation du logement la meilleure possible. Des aménagements spécifiques peuvent être réalisés tels qu'un espace de stationnement pour une caravane, des systèmes de chauffage économes, la réalisation de certaines typologies peu présentes dans le patrimoine des bailleurs... La gestion des programmes PLAI gens du voyage est quasiment similaire à celle de tous logements sociaux. Gérés par un bailleur social, ces logements sont ouverts aux familles ne dépassant pas un certain plafond de ressources et ayant déposées une demande de logement. Les familles locataires sont titulaires d'un bail et s'acquittent du loyer et des charges locatives.

L'entrée dans ces logements conventionnés ouvre droit à l'APL (Aide Personnalisée au Logement).

Certaines personnes, en fonction de leurs situations sociales et financières, peuvent prétendre aux aides du Fonds de Solidarité Logement.

Des dispositifs d'accompagnement social peuvent également, selon les situations des personnes, être mis en œuvre pour sécuriser l'entrée dans le logement et garantir une installation pérenne des familles.

■ Le terrain familial

Le terrain familial est un concept d'habitat réservé aux gens du voyage, avec sa réglementation spécifique définie par la circulaire du 18 décembre 2003.

C'est un équipement privé au sein duquel la caravane constitue l'habitat permanent de ses utilisateurs. Contrairement aux aires d'accueil, le terrain familial n'est pas assimilable à un équipement public.

Il se compose à minima d'un espace de stationnement pour les caravanes et leur véhicule tracteur (avec un minimum de 75m² par place caravane) et d'un équipement sanitaire (WC-douche). Il peut aussi inclure une pièce de vie en dur, aménageable en fonction des besoins de la famille.

Réalisés à l'initiative de l'occupant ou des collectivités, les terrains familiaux peuvent être en pleine propriété ou locatifs. Dans ce dernier cas, une convention d'occupation est établie entre le bailleur et l'occupant qui s'acquitte d'un loyer fixe. L'abonnement aux fluides (eau et électricité) relève de la responsabilité de l'occupant quel que soit son statut (propriétaire ou locataire).

1. Appel à projet pour la création de PLAI adaptés – ministère de l'égalité, des territoires et du logement – oct. 2013

Introduction

Depuis quelques décennies, les gens du voyage sont devenus objet d'étude courant dans le champ de l'action sociale et publique. Leur mode de mobilité et de sédentarité comme leur fonctionnement familial interrogent. Les actions mises en place à leur intention suscitent nombre de questionnements quant à leurs impacts sur les représentations sociales et la vie des familles.

En effet, plus que dans d'autres secteurs de la vie sociale, nous sommes ici sur un domaine révélant une contradiction historique entre deux univers : à une société fondée sur la primauté des individus, la valorisation des connaissances académiques et du métier, la liberté et l'autonomie individuelles s'opposent l'affirmation du groupe, la mutualisation, le travail collectif non permanent, mobile, fondé sur la négociation. Dans l'éducation, à l'apprentissage des règles, de la privation et de la soumission à un rythme journalier fixé par l'extérieur, répond une prodigalité extrême à l'égard des sollicitations et des besoins de l'enfant. Au rythme fixe, répétitif, qui caractérise le temps scolaire, un rythme personnalisé, adapté aux besoins et aux opportunités. À la construction de soi, au projet inscrit dans la durée, la vie au jour le jour, la chine et cette incessante réponse à tout : « *c'est comme ça, ça va, ça vient...* »

Casse-tête donc que de relier ces deux mondes, d'autant que ces contradictions ne sont pas aussi tranchées, tant il y a, derrière le groupe « gens du voyage », une diversité de pratiques, de modes de vie, de catégories sociales. Dans le Puy-de-Dôme, la distinction entre Yéniches, Manouches et Gitans revient souvent ; aujourd'hui, elle est moins nette que par le passé, pour autant, elle demeure opérante pour les individus. On trouve aussi, sur les mêmes sites, des familles de niveaux sociaux différents : certaines vivent dans la précarité (en caravane comme en maison) ; d'autres poursuivent des activités indépendantes, d'autres encore sont salariés. Entre voyage et sédentarité, les modes de vie diffèrent, de même que l'usage de la maison et de la caravane, le rapport à l'école, à la religion, aux autres, etc.

À cette grande diversité de pratiques réunies par certaines valeurs communes, il faut donc adapter les réponses. C'est tout le sens des projets d'habitat adapté qui sont mis en œuvre dans le département du Puy-de-Dôme et ailleurs. Il s'agit de répondre, de manière personnalisée à une situation entre-deux : le voyage et la sédentarité, un univers et l'autre. La réponse se situe, elle aussi, dans l'entre-deux : une maison et un emplacement caravane. Car au contraire de certaines régions, où l'interprétation des textes de lois a été restrictive, il y a, sur les aires d'accueil comme dans les PLAI (Prêt Locatif Aidé d'Intégration) du département, un souci de la situation intermédiaire : on ne demande pas aux voyageurs d'être uniquement sédentaires ou gens du voyage, mais on adapte de manière relativement souple les dispositifs afin de mettre de côté cette question insensée.

Treize années après la publication du premier Schéma départemental d'accueil des gens du voyage, une étude sociologique ayant pour but d'apprécier l'impact des opérations d'habitat sur les familles concernées a été confiée à l'association Récits.

Débutée en avril 2015, cette étude se devait de croiser deux angles d'analyse : les territoires et les personnes. Fondée sur la parole, privilégiant les questions ouvertes, son objectif était d'inscrire l'habitat actuel dans une histoire plus longue, celle des conditions de vie des familles, d'une part afin de mieux appréhender la place que vient aujourd'hui occuper la maison dans les représentations et les pratiques, d'autre part en vue d'une éventuelle valorisation de ces témoignages après l'étude.

Pour approcher ces transformations et leurs influences sur les questions afférentes à la vie des familles, la méthode employée a été celle de l'entretien qualitatif et du récit de vie, l'objectif étant de comprendre de manière très globale la vie de ces personnes, en suivant le fil de leurs pensées et de leurs logiques propres. En suivant leurs récits, et, à travers eux, par leurs mots, comprendre ce qui les traverse, ce qu'ils traversent et ce qui peut être inventé pour les accompagner. Cela impliquait d'être attentif, dans le choix des personnes à interroger, au lieu et au mode de vie, mais aussi à l'âge, au sexe, à l'occupation socio-professionnelle, à la religion, au statut occupé dans la « communauté », etc. Ce, afin d'être en mesure de faire ressortir des pratiques et des discours représentatifs de la réalité sociale.

Recueillir des témoignages de vie, c'est également accorder une valeur sociale au témoin, non seulement en tant qu'informateur, mais aussi par respect pour le temps et la générosité qu'il peut donner en se dévoilant face à un micro et/ou une plume. C'est là le double parti pris de l'association Récits : les témoignages sont autant des moyens d'appréhension du monde dans une perspective sociologique que de reconnaissance des personnes elles-mêmes. D'où l'attention systématique que nous avons apporté au fait de remettre des photographies et le texte de l'entretien – ou/et de le relire avec la personne – de manière à ce qu'il soit complété, éventuellement modifié (et que certains éléments puissent être retirés).

Spécialisée dans la collecte et la valorisation des itinéraires de vie, l'association Récits rend compte des processus mémoriels à travers les narrations de soi. Situées à la frontière du récit intime et de l'histoire sociale, ces narrations permettent d'aborder l'histoire et l'actualité des phénomènes sociaux à partir de la multiplicité des modes de vie. Elles interrogent les processus de construction identitaire tels qu'ils s'incarnent, tout au long du passé, du présent et de l'avenir, dans des territoires ou/et dans des parcours. L'approche privilégiée dans le cadre de ce travail est celle de *l'ethnobiographie*, ainsi définie par P.J. Hélias et J. Poirier :

« *Nous avons utilisé le terme ethnobiographie pour la distinguer du récit de vie classique en disant qu'elle vise non seulement à transcrire l'aventure individuelle de l'informateur, mais à exprimer les modèles culturels de son groupe à travers la connaissance qu'il en a.*¹ »

1. Poirier J., Clapier-Valladon S., Raybaut P. *Les récits de vie : théorie et pratique*, Paris, PUF, 1983

Ainsi, le récit de vie se situe à la frontière de l'individuel et du social, du subjectif et de l'objectif : d'un côté, l'individu s'approprie le monde social, le filtre et le retraduit dans une dimension subjective en l'ordonnant selon ses valeurs propres ; de l'autre, il est révélateur de l'univers au sein duquel il vit. Dès lors, il s'apparente à une radiographie qui rend lisible à la fois les principes structurels d'une organisation générale et la singularité de la personne.

Notre proposition s'inscrivait donc dans une double perspective : d'une part, celle du recueil, de la transcription et de la mise en récit de témoignages-récits de vie auprès des familles. D'autre part, celle de l'analyse, sous la forme d'un texte à voix multiples, de la situation actuelle, de l'histoire vécue et de l'avenir projeté par ces témoins.

Plusieurs sites ont été investigués : Ennezat, Crouël à Clermont-Ferrand, Maringues, Ambert, Les Martres-de-Veyre, Neschers, Aubière. Dans ces différents lieux, j'ai interrogé une ou plusieurs personnes, pour la plupart locataires des programmes d'habitat adapté. Certaines m'ont été présentées par Audrey Vigignol, chargée de mission habitat à l'AGSGV63, les autres rencontres étant le fruit du porte-à-porte, du hasard, du bouche-à-oreille. L'objectif étant d'appréhender la place qu'occupe l'habitat adapté dans l'environnement social et historique, il était utile non seulement de recueillir des récits de vie, mais aussi d'intégrer des témoignages de personnes vivant dans d'autres formes d'habitat fixe et mobile : sur terrain privé, en appartement, en caravane, en mobil-home, etc.

De manière générale, les rencontres avec les uns et les autres se sont faites assez naturellement. Ainsi, à Ennezat, alors que je discutais avec C. qui vit en habitat adapté, sa belle-sœur arriva et s'intégra à la conversation, m'annonçant qu'elle vivait depuis longtemps en appartement. Aux Martres, j'étais dans l'une des maisons du lotissement lorsque E. arriva ; nous discutâmes un moment et lors de ma visite suivante, elle m'invita à venir visiter son chalet sur son terrain privé. À Maringues, comme j'avais beaucoup entendu parler de M., une référence chez les Manouches, je me rendis à son domicile situé un peu à l'écart de la Côte Rouge. Il évoqua une des habitantes du quartier voyageant encore en roulotte et vivant de l'autre côté du lotissement, sur son propre terrain. J'allais la voir. À Crouël, après avoir vu quelques personnes dans les nouvelles maisons de Crouël 1 et Crouël 2, je toquais, un peu au hasard, à la porte des habitants des chalets auto-construits ; d'une rencontre à l'autre, je rencontrais également des occupants de mobil-home ou de caravane, l'objectif étant d'obtenir un panel de témoignages représentatifs de la situation et des projets en cours. À Maringues et Ambert, un petit tour sur l'aire d'accueil me permit de rencontrer certains des occupants.

Impact, tel est l'objet de cette étude : Impact de l'habitat adapté sur le mode de vie des voyageurs du Puy-de-Dôme. Lors des premiers entretiens, je me pris à penser que d'impacts, il y en avait bien peu, tant demeurait une manière de vivre et d'être que j'avais déjà côtoyée ailleurs, dix à quinze ans auparavant. Je retrouvais des discours semblables et des univers familiers, qui me laissaient penser qu'en quinze ans, d'un lieu à l'autre, rien ne changeait, ou si peu. Mais au fur et à mesure de l'enquête, puis au fil de l'écriture de cette étude, l'impact

a fait son apparition de manière entêtante, dans certains témoignages, dans des manières de parler, d'agencer son espace de vie, de se penser avec les autres. Ce n'est pas tant l'impact de la vie en maison qui se racontait, mais l'impact du monde tel qu'il va : il y a la maison, la scolarisation, l'aide sociale (associée à l'obligation scolaire) et l'interruption durable du voyage. Il y a la législation, la lutte contre la discrimination et les contraintes légales dans le champ des activités indépendantes. Il y a conjointement l'augmentation relative des revenus des ménages (revenus réguliers) et du confort et la crise socio-économique accentuant la précarité des plus précaires. Il y a l'ère de l'information, de la télévision, du net, du tactile et du reste dont nous sommes tous témoins, mais dont la rapidité d'évolution rend l'appréciation ardue. La maison, c'est aussi tout cela. Vivre en habitat locatif, c'est payer un loyer tous les mois, devoir trouver un travail assurant une régularité de revenus, envoyer ses enfants à l'école et les pousser à suivre le programme, s'installer le soir et parfois la journée sur son sofa pour regarder des séries américaines à la télévision, se poser la question de la suite, de l'intégration dans la ville de résidence, du lien avec les autres, etc.

D'une génération à l'autre, les avis et les vies sont déjà tellement différents, voire divergents. Les plus âgés évoquent, en soupirant d'aise ou de nostalgie, leur longue vie en roulottes à chevaux avant que n'existent le revenu minimum d'insertion et le soutien institutionnel : les déplacements fréquents de village en village, le travail de l'osier, les saisons, le froid, le manque de confort, la vie au jour le jour. Leurs enfants racontent leur enfance sur la route ou sur place, certains déjà immobilisés dans la caravane, d'autres poursuivant leur chemin au gré des affaires et des pèlerinages. À quarante-cinquante ans, les voilà en maison et une partie de leurs propres enfants sont déjà mariés. Certains pleurent la vie mobile, d'autres soupirent d'aise en hiver, mais beaucoup se demandent ce qu'ils font là, à louer et comment ils vont continuer à payer, une fois que les aides familiales, principaux revenus pour beaucoup de locataires des PLAI, ne seront plus. Enfin, à vingt ans, les choses sont encore différentes : la maison va de soi, l'inconfort de la vie en roulotte, l'osier et le porte-à-porte appartiennent aux vieux contes. Et si la caravane est parfois portée aux nues, pour tout ce qu'elle représente, tient-elle la route face au désir d'élever ses jeunes enfants au chaud et aux contraintes multiples incitant à la sédentarité - obligation de scolarité, difficulté financière à maintenir un mode de vie mobile par manque d'opportunités économiques ? Certains poursuivent pourtant le voyage, au gré de marchés depuis longtemps entretenus ou de nouvelles affaires. Ils partent seuls, en famille élargie ou dans le cadre des rassemblements évangélistes.

Ils le font, mais c'est difficile. Près de quinze ans après mes premières interventions auprès des gens du voyage, j'ai découvert en 2015 des situations économiques de plus en plus précaires, que seules les aides sociales permettent de maintenir à niveau. Ces dernières années, la fermeture des déchetteries aux particuliers a assassiné les petits métiers de la récupération et les multiples amendes reçues pour exercice illégal d'activité ont mis fin à de nombreuses initiatives. Certains entreprennent des formations, d'autres, débrouillards et compétents, poursuivent leurs activités indépendantes, mais beaucoup se perdent aussi. Dans ces conditions, y-a-t'il d'autres choix que de se mettre au pas : savoir lire, écrire, apprendre un métier à l'école... ? Oui, répondent les évangélistes : en suivant un mode d'emploi encore plus contraignant, nous deviendrons, de nouveau, voyageurs. Beaucoup d'autres ne disent rien, sinon un « ça va ça vient » vague signifiant que rien n'est définitif et irrémédiable, mais qu'au

contraire, à l'instar des saisons, les choses passent, se transforment, reviennent différemment.

L'impact de la vie en maison semble donc évident, même s'il est difficile à dissocier de la multitude des événements ayant affecté les familles depuis cinquante ans. Les individus et les groupes ont transformé une partie de leur quotidien et se sont plus ou moins bien adaptés à leur nouvel environnement social. Nous proposons dans les pages suivantes de revenir sur les métamorphoses à l'œuvre, d'abord de manière générale, dans une première partie. Il s'agira en effet d'appréhender l'histoire des familles depuis mémoire d'Homme, afin de dégager ce qui demeure, ce qui se transforme, ce qui s'invente. Car si l'individualisme entre dans les foyers et les pratiques, que ce soit par l'habitat fixe, la télévision ou tout autre média, le groupe familial demeure le noyau de toute vie individuelle. Nulle personne âgée n'est en maison de retraite, et lorsqu'il y a mendicité dans la rue, c'est en groupe qu'elle se pratique. Les emplacements caravane ont aussi cet usage pratique : accueillir chez soi un parent dans le besoin. La précarité n'est pas affaire individuelle, mais de groupe. On est loin du modèle nucléaire...

La seconde partie aborde, dans le détail et à travers des extraits de témoignages de certains locataires, la manière dont ont été vécus les passages de la caravane à la maison dans le cadre des projets de PLAI mis en place ces dernières années. Il y a là une grande diversité de points de vue : pour beaucoup, l'entrée en maison a été un soulagement, pour d'autres, elle signe la fin de tout un mode de vie manouche/voyageur : vivre à l'extérieur, en groupe, avec les saisons.

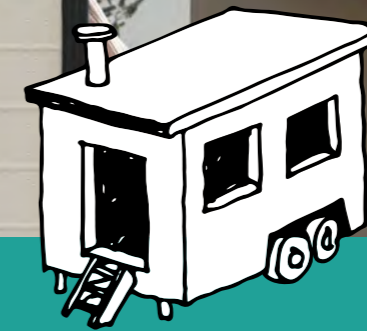
La dernière partie revient dans le détail sur les questions qui ont été abordées en comité de pilotage (mai 2015). On peut tenter d'y répondre, en s'appuyant sur les discours et l'observation. On peut dégager quelques aspects qui traversent l'ensemble des témoignages et des pratiques. Toutefois, il n'y a là que des hypothèses et il faudrait une enquête plus approfondie pour affirmer ou infirmer ces propos.

Je m'excuse par avance des nombreuses redites : les miennes comme celles des témoins². Le bilan partant du général pour aller de plus en plus dans le détail, il est difficile d'y échapper car les questions de la dernière partie interfèrent sans cesse avec les généralités de la première. Par ailleurs, les réponses, souvent ambivalentes, tentent de prendre en compte la diversité des points de vue et des pratiques, au-delà des valeurs partagées.

J'espère que ces différents éléments répondront à certaines de vos questions et permettront d'aller plus loin dans les réponses à mettre en œuvre en vue d'accompagner les voyageurs à vivre le mieux possible leur parcours résidentiel, en habitat adapté ou ailleurs.

Marie d'Hombres – Association RECITS – juin 2016

2. Les noms d'usage des témoins ont tous été modifiés afin de préserver leur intimité. Dans le même but, certains noms de lieux ont été abrégés ou modifiés.



PARTIE 1

L'IMPACT

Vivre en maison,
l'habitat adapté

I - Permanences, changements et inventions

A - Permanences

« Il y a une dimension de la réalité manouche qui change – celle qui se laisse voir – et une dimension qui ne change pas – celle qui ne se laisse pas voir (...) Que vannier ou ferrailleur, peu importe ! Que conformes aux images des Gadjé ou pas, peu importe ! »

P. Williams, 1993¹

■ Nous, en famille : vivre ensemble

Manouches², Yéniches, Tedj, Voyageurs, Gitans, en Puy-de-Dôme comme ailleurs, il est toujours délicat de nommer et caractériser ces groupes familiaux regroupés sous le terme législatif de gens du voyage (sédentarisés pour ceux qui vivent dans des maisons).

Au cours des entretiens, les personnes concernées ont fait état d'une même diversité d'appellations, faisant tantôt référence à un groupe culturel (Manouche, Bohémien, Yéniche), tantôt à une catégorie légale (voyageur, sédentaire, gens du voyage) et ce, quel que soit leur mode de mobilité.

Poupette : « Comme on est sédentaire et pas gens du voyage, on ne peut pas partir avant le mois de juin. On est sédentaire parce qu'on a un bien. Alors les enfants doivent rester à l'école. Sur mes sept enfants, il y en a encore deux qui sont à l'école. Mon fils de seize ans a arrêté, il veut faire sa vie. Quand on part, on emporte la roulotte, les chevaux, de l'eau et la guitare.

1. Patrick WILLIAMS, « Nous, on n'en parle pas » Les vivants et les morts chez les Manouches, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993, p. 79.

2. Manouche est également écrit Manus par certains auteurs cf. Patrick Williams.

Quand vous dites que vous êtes sédentaire...

Sédentaire, oui, c'est marqué sur notre papier. Quand on a un bien, on est marqué sédentaire. Si on n'a pas de bien, on est gens du voyage... Avant, je restais gens du voyage, mais une fois, j'ai attrapé un PV parce que j'avais oublié de faire tamponner le carnet. Les Schmits³ m'ont envoyé une amende... J'y pensais plus, c'est tout, j'avais juste oublié... Alors j'ai décidé de faire une pièce d'identité ; au moins, elle est bonne pour dix ans. Ceux qui ont un bien ont tous une pièce d'identité, certains ont encore leur carnet, mais comme je perds la mémoire, j'ai arrêté le carnet, même si je suis toujours dans le voyage... »

Par contre, s'adressant à moi, représentante du monde des gadjé⁴, la plupart m'ont affirmé leur singularité par rapport aux « paysans », annonçant systématiquement une séparation entre « nous » et les « comme-vous » (« les gens comme vous »). Nous ? La famille élargie, le groupe, le clan, l'ensemble des personnes de cette place (et d'autres), qui, peu ou prou, ont des liens de parenté et se reconnaissent membres d'un même groupe. Nous ? Poupouce, Niniche, Poupoune, Alouette, Cathy, Canel, Carotte, Roule ta bille, Cali, Stroumpfette, Beaux yeux, le Lapin, Heidi, Panthère, Carotte, Queyzac, Willow, Mimi, Doudoune, Vinetoune, Fleurinda, Angela, Blichta, etc. Tous prénoms d'usage quotidien et invisibles sur les papiers, prénoms uniques et singuliers inconnus des « comme-vous ». Avec les générations, ces romeno lap⁵ se transforment. Ainsi, les noms en langue manouche sont surtout l'apanage des gens âgés, alors que les suivants dévoilent en partie le contexte (se référant à des publicités, des personnages de séries ou de dessins animés) ou une particularité de la personne. Le contenu se transforme alors même que la forme demeure. La pratique se maintient, imperturbable, glissant au fil des générations, évoluant avec le langage, mais affirmant, toujours, la singularité dans la totalité ! « Comme-vous » en attrape parfois un ou deux au cours d'une conversation ; de manière générale, les anciens rechignent à les révéler quand les plus jeunes s'en amusent. Et si « Comme-vous » pose des questions, interroge sur l'origine de chaque nom, il lui est répondu : « C'est comme ça ; ça vient tout seul ».

Poupette : « Nous, on ne met pas longtemps à choisir les noms ; aussitôt qu'il est né, le nom vient comme ça, tout seul, il sort de la bouche ! »

Cassie : « On a tous des noms manouches. Les noms viennent tout seul ou parfois, on les choisit. Par exemple, mon fils s'appelle Quezac parce que j'avais vu, quand j'étais enceinte de lui, une publicité à la télévision sur l'eau pétillante et j'ai pensé : « Ce s'rait un beau nom pour un p'tit » alors je l'ai appelé Quézac. Ma belle-mère, elle, ne dit jamais les noms qu'on donne, elle en a toujours d'autres en tête : Bouboule, Jacob... Mon garçon de dix-neuf ans est né tellement petit que mon père l'a appelé Poupouce et c'est resté. Ma fille Lyndie était frisée quand elle est née, et quelqu'un a dit : « On dirait Heidi dans sa montagne ». Heidi est restée. Mon petit-fils, c'est Carotte, à cause de ses cheveux roux. Une autre de mes filles est Cassandra à la maison. »

3. Les policiers.

4. Le terme gadjo(masculin) /gadji (féminin) / gadgé (pluriel) est utilisé par les témoins pour désigner les non-manouches, appelés aussi « paysans », le « pays » étant le cœur du village et de la ville, par opposition à la « place » où ils vivent. Entré dans le langage courant, gadjo/i désigne de manière générale un garçon / une fille dans la région marseillaise.

5. Nom intime en usage chez les Manouches, mais aussi à l'intérieur de nombreuses communautés tsiganes.

« C'est comme ça, ça vient tout seul » : ainsi en va-t-il du monde manouche : la caravane, ça va ça vient, le travail, ça va ça vient et souvent, ça vient tout seul... De même que le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, les choses arrivent d'elles-mêmes, sans qu'il n'y ait nulle explication à donner, nulle causalité à rechercher. Réticence à l'analyse rationnelle et force du destin qui font écho à ce que Patrick Williams écrit. Avec les Manus, on est complètement dedans ou irrémédiablement dehors. Pas besoin de paroles, il y a cette connivence immédiate, à laquelle la personne extérieure n'a pas accès sauf à entrer totalement dans le groupe par le mariage.

« Dire le bloc : seul le silence le peut (...) La tentation du commentaire et de l'élucidation s'efface devant le sentiment de nécessité. Certainement cela se transmet mieux quand on ne sait pas ce que cela veut dire. La voie manouche est à la fois acceptation de l'universel : c'est tous les gestes de la vie, de tout le monde, de tous les jours ; et l'affirmation d'une singularité irréductible : elle ne peut être reproduite, traduite, on ne peut la trahir (...) La voix manouche, les Manus l'entendent dans la tête. Il faut que les Manus se rencontrent. Qu'ils passent du temps ensemble. La voix manouche – le silence- attache les Manus les uns aux autres. Chacun tient qu'il ne dévie pas, mais il sait aussi que seul il ne peut inventer cette voie. (...) Ce qui me constitue ne m'appartient que si je le partage. »⁶

Magnifique manière de parler de l'identité que celle qui évoque le silence. Appartenir à un même groupe, faire partie d'un tout s'éprouve au quotidien, dans des gestes intimes et silencieux, partagés par tous. Et Patrick Williams en appelle à la notion de stupeur pour décrire, soudainement, la perception d'une totalité manouche dans ce silence traversant les corps.⁷

Si je débute cette étude par cette dimension intime, c'est parce qu'elle résume bien les relations qui unissent les manouches au monde des gadjé.

Au-delà du mode de mobilité, vivre ensemble, en famille, est énoncé comme nécessité viscérale : « être en famille », « sur la place » ; « ici, c'est tous mes cousins », « je veux rester avec mes enfants »... S'il est une affirmation unanime, c'est celle d'appartenir à un groupe familial, qui, au-delà du noyau nucléaire (parents et enfants) regroupe cousins, tantes, oncles, grands-parents, arrière-grands-parents, soit plusieurs dizaines de personnes.

Corinne, Babette et Ninine (jeunes femmes âgées entre 20 et 25 ans) :

« - Il y a des choses qu'on ne changera pas. Ce ne sont pas les mêmes liens qui nous unissent à notre famille. Les paysans sont capables de vivre à trois cent kilomètres de leur famille sans problème. Nous, on ne se l'imagine même pas. On n'a pas la même vision de la vie.

C'est-à-dire ?

- Pour eux, les études, le travail, la vie sociale compte énormément. Ils sont prêts à partir loin pour les études.

6. P. WILLIAMS, « Nous, on n'en parle pas » Les vivants et les morts chez les Manouches, Eds de la Maison des sciences de l'homme, 1993, p.92

7. Williams met en relation ce silence avec la place occupée par les défunts dans la société manouche : on n'en parle pas, on brûle leurs effets personnels, ce qu'on retrouve aujourd'hui dans un certain nombre de familles, qu'elles vivent dans une maison ou une caravane.

- Moi, j' préfère vivre avec ma famille.
- C'est vrai, je regrette un peu de ne pas aller plus loin, je trouve que je manque de culture. Et maintenant que j'ai des enfants, je sais bien que je ne vais pas recommencer les études. Mais c'est comme ça, on fait passer notre petite famille avant tout le reste.
- Notre famille, c'est le noyau central. »

De ce socle identitaire partagé au quotidien découle la transmission d'un certain nombre de pratiques intimes, non dites :

Cindy : « Quand j'étais petite, parfois, on se mettait autour d'un feu et Papou nous racontait des histoires (...) Et puis il y a aussi une grosse différence avec les gadjé : quand nos enfants ont faim, ils mangent. Quand ils n'ont pas faim, ils ne mangent pas. Si, à midi, ils ne veulent rien manger, on les laisse ; ils mangent plus tard, quand ils veulent. Pour vous, les gadjé, c'est différent, non ? Les enfants ne peuvent pas manger comme ils veulent. »

Cassie : « Ici, on a la vie, on parle à tout le monde, on accepte tout le monde à manger, on a le cœur. C'est comme ça chez nous. Si vous êtes là quand ils mangent, tous les voyageurs vous inviteront à manger. Et puis on vit dehors. Admettons, si j'avais fait une grillade, j'avais appelé tous mes frères et mes sœurs pour qu'ils viennent. Par rapport aux gadjé, on est plus famille. J'ai de très grandes marmites : quand je fais cuire un ragoût, je mets un sac de dix kilos de pommes de terre et tous ceux qui passent mangent avec nous ! »

Amélie, gadji mariée avec un voyageur : « Les familles nombreuses, je connaissais, parce que chez moi, on était déjà six enfants. Mais chacun avait des corvées, sinon pas le droit de sortir. Maintenant, ici, c'est moi qui fait tout et personne ne fait rien ; je préfère ! Avec les gens du voyage, l'ambiance est plus familiale. Par exemple, ma belle-mère, mon beau-père, mes beaux-frères vivent avec nous depuis treize ans, on a cette habitude et quand ma belle-mère est partie pour la Bretagne il y a deux mois, c'était comme si le ciel nous tombait sur la tête ! On était en manque. »

Bien sûr, certains sortent du système : ceux qu'on ne voit pas sur les places et qui, en se mariant à un paysan/une paysanne, en vivant dans un appartement, en occupant un emploi fixe, finissent par adopter un autre mode de vie. Mais quand certains sortent, ne revenant qu'occasionnellement, d'autres arrivent par les mariages (mixtes) et les naissances, chacun venant alimenter la totalité de sa singularité.

Corinne, Babette et Ninine : « On sent que certains jeunes de chez nous veulent, plus que d'autres, entrer dans la vie des paysans.

- Ça se voit à leur façon de vivre, leur façon de réagir,
- Et dans l'éducation qu'ils veulent donner à leurs enfants : par exemple, attendre qu'il soit midi pour manger, dire bonjour aux gens...
- Moi, je voudrais que mes enfants continuent leurs études, et en même temps qu'ils restent avec nous, qu'ils aillent dans une école tout près de chez nous. Je ne me vois pas les envoyer à cent kilomètres d'ici ! »

■ Sédentarité et mobilité : ça va, ça vient

On sait depuis longtemps que si la maison et, de manière plus large, l'habitat fixé au sol, constitue une réponse à l'immobilisation durable de certaines familles, elle n'est pas une solution définitive : en concevant des projets d'habitation incluant l'emplacement caravane, bailleurs et institutions du Puy-de-Dôme ont pris acte de cette dualité complémentaire.

D'un site à l'autre, on trouve une grande variété de modes de mobilité/sédentarité. Certains continuent à voyager de mai à octobre et se déplacent pour les saisons, les pèlerinages, les visites à la famille. D'autres ne voyagent plus depuis longtemps : c'est le cas de la plupart des ménages de Crouël. D'autres, tout en poursuivant des déplacements quotidiens en camion (métiers de la récupération ou de la vente au porte-à-porte, ferrailage), rentrent chaque soir au même endroit. Certains voyagent un peu en été. D'autres enfin ont totalement abandonné la mobilité : la caravane n'est plus là ou alors elle sert de chambre à coucher.

Pour décrire les itinéraires parcourus par les familles de voyageurs, Jean-Baptiste Humeau, géographe, introduit la notion de « polygone de vie » : « ensemble des lieux de stationnement ou de séjour prolongé (voire de résidence durable et de sédentarisation) des caravanes d'une famille du voyage qui, tout au long d'une année, constituent les bases géographiques de l'espace parcouru »⁸. D'une année à l'autre, les déplacements sont quasi réguliers et varient peu.

L'espace parcouru : le lieu d'hivernage et de scolarisation des enfants ; les lieux de pèlerinage catholique (Orcival, Ars, Lourdes, Thuret) ou de missions évangélique (Moulin, Nevoy puis sur tout le territoire français) ; les lieux de vie ou de stationnement de la famille (terrain privé, aires d'accueil, maisons) ; les espaces d'opportunité économique, notamment les saisons (cueillette des perce-neiges, cerises, ail, vendanges, ...), mais aussi les marchés, les affaires.

Ces espaces se croisent : par exemple, le temps des missions est également consacré à la recherche d'opportunités économiques (porte-à-porte, chine) et de retrouvailles familiales, de même que le temps d'hivernage se mêle à d'autres.

Valérie, Ninoune, Cathy :

Quand vous étiez enfants, vous voyagiez avec votre roulotte ?

V : « Oui, on voyageait ; je devais avoir onze ou douze ans quand on l'a vendue. Le père Valet, qui a pris tout le monde en photo, doit en avoir une de la roulotte. Mes parents ont ensuite acheté une caravane de sept mètres et toute la famille partait, de mai à septembre. Les filles dormaient dans la caravane avec les parents et les garçons dans le fourgon. On allait à Saint Bris, dans le 89, pour la cueillette des cerises. Dans le même département, on ramassait les cornichons en juillet. On y a fait une fois les abricots, mais le patron, qui nous prenait pour des esclaves, ne payait pas et refusait qu'on s'arrête pour boire, alors on s'est arrêté là. On est également allé à Buis-les-Baronnies, dans la Drôme, par mon oncle qui nous avait appelés pour nous signaler une maison ayant besoin d'ouvriers. Et puis il y avait le maïs ici. Enfin, on partait en vacances aux Saintes Marie, puis en pèlerinage en août à Lourdes et à Ars. Entre temps, on allait un peu en bord de mer, vers Marseillan, Béziers, la Grande Motte ou vers l'Atlantique, la Normandie, le Mont-St-

Michel, la Rochelle...

Où vous installiez-vous ?

C : Sur les places désignées pour avoir l'eau, le courant et la douche. Sinon directement chez les paysans.

Et aujourd'hui, vous continuez les mêmes activités saisonnières ?

V : A Saint Bris, il n'y a plus rien à faire, alors on a trouvé une maison dans le midi et on va cueillir les cerises là-bas, à Gargas. On y est tous les ans au mois de mai, dans un grand champ. Le maire de Gargas nous laisse tranquilles, à condition qu'on ne fasse pas de dégâts. Il y a là toute ma famille ; une quinzaine de caravanes environ.

C : Ensuite on se retrouve tous aux Saintes, puis à Gerzat ou Ménétrou, en famille, avec nos cousins. »

À l'intérieur de ce polygone, le terrain familial privé occupe une place de choix : il est le lieu de repos des parents quand ils sont âgés, de construction d'un chalet ou d'une maison, de retrouvailles familiales. Avec les contraintes liées à la réglementation économique, sociale et scolaire, il est devenu un idéal-type en matière d'habitation car, à la différence du locatif, il permet une grande liberté d'action non seulement en matière d'aménagement et de construction mais aussi d'un point de vue familial : on peut y accueillir des parents et des cousins ; on peut y installer son enfant marié dans une caravane, etc. Qui plus est, la propriété du terrain signe à la fois une liberté d'agir « chez soi », en dehors du regard des autres et l'affirmation du nous collectif.

En cela, l'idée de polygone permet de considérer la sédentarité comme faisant partie intégrante du parcours du voyageur : avec l'âge, selon les saisons et en fonction des événements de la vie (hospitalisation, opportunités, mariages, décès, etc.), une famille est toujours amenée à interrompre le voyage pour une durée allant de quelques mois à plusieurs années. Elle cherche alors à se poser quelque part, idéalement chez soi, à l'intérieur de l'espace parcouru par l'ensemble du clan. Or, les familles logées par le biais des programmes locatifs sociaux se plaignent des difficultés inverses : elles n'ont pas la place d'accueillir la famille, pas la place de ferrailer, pas le loisir d'aménager l'espace comme elles l'entendent. Elles manquent de place alors même qu'elles avouent en avoir beaucoup plus dans la maison que dans la caravane ! Le terme « place » peut être ici pris dans un triple sens : elle est d'abord la superficie extérieure. Elle est aussi place symbolique, au sens de marge de manœuvre, de liberté et d'indépendance par rapport au monde gadjo. Elle est enfin le lieu de vie collectif, l'espace partagé au quotidien par les voyageurs, qu'ils soient en habitat fixe ou mobile : « la place » où l'on vit, par opposition au « pays » des gadjés.

Gérard : « Cette maison, la garder ou pas, j'm'en foutais, mais il me fallait plus de terrain. Ils avaient dit 400 m², et maintenant ils disent 300. Et l'autre dame qui dit « c'est point carré ! » et ben pour moi, c'est point rond. Si on n'a pas le droit de faire ci ni de faire ça, le droit, on le prend. En haut, ils ont eu 400 m², pourquoi pas ici ? (...) Ils ont prévu de construire ma maison à la limite du terrain privé, pour que je ne puisse pas m'étaler. »

8. Jean Baptiste. HUMEAU, Tsiganes en France : de l'assignation au droit d'habiter, Paris : L'Harmattan, 1995.

Dino : « Je suis ferrailleur, je fais de la récup. Ici, il n'y a pas de place, on ne peut pas stocker ; je voudrais avoir un terrain pour vivre sur place et faire mon dépôt à côté, sans jamais rien demander à personne. Avant, c'est ce qu'on envisageait : chercher un appartement avec un petit terrain ailleurs. (...) dans une caravane, je me sens revivre. Mais l'hiver, les maisons, c'est bien. L'été en caravane et l'hiver en maison. »

■ Les usages de la caravane : entre pragmatisme et symbole

En vertu de ce que nous venons d'évoquer, la caravane occupe encore une place essentielle, quel que soit le mode de mobilité.

D'abord de manière pragmatique : elle est un lieu de vie supplémentaire, troisième ou quatrième chambre, possibilité d'héberger un parent et de permettre la décohabitation (dans la famille et au sein du couple). Près des trois-quarts des caravanes présentes à côté des maisons ont cet usage et ne roulent plus depuis longtemps, les roues s'enfonçant de plus en plus profondément dans le sol. Elle reste également un moyen de se véhiculer : la famille M. distingue ainsi les « caravanes d'hiver », pour dormir et celles du voyage pour partir. Pour Bruno, rencontré sur l'aire de Maringues, la possession d'une caravane lui a permis d'accepter facilement un emploi dans la ville alors qu'il était sur Issoire depuis plusieurs années. Elle est enfin un bien, « son bien propre », dont on peut faire ce que l'on veut à l'opposé des maisons...

Bruno : « Pendant plusieurs années, j'étais à Issoire, sur l'aire d'accueil. J'ai bougé pour le travail ; un emploi aux espaces verts, un contrat de deux ans, alors je suis venu avec ma famille sur l'aire de Maringues. La caravane, ça me va, mais ce que je veux, c'est un morceau de terre, un morceau de terre qu'on payerait et qu'on garderait. (...) Les aires d'accueil, ça évite que les Gitans aillent se mettre dans un champ. Ici, on a l'eau, les douches, l'électricité. Personnellement, je suis là depuis un an et tout va très bien. À Issoire, Maringues ou Thiers, les gens ont tout le confort qu'ils veulent pour leurs enfants. Et s'il n'y avait pas d'aire, je serais en maison. Comment j'aurais pu faire autrement ? Mais en caravane, c'est plus simple de traîner toute ma p'tite famille d'un endroit à l'autre. J'ai tout ce qu'il faut : une caravane pour dormir et une cuisine. Il n'y a qu'à inscrire les enfants à l'école ici. De toute façon, même si je me retrouve en maison, ma caravane, je la garde, ça, c'est sûr... »

Ensuite, d'un point de vue symbolique, la caravane est associée au voyage et à l'indépendance, aux éléments de la nature, au « temps d'avant » et à la vie communautaire :

Symbole de mobilité : être voyageur, c'est « à tout moment, être appelé et décider de partir ».

Symbole de la relation à la nature et la vie à l'extérieur. Dans la caravane, on entend la pluie et les oiseaux, on vit dehors, en lien avec les éléments, même s'ils peuvent être rudes.

Calin : « Dans la caravane, on entend l'extérieur et dans la maison, on n'entend rien et bien des fois, de ce fait, on se lève plus tard ! Dans nos caravanes, on écoutait la pluie tomber, on était attentif aux orages, aux oiseaux... Le premier soir dans la maison a été un changement radical. C'était trop calme ! Puis on s'est adapté, mais je sais que certains voyageurs qui ont une maison et une caravane préfèrent toujours dormir dans leur caravane, même s'ils vivent dans leur maison. (...) La caravane, c'est aussi la liberté ! Il n'y a pas plus beau, c'est un autre monde, c'est une merveille ! Et puis nous avons toujours vécu comme ça : en 1980, on a vendu nos roulottes et acheté une caravane. J'étais encore petit. Souvent, on dormait sous la roulotte : on cousait des draps ensemble que l'on remplissait de paille et on dormait là-dessus. Dans cette roulotte, ma tante a veillé le grand-père, ses trois enfants, son mari et son papa. Alors elle l'a donné à son fils qui a décidé de la brûler. Un gars voulait lui acheter 11 000 euros, mais il n'a pas voulu. Aujourd'hui, les caravanes sont souvent revendues pour permettre d'en acheter une autre, plus grande, plus neuve. Mais si les gens ont veillé un défunt là-dedans, ils continuent à dire : « je brûle », même si elle vaut des sous. Certains conservent des photos ou un petit objet, mais tout le reste, les vêtements, les objets, on brûle. C'était à la personne, c'est elle qui portait ces vêtements alors on ne peut pas les garder, il faut qu'ils partent aussi. »

Poupette : « Sans ma caravane, je pourrais pas... Sans bien, j'me sentirais trop malheureuse... On a l'habitude d'être dehors, autour d'un feu. C'est notre vie... Ma maison, je la regrette, les enfants l'aiment, mais les adultes, beaucoup regrettent. Je dors en hiver dans la maison, mais au mois de mai, je commence à m'installer dans la roulotte pour dormir dedans, et puis en juin, on s'en va »

Symbole de la vie communautaire : ensemble, adultes et enfants, au milieu des buissons, ensemble autour du feu, ensemble et libres d'être ce que l'on est. L'une des peurs associées à la maison est celle du repli dans l'espace intérieur et derrière le grillage.

Joe : « Moi, je préfère la caravane. Je n'ai pas de femme et je n'ai rien à faire dans ma maison, sauf dormir. La douche, je la prends chez ma sœur pour mettre directement mon linge sale dans son panier et le repas, c'est aussi chez ma sœur... Depuis qu'il y a des maisons, les petites de mon frère ne sortent plus, elles veulent rester enfermées parce qu'elles ont du confort. Aux Martres, c'est pareil, ils sont tous chez eux, on les voit moins dehors : quand on arrive, il faut klaxonner pour les faire sortir ! »

Des jeunes et adolescents du terrain des Martres : « - Les caravanes, on les regrette. Avant, on était tous réunis autour d'un feu sous l'auvent des caravanes et on ne peut plus faire comme avant.

- Avec les maisons, il y a moins de complicité. On peut plus se réunir. Ici, par exemple, on ne peut pas faire de feu sur le goudron.

- Moi, quand je serai marié, c'est sûr que je me mettrai en caravane. Surtout pas dans une maison. C'est une caravane que je veux.

- *L'hiver, les maisons pourquoi pas ? Mais l'été, c'est dehors le confort, c'est là qu'on est bien.*
- *Marié, je chercherai une caravane. Française ou voyageuse, ma femme suivra ma coutume : travailler en voyageant, vivre en caravane.*
- *On ouvre la porte, on est dehors, toute la famille est là et on s'entraide. »*

Symbole du « temps d'avant » : l'époque où l'on vivait en caravane à chevaux, en sillonnant les pays. Oubliés les hivers froids et rudes, les conditions de vie difficiles, la faim, la précarité ! Demeure le souvenir romantique de la vie au grand air : chevaux, belles roulottes en bois sculpté, marmite à trois pieds, oiseaux dans leur cage, chiens trotinant à côté, la famille au complet sur les chemins et à l'affût des denrées de la nature (poissons, perce-neige, oignons, pissenlits, hérissons, etc.), nuit dans les champs, matelas de pailles... Toutes choses que la vie actuelle ne permet plus. Et dans cette vague romantique, trois roulottes partent chaque année de Maringues pour aller sillonner les pays d'Auvergne en juillet en en août.

Poupette : « Quand j'étais petite, je vivais déjà en camping : mes parents avaient une roulotte de deux mètres cinquante. Ensuite, ils ont eu un camping plus moderne, mais qui restait ancien parce qu'on n'avait pas les moyens. Ma mère faisait du porte-à-porte, comme moi quand je voyage : paniers, torchons, chaises à réparer, pelotes de laines recouvertes de tissu pour planter les aiguilles, robes à volants, tabliers, je vends de tout et quand je voyage, je retourne toujours chez mes clients ; ils m'accueillent bien et je baisse les prix pour eux. Si j'ai une commande, je fais sur place, tout à la main, je n'ai pas de machine à coudre ! (...) Quand on part, on emporte la roulotte, les chevaux, de l'eau et la guitare. On part à deux roulottes anciennes, nous dans l'une, le Lapin dans l'autre. J'emporte la petite cage de perruches, on l'accroche à ma roulotte.

Où stationnez-vous ?

Dans les chemins ou sur une place communale. Parfois, les gendarmes viennent nous dire qu'il faut pas rester là, mais souvent, ils sont d'accord pour deux ou trois jours. Bon, certains disent aussi : « Dégagez ou on vous met un PV ! » On avait un cheval avant, Siki, il s'guidait tout seul sur les places ! Quand mon défunt beau-père avait bu beaucoup de vin et voyait plus rien, c'était son cheval qui le guidait...

Cet été, où allez-vous partir ?

On s'en va vers Paray-le-Monial ou du côté de Roanne. J'ose d'abord, puis sur les routes, pays par pays, avec les roulottes à chevaux. Mon mari est assis devant, il guide les chevaux; moi, je suis assise dedans et je fais le café. Il faut trouver des prés pour les chevaux... Pour la cuisine, j'ai une marmite à trois pieds, en fonte, comme les anciens. On la met dehors, sur un feu et on prépare le manger là d'dans. »

En considérant la dimension symbolique de la caravane, on comprend mieux pourquoi les aires d'accueil, conçues afin de faciliter la mobilité, sont perçues à maintes reprises comme un obstacle à cette mobilité : où est la verdure ? Qui stationne sur l'aire ? Comment se retrouver

en famille, ensemble, avec d'autres groupes à côté ? Plutôt que de se soumettre à un système inconvenable, de nouvelles solutions sont inventées : roulotte à chevaux, toile de tente, et, dans un autre registre, pèlerinages évangéliques.

Cassie : « Quand on part en vacances, on ne prend pas de caravane ; au moins, on n'a pas de ménage à faire. Je prends seulement ma grande toile de tente, avec quatre chambres dedans et une cuisine ; j'emène mon gaz, mes accessoires de cuisine, de la vaisselle jetable et on fait du camping sauvage.

Sans caravane ?

En toile de tente, on est des gens comme vous, alors qu'en caravane, on se fait expulser. Les CRS sont toujours après nous ; tout ça pour quoi ? Quatre jours au bord de la mer ! On n'a pas envie d'être sur les aires d'accueil ; les vacances, il faut en profiter ! Si c'est pour passer son temps à laver les caravanes et nettoyer les places, c'est pas des vacances. Sur les aires d'accueil, il faut toujours dire aux enfants : « N'allez pas ici, n'allez pas là, faites pas ci, faites pas ça ! ». Alors que quand on est seul, les enfants ont le droit de tout faire. C'est ça aussi, les vacances. Et puis on peut partir à plusieurs : en général, mes frères et sœurs viennent avec nous. Un seul terrain vaut la peine de s'y arrêter : celui de Sète, parce qu'on peut y installer sa toile de tente. Là, c'est propre, impeccable, pas cher. »

B - Changements et évolutions

Comme la plupart des sociétés du monde, les voyageurs ont été affectés par l'évolution du monde au cours des cinquante dernières années. Quelles en sont les incidences aujourd'hui ?

■ Confort et augmentation relative du niveau de vie

Le confort est entré dans les foyers, qu'ils soient de type caravane ou maison. On y trouve de plus en plus d'objets : cuisines et salon Ikea, cadres photos, statues du Bouddha, tableaux et objets décoratifs, télévisions, tablettes, téléphones, motos, quad, etc. Ici et là, la télé est allumée, le petit balaie de sa main un écran et les machines à laver tournent en cadence. En l'espace de quelques décennies, les familles qui naguère allaient pays par pays en roulotte avec leurs paniers et leur osier ont vu leurs enfants prendre camion et caravane pour s'adapter au rythme du monde. Ils ont découvert le miracle des groupes électrogènes, puis de l'eau, du courant et des toilettes sur les terrains désignés, puis du confort hivernal offert par l'habitat en dur. Ils ont intégré, eux aussi, et parfois avec quelques décennies d'écart, le cours inexorable de la fin du vingtième siècle, pour devenir, du moins en apparence, de plus en plus semblables au reste du monde. Si l'attribut « voleur de poule » marque encore mémoires et esprits, à quelle réalité renvoie-t-il aujourd'hui ?

Papou : « Avant, les caravanes étaient tirées par les chevaux. On en a eu plusieurs, les premières étaient en bois, avec de belles sculptures, les dernières en tôle. Puis le voyage est devenu dur : il y avait trop de voitures et les chevaux sur les routes, ça ne marchait plus. Alors, j'ai tout vendu. (...) J'ai d'abord laissé les chevaux dans un pré, à Troyes, près de l'endroit où vivait mon frère ; j'ai passé mon permis à Clermont et je suis venu ici. Au début, j'allais voir les chevaux quand je pouvais, mais ensuite, je les ai vendus aussi, ils étaient trop loin. Prendre le train jusqu'à Troyes, j'en voulais plus, et ça me dégoûtait de garder les chevaux si on ne les utilisait plus. Mes sous, je les ai mangés et j'ai acheté une vieille voiture. »

Pépette : « Parfois, encore maintenant, il y a des gens comme vous qui disent : « Voleurs de poules, de cuivre, de machins... » Mais à chaque fois que je m'en vais avec mon beau-frère, on s'plaint jamais de nous. »

Gérard : « Un jour, je leur ai dit, vous nous traitez de voleurs de poules, mais voleurs de poules, on ne l'est plus, et vous savez pourquoi ? Parce qu'elles coûtent 1 euro déplumées ! A c'prix-là, on va pas s'embêter ! »

En parallèle de la montée en puissance du capital, il y eut celle de l'Etat providence. Le RMI auparavant, le RSA aujourd'hui, les aides au logement et à la personne, la généralisation de la sécurité sociale ont permis d'assurer un revenu minimum de manière régulière et d'améliorer grandement la santé et la qualité de vie des voyageurs.

L'intervention de l'État a également eu d'autres conséquences : ainsi, l'obligation scolaire (et l'assujettissement du versement des allocations familiales à la scolarisation) et le contrôle des autorités eu égard aux constructions illicites sur des terrains agricoles ont contribué à fixer les gens dans une commune, de manière durable, de plus en plus durable. Aujourd'hui, les enfants vont tous à l'école, contrairement à leurs propres parents.

Génilda & David : « G : Comparé à notre génération, l'école se passe bien. Nous, on était dans un coin et on n'apprenait rien. Il y avait une classe de gitans, alors qu'aujourd'hui, les enfants sont mélangés et plus encadrés. De notre génération, personne ne sait lire et pourtant, je suis allée jusqu'à l'âge de seize ans au collège !

D : Moi, je n'y allais pas beaucoup, mais j'ai quand même un peu appris à lire. Le reste du temps, je traînais, on s'amusait, ou j'aidais mon père à la ferraille avec mon frère. Ensuite, on partait en voyage.

G : Avant, ils s'en fichaient qu'on ne vienne pas, mais maintenant, c'est beaucoup plus sévère. Si un enfant est absent deux ou trois jours, il faut s'expliquer. Je préfère que ce soit plus strict, au moins, mes enfants sauront lire. Quand on ne sait pas lire, il faut toujours passer par quelqu'un pour comprendre ou remplir un papier... »

■ Resserrment économique et réglementation du travail

Paniers *made in Asia*, osier à la poubelle : la vannerie n'est plus affaire qui marche et les voyageurs ont inventé d'autres activités en accord avec leur temps. Ferrailage, mécanique, cela fonctionne un temps puis agonise lentement. Saisons, porte-à-porte, pêche, oui, petit peu par petit peu, cela existe encore, de manière anecdotique, car à la peur des uns qui ne veulent plus ouvrir leur porte et au coût astronomique de l'essence s'ajoute la réglementation drastique du marché du travail réduisant sans répit les quelques niches restantes. Se déclarer pour faire du porte-à-porte, se déclarer pour vendre des truites, faire les vendanges ou cueillir les cerises. Pour les gens du voyage comme pour les agriculteurs, le respect de la légalité n'est pas une simple affaire car cela exige beaucoup de papiers, beaucoup de démarches pour quelques jours d'intervention à peine. Et pourtant, amendes et passages au tribunal ont, en quelques décennies, fait chuter les opportunités de rencontre entre l'offre et la demande⁹.

Ainsi, les familles de voyageurs ont été largement impactées par une double évolution : d'une part, la réglementation institutionnelle (foncier, droit du travail, scolarité, etc.) de plus en plus grande est ressentie comme un obstacle à la mobilité, qui était une source de revenu. D'autre part, la crise économique touche particulièrement cette catégorie de population caractérisée par l'importance de ses jeunes et la faible qualification des individus. Aujourd'hui, que font les gens âgés de vingt ans qui vivent dans des maisons ? Ils postulent sur des emplois dans l'élagage, les espaces verts, le ramassage des ordures, le travail ménager. Jeunes sans qualification parmi d'autres, tributaires d'une réputation à l'évocation de leur seul nom encore associé au voleur de poule. Ainsi, Jeanne, dans son discours, se place du côté des exclus, au même titre que d'autres étrangers :

Jeanne : « Vous savez, les gens continuent à raconter des choses dans notre dos. Je suis inscrite à Pôle emploi, j'ai fait une formation, mais d'heures de ménage, je n'en trouve nulle part. Alors je vis toujours avec le RSA. Pour les enfants, c'est dur aussi. Mon aîné a fait des stages et travaillé dans une blanchisserie, mais on ne lui a pas fait de cadeau, il avait une double charge de travail ; à la fin, il n'y arrivait plus, il craquait, alors il est parti. Le problème, c'est qu'ici, on est catalogué avec notre nom de famille, ça empêche d'avancer ; ma conseillère Pôle emploi me l'a dit elle-même. « Des sauvages, des voleurs de poule, faut se méfier d'eux ! » voilà ce que disent les gens bornés et ceux-là, ils ne changeront pas. Depuis les élections, le nouveau maire n'est pas venu et en hiver, personne ne vient déblayer les congères de neige, personne s'occupe de nous. Je ne comprends pas la réaction des gens. On est comme tous les citoyens, on paye nos factures ! (...) Ce qui nous manque, c'est du boulot et je vous assure qu'on est prêt à se battre ! « Ils ont jamais rien glandé d leur vie, c'est la société qui les a nourris, alors ça les intéresse pas de travailler ! » Voilà ce qu'on dit, mais je ne lâche pas et ma conseillère ne me lâche pas ; elle envoie mon CV partout. J'ai un paquet de retours épais comme ça ! Tous les mêmes ! Que des refus ! Le porte-à-porte, c'est dur et quand tu fais un entretien pour un travail, tu te sens à la gendarmerie, il faut montrer patte blanche ! Et nous, on est mis dans le même filet que les Roms, les Turcs, les Portugais... Il y a des centaines, des milliers de poissons dans le même filet ! »

9. Marc Bordigoni analyse cette évolution au sujet de la cueillette des cerises dans le Vaucluse : *Gitans et saisons en Calavon, Études tsiganes*, v. 12, 1998

Cala : « Depuis qu'ils ont fait les maisons, les caravanes ne bougent plus. Plus personne ne bouge parce qu'il n'y a plus que des places de stationnement payantes. Et avec l'école, les enfants ne peuvent plus voyager.

La vannerie, ça se fait encore ?

La vannerie, il faut la déclarer. Même pour faire des tournées, des marchés, du porte-à-porte, il faut être déclaré ! Paniers, dentelles, napperons, nos vieux parents nous apprenaient et on s'y mettait ; mais ensuite, c'est devenu plus dur. Alors ici, ça s'est mis à faire la ferraille. Mais pour la ferraille, il faut aussi être déclaré. On vit comme des gadjé maintenant !

Avant, ils nous prenaient pour des bandits, des « voleurs de poules » qu'ils disaient, avec les enfants pieds nus. Mais on était civilisé et aujourd'hui, on est sédentaire... Moi-même, je vendais mes chaises au porte-à-porte ; les plus sauvages nous accueillait mal, avec d'autres, ça se passait bien. Aujourd'hui, les gens croient tous qu'on veut les cambrioler, alors ils ne veulent même plus nous ouvrir...

Vous avez arrêté pour cette raison ?

J'ai tout arrêté il y a eu moins dix ou douze ans. De plus en plus, les gens me fermaient la porte au nez. Et un jour, les flics m'ont arrêtée pour me demander la patente et le registre de commerce. C'est comme ça que j'ai tout lâché. (...) Avant, on avait aussi le carnet nomade qu'il fallait faire signer chaque mois à la gendarmerie et à chaque fois que l'on arrivait dans une commune. Les policiers notaient l'arrivée, puis notaient le départ. Certains étaient plus accueillants que d'autres...

Tout ça, c'est du passé. Maintenant, on vit comme eux. Avant, on mangeait à trois heures de l'après-midi et aujourd'hui, on mange à midi ! Quand on gagnait des sous, on mangeait et, si on n'en gagnait pas, on ne mangeait pas. Aujourd'hui, c'est différent : Mon fils travaille à la SBA, dans les poubelles, l'autre fait du jardinage à Vic-le-Comte. Les métiers ont changé. »

■ Un processus d'individuation à l'œuvre

Le dernier extrait d'entretien rend compte d'un processus à l'œuvre dans la plupart des familles : comme dans le reste de la société française, l'individualisme s'est renforcé, s'appuyant autant sur le système légal fondé sur le primat de l'individu par rapport au groupe (fondement de l'enseignement à l'école) et la valorisation du soi largement alimentée par les médias. Ainsi, la vie communautaire occupe-t-elle moins d'espace, a fortiori lorsque l'on vit en maison. Combien de personnes entre vingt et quarante ans ont quitté le groupe familial et changé de mode de vie, en acceptant des emplois fixes, en s'éloignant un peu ? Certains ne se revendiquent même plus ni du voyage ni des Manouches ou des Yéniches :

Monette : « Je n'ai jamais voyagé, sauf pendant les vacances scolaires, un ou deux mois. Ma vie n'a pas grand-chose à voir avec celle des voyageurs. Mes parents ne m'ont rien appris, ni la langue, ni la vannerie. Ils parlaient un peu yéniche entre eux, jamais avec leurs enfants. J'ai appris quelques mots plus tard, en écoutant les autres. (...) Moi, vous savez, je n'ai plus rien d'une voyageuse. Je m'entends bien avec les sédentaires et après

que mon mari soit décédé, j'ai tout fait pour élever mes enfants. Il fallait que je m'en sorte : j'ai passé mon permis de conduire pour amener les petits à l'école et j'ai travaillé. J'ai été agent d'entretien pendant dix ans (...) Si j'ai toujours vécu en caravane, c'est parce que je n'avais pas d'autre logement. J'ai eu ma misère. Maintenant, la caravane, ce n'est plus l'époque. Mes parents, déjà, avaient coupé : la langue, la culture... »

Au sein des générations plus jeunes, ce processus est encore plus manifeste et leurs parcours sont sensiblement différents de leurs aînés. Scolarisés plus longtemps, beaucoup recherchent des emplois fixes, n'ont connu que les maisons et n'ont pas l'expérience de la mobilité. Leurs itinéraires s'individualisent et se mêlent aux autres : vie en appartements dans le village ou en ville, rencontres, amitiés et mariage avec des « paysans », précarisation socio-économique rejoignant celle d'autres jeunes sans qualification. Au-delà, c'est aussi le rapport de genre qui évolue : les filles se marient plus tard, ont moins d'enfants (un peu), et dans les couples, la répartition des tâches change.

Corinne, Babette et Nininne : « On n'a pas la même vision que nos parents ; nous, on vit beaucoup avec notre époque, on est plus ouvert.

- Pour eux, c'était plus strict, plus sévère. On n'a pas eu du tout la même enfance.
- Vivre comme eux ils ont grandi, je n'aimerais pas. C'est beaucoup plus facile pour nous.
- Ils n'allaient pas à l'école, donc ils ont déjà cet handicap.
- Heureusement qu'on est là pour les papiers, ils se tournent souvent vers nous, on les aide.
- Je pense que si nos parents sont toujours restés à la même place, c'est pour qu'on ne vive pas les mêmes difficultés qu'eux. Nous, on a toujours vécu ici, d'abord dans les caravanes puis dans ces maisons. La télévision, on avait et les conditions de vie étaient beaucoup moins dures.
- Aujourd'hui, les divorces se font de plus en plus. Les jeunes n'ont pas la même mentalité. Les jeunes filles ne se marient plus à quatorze ans.
- Et je suis sûre que nos enfants auront encore une vie différente de la nôtre !
- Moi, je ne donne pas l'éducation que j'ai reçue à mes filles. C'est pour ça qu'elles n'auront pas la même vision

C'est-à-dire ? Quelle éducation donnez-vous qui est différente de celle que vous avez reçue ?

- On fête les anniversaires, le père Noël, la petite souris, alors que quand j'étais petite, dans nos familles, ça n'existait pas. On en entendait parler à l'école, par les enfants des paysans. J'aurais voulu, moi aussi, qu'on me fasse croire à tout ça, alors aujourd'hui, on le fête.
- J'espère vraiment que mes enfants auront aussi des copains gadjé, pas seulement des copains chez les cousins, comme nous.
- Mon fils a été invité à un anniversaire, alors que moi, ça ne m'est jamais arrivée.
- Mais peut-être que s'ils se font des copains ailleurs que chez nous, ils seront moins famille. Ils prendront la génération comme elle arrive.

Qu'est-ce qui a changé dans les rencontres amoureuses et les mariages ?

- Aujourd'hui, on se marie à la ville. Et pas tout de suite. Ma sœur par exemple, prend son temps et elle a bien raison !
- Pour mes parents, c'était la méthode ancienne. La fille partait avec le garçon et les parents découvraient la nouvelle comme ça. Maintenant, ils savent ce qui se passe avant.
- Quand je me suis mise avec mon mari, j'étais jeune ; mon premier enfant, je l'ai eu à dix-sept ans. Ma mère savait, elle était au courant.
- Nos mères savaient.
- Bon, c'est vrai que le jour où je suis partie, je n'ai pas prévenu ; je suis allée chez ma mère, j'ai pris mes affaires et j'ai annoncé : « je pars ». Elle ne voulait pas, mais elle a bien compris que c'était ma décision.
- Quand tu as le déclic, tu es prête à t'afficher devant tout le monde. Mais avant ça, on ne se tient pas par la main, on reste discret. On aurait honte de s'afficher.
- C'est ça le respect !
- Certains s'affichent quand même ; mon frère, par exemple. Il dit : « On n'est plus dans l'ancien temps ; on peut s'afficher. »

Isoune & Souris : « À un moment, j'avais un camion et avec ma sœur, on s'en allait toutes les deux à la déchetterie pour chiner de la ferraille. On partait à cinq heures et on rentrait à neuf heures avec des machines à laver, des tôles, des bouts de fer... Ensuite, on les déposait de l'autre côté de notre terrain et les ferrailleurs nous les achetaient. Certains mois, on s'en sortait bien... Puis les bennes ont fermé et on a dû arrêter la ferraille. Quand on était petites, c'étaient les paniers, les ciseaux, les couteaux à aiguiser, les napperons, les dentelles, on allait chiner. Les femmes travaillaient plus que les hommes ! Eux, ils faisaient quoi ? Ils s'rinçaient la gueule ! Et quand on faisait du porte-à-porte, les hommes attendaient dans les voitures !

- Maintenant, c'est l'inverse, c'est les hommes qui s'en vont taper aux portes.
- Et ils gardent les enfants !
- Les hommes étaient entre hommes. À quinze- seize ans, les enfants allaient avec eux ; avant ça, ils restaient avec leur mère. Nous, on passait tout notre temps avec notre mère ; aujourd'hui, ça a changé, on voit plus les garçons avec leur père et les filles avec leur mère... »

Si les voyageurs sont mieux connus des services sociaux et de l'école, si socialement la discrimination est a priori moins visible, ils sont aussi de plus en plus dépendants de l'aide institutionnelle. Or, cette dépendance peut être ressentie comme un frein à la liberté d'aller et venir, d'échapper au contrôle et à ses conséquences. Rappelons que les premiers contrôles des populations nomades ont été institués au dix-neuvième siècle puis largement développés avec le carnet nomade en 1912. Des registres ont été établis et trois décennies plus tard, de nombreuses familles étaient internées et déportées vers l'Allemagne nazie.

C - Résistances et inventions

« Pourquoi ceux qui avaient choisi la transformation ont-ils entraîné les autres et non l'inverse ? C'est toujours comme ça, on n'échappe pas au train du monde. Rester ensemble : l'unanimité pour échapper à l'impression que tout change – que nous changeons. (...) Les Manus ne seraient-ils pour rien dans leur unanimité, leur intégrité maintenue ? C'est bien sans s'être concertés qu'immédiatement entre tous la connivence règne lorsqu'un événement imprévu les met en présence, mais est-ce sans l'avoir voulu ? Il n'y a ni proclamation, ni volonté de résistance affichée. »

P. Williams, 1993¹⁰

■ Résister : à la vie, à la mort

Certains témoignages, notamment ceux des quadragénaires et quinquagénaires, révèlent un véritable malaise. Malaise qui peut être mis en relation avec la sensation de vivre dans un entre-deux et la fragilisation que cela génère. L'entre-deux, c'est être ni ici, ni là, ne plus vivre en caravane et avoir peur d'être absorbé de l'autre côté, ne plus pouvoir gagner sa vie de la mobilité sans pour autant pouvoir la gagner de manière sédentaire, ne se sentir nulle part chez soi, la maison en location étant l'espace de l'autre. Les personnes de cette génération ont connu les caravanes et, pour une bonne partie, la mobilité à l'ancienne avec leurs parents. Les enfants sont grands, les maisons ont souvent été construites à leur intention, mais ils se sentent coincés. Coincés par les difficultés de plus en plus grandes qu'ils éprouvent à mener des activités économiques indépendantes (ferraille, mécanique, saisons), coincés par un idéal de vie qu'ils ne peuvent atteindre (terrain privé familial avec autoconstruction, isolement relatif par rapport à d'autres membres de la fratrie), coincés dans un habitat qu'ils peinent à payer chaque mois depuis qu'ils ne bénéficient plus d'APL. Fragilisés par leur quotidien précaire, ils évoquent le voyage comme un paradis perdu et tentent quelques gestes de résistance, dont certains signent un grand désespoir, comme en témoigne cette personne qui nous dit, au sujet de son petit garçon hospitalisé depuis sa naissance :

10. P. WILLIAMS, « Nous, on n'en parle pas » Les vivants et les morts chez les Manouches, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993, p. 69 et 76

« Ils disent que ça va pas avec la ferraille, qu'ils peuvent pas le renvoyer chez moi, qu'il faut un endroit plus hygiénique, mais moi, je fais quoi si j'ai pas la ferraille ? Le petit, on fera attention ; ils disent qu'il faut pas de pollution, pas de poussière, tout ça... »

Vous ne voulez pas déménager dans un autre quartier ?

Non, ici, c'est chez moi, je partirai pas d'ici. J'irai pas ailleurs ! »

Par cette résistance s'affirme la volonté d'être et de rester voyageur ou manouche, de vivre encore sur le quartier, en famille.

Discussion à Crouël 1 : « - Ma grand-mère vivait ici et avant elle, depuis 1800 et quelques, nos ancêtres vivaient à Crouël. Toutes les générations sont ici. Crouël, c'est mon pays. Mon Crouël, je ne le quitterai pas.

- En 1984, on s'est battu pour avoir l'eau et le courant. Et on l'a eu.

- On est né ici. Nos défunts sont tous là. Enfants, petits-enfants, beaucoup restent. Crouël, c'est chez nous... »

Cette affirmation prend également comme support la caravane, bien propre, qui se transmet comme propriété, caravane investie de l'âme voyageuse, lien au monde du dehors et à l'identité. A contrario, la maison en locatif est « ce qui n'est pas à nous », ce qui ne sera jamais à nous, ce qu'il faut payer à vide (c'est-à-dire sans achat, au contraire du crédit caravane), même si on n'en a plus les moyens.

■ Inventer, détourner, utiliser

Certains dorment dans la caravane. Certains refusent de quitter le quartier, la famille et leurs habitations (ménages de Crouël). Beaucoup continuent d'élever oies, poules, chiens, lapins, etc. Certains sous-louent, s'échangent ou prêtent leurs maisons sans le signaler aux bailleurs ; certains investissent une partie du champ adjacent (Crouël 2). Sans le dire, on s'arrange avec la loi, on impose un peu son territoire, on grignote de l'espace, on trouve d'autres manières de faire pour éviter contrôles et ennuis. On détourne.

« - Dans ces maisons, ils refusent tout : les poules, les oies, les canards, les chiens...

- Alors, on prend les droits.

- Même le bois, on n'a pas le droit de le poser là !

- La liberté, ils ne nous l'enlèveront pas. La liberté de voyageur, on la gardera.

- Et en plus, ils veulent nous enlever la ferraille, notre travail.

- Ils enterrent les gens, ils ne les aident pas.

- Faut demander l'autorisation pour tout, même un bout de chalet !

- C'est pas à mon âge que je vais demander l'autorisation... »

Souris : « J'ai pris un morceau de plus du champ. On a demandé à la ville, ils nous ont dit que c'était au propriétaire du champ. On a demandé au propriétaire du champ, il dit

que ce n'est pas à lui. Alors on a dit que c'était à nous ! Si un jour, il y a un problème, j'enlèverai, en attendant, j'en profite ! »

Nane : « Sur l'aire d'accueil, on avait déjà des bêtes. Au début, les patrons ne voulaient qu'un chien par maison ; je me suis mise en colère : « Si j'ai pas mes bêtes, je viens pas ! » Et finalement, ils ont accepté. On a des oies, des poules, des chiens ; j'allais pas tuer toutes ces bêtes ; et mes enfants en ont besoin. Je pouvais pas faire ça. »

L'invention majeure, au fil des dernières décennies, fut l'affirmation religieuse évangéliste qui place la caravane et l'identité au cœur d'un réveil, autant religieux que voyageur : on parle de nouveau la langue avec les enfants, on voyage six mois de l'année, on recommence le porte-à-porte.

Fana : « On part le 10 avril, et on revient au mois de septembre. Moulins pour la Régionale, puis Giens et de là, Nevers, puis la Savoie, l'Isère, la Lorraine, l'Alsace... Le groupe se sépare et se rassemble. Les responsables des pasteurs décident de l'endroit où va le groupe et trouvent des terrains...

Et vous travaillez en même temps ?

On fait du porte-à-porte, on vend de la marchandise. Je suis déclarée en travailleur indépendant. Les enfants aussi voyagent avec nous.

Ils vont à l'école ?

Non, avec le CNED, ce n'est plus la peine et puis en général, ils sont signalés à l'école qui accepte bien les départs. Avant, quand on voyageait, on allait à l'école un peu partout. En Auvergne, on a fait toutes les écoles. Avec les missions, c'est différent. Il y a une chose qu'il faut savoir : les gens du voyage n'apprennent pas de métier à l'école comme les sédentaires, le métier vient tout seul à eux ! Ça se débrouille toujours, on arrive à bricoler. L'école, c'est simplement pour apprendre à lire et voyager sur les routes. Et même quand on ne sait pas lire, on peut avoir le permis de conduire et le code du premier coup ! Mon frère, par exemple, n'a jamais appris à lire à l'école, il ne voulait pas ; c'est une fois marié qu'il a commencé, en lisant les panneaux d'indication. (...) Maintenant, c'est fini la vannerie ; ça c'est peut-être vrai ! Mais on a changé de métier : on fait de la peinture, de l'entretien d'espaces verts et on achète les caravanes grâce au mariage : chacun donne un peu d'argent pour que le couple investisse... »

■ Les missions évangéliques : une affirmation identitaire

Dans tous les territoires qu'elles traversent, les missions s'imposent par leur taille : d'un jour à l'autre, une cinquantaine de caravanes s'installent sur un stade. Comment les déloger ? La petite équipe de la police municipale, outillée pour faire partir deux ou trois caravanes, est désarmée. Il n'y a pas d'autres choix que de négocier. Maire et pasteurs se rencontrent, discutent, s'entendent bon gré mal gré. Avec le temps, le mouvement évangéliste a pris plus d'ampleur et beaucoup de collectivités s'organisent désormais de manière à prévoir ces arrivées soudaines et massives de caravanes et chapiteaux. Certains voyageurs du territoire

en profitent pour se glisser au milieu, de manière à profiter de ce droit de fait et éviter les sempiternelles remontrances de la police.

Or, les missions inscrivent la mobilité sur un piédestal. Elles renouent avec le voyage comme avec les logiques traditionnelles (porte-à-porte, chine) et parfois avec la langue ; elles en font un modèle de vie.

Le groupe familial E. partage son temps entre la vie en maison et les missions : Clara, la mère, a interrompu le voyage à cause du handicap lourd de ses deux fils. Elle a intégré sa maison il y a deux ans. Autour d'elle vivent sa fille et son fils, qui est pasteur. En hiver, les enfants sont scolarisés, mais dès le mois d'avril, une partie de la famille prend la route, le plus souvent jusqu'en août. La droiture imposée par la religion évangéliste (ne pas boire, ne pas fumer, porter des jupes pour les femmes, ne pas mentir, ...) accompagne un renouveau de la tradition manouche : les enfants parlent la langue avec leurs parents, la mobilité est revendiquée et le porte-à-porte est de rigueur car il faut trouver de quoi vivre tout au long des missions.

Combien de personnes suivent un chapiteau ? Sont-ils tous convertis ?

Clara : « 70, 80, 100 caravanes, c'est variable. Il n'y a pas seulement des chrétiens car le but de la mission reste l'évangélisation, il faut apporter la bonne nouvelle, donc nous accueillons tout le monde, mais le fait d'avoir des chrétiens avec nous apporte des témoignages et des beaux chants qui plaisent aux inconvertis. Le réveil se fait beaucoup par la parole de Dieu et les chorales. Les gens sont touchés.

Comment décidez-vous de votre itinéraire ?

On part de but en blanc, en naviguant, un peu comme avant, mais le but, c'est aussi de se rassembler dans la parole de Dieu. Certains quittent le grand groupe pour aller faire les saisons, puis le rejoignent quinze jours après, lorsqu'ils ont terminé.

Et pour l'école ?

Les écoles acceptent bien. Aujourd'hui, les enfants du voyage sont très intégrés par l'école qui les obligent à rester sur place l'hiver ; et puis nos vieux parents ne veulent plus bouger, donc, durant les six mois d'hiver, on reste là et les enfants sont scolarisés. Mais vous savez, chez les gens du voyage, on ne va pas jusqu'au bac ; mes filles, par exemple, ont arrêté à seize ans. Chez nous, ça ne fera pas des secrétaires et des directeurs ! Les filles vont se marier, les maris feront le nécessaire pour gagner leur vie. Bien sûr, certains font aussi des métiers, le voyageur est capable de tout faire, même s'il n'a pas le bac, même s'il ne sait pas lire ! Dans son esprit, s'il a son camion, sa caravane et un peu d'argent, il n'a pas peur de s'engager sur les routes et de faire du porte-à-porte tous les jours.

Dans les missions, tout le monde doit gagner sa vie? Tout le monde travaille ?

Certains n'arrivent pas à leur fin de mois et dans ce cas, on peut faire une collecte. Mais l'important, c'est que ceux qui n'ont pas trop d'argent fassent le nécessaire pour trouver de quoi vivre, en chinant ici et là. Il ne faut pas grand-chose, juste quelques sous pour mettre son gazoil et repartir, juste de quoi vivre au jour le jour, et le lendemain, on recommence. Bien sûr, comme on est en communauté, on s'entraide, surtout en cas de gros problème : par exemple, quand un camion casse et que la personne n'a pas de quoi le réparer, on organise une quête le soir. »

Si les missions regroupent chaque année de plus en plus de convertis, c'est dans la mesure où elles inventent le retour de la mobilité et de l'âme voyageuse. Mais, ainsi que se questionne Patrick Williams, tout cela est-il du côté du bruit ou du silence ? Des signes-étendards qu'on élève comme des symboles de la vie nomade ou de cette identité qui se transmet dans le silence d'un quotidien partagé. Car au contraire des anciens, le mouvement évangéliste propose aux individus de se réapproprier une identité : « les derniers seront les premiers au royaume des cieux », c'est en priant et en suivant un programme drastique, dont certains n'ont rien à voir avec la tradition (ne pas boire, ne pas fumer, ne pas mettre de pantalon, ne pas sortir en discothèque, ne pas mentir...) que l'on sera un digne voyageur/manouche et un élu de Dieu.

II - La maison dans les parcours, une variété de situations

A - Quelle maison ?

Il est question, dans cette étude sociologique, d'analyser l'impact des programmes d'habitat social mis en place sur le département au cours des dix dernières années, à la suite du Schéma Départemental d'Accueil et d'Habitat des Gens du Voyage. Toutefois, sur le terrain, les lotissements concernés ne constituent qu'une partie des habitations existantes et dans des lieux comme Maringues, les Martres de Veyre ou Crouël, on trouve, à proximité des nouveaux logements, de nombreux chalets en bois et des maisons en dur construits depuis plus ou moins longtemps, souvent bien avant les premiers projets d'habitat adapté. Généralement, au sein d'une même fratrie, une grande variété de situations existe : certains vivent en caravane selon un mode mobile, d'autres sont fixés quelque part en caravane ou mobil-home, d'autres sont en maison ou habitent dans un appartement en ville... Il n'y a pas réellement de règle, cela dépend souvent de l'histoire des deux parents (origine de la famille, voyage, etc.). Mais une évolution est certaine : le fait d'avoir des enfants aujourd'hui incite nombre de jeunes parents à rechercher le confort : une maison ou un appartement, avec douche, toilettes, chauffage.

Or, la diversité de ces habitations doit être prise en compte à plusieurs titres : d'abord parce que cela permet de recueillir des points de vue exogames, ensuite parce qu'ils constituent des points de référence et de comparaison pour les personnes logées en habitat social. De même, à Ambert et à Maringues, les aires d'accueil de voyageurs jouxtent les terrains. Là encore, interroger les personnes vivant en caravane sur ces terrains permet d'ouvrir le débat sur les maisons. Enfin, il est utile de prendre en considération les personnes qui vivent en appartement en ville ou dans les villages, en milieu gadjo.

Dans les conversations, ces différents types d'habitation sont évoqués. Lorsqu'on leur demande de parler de leur maison, de leur expérience et de leurs désirs en la matière, les témoins comparent sans cesse leur situation à d'autres, arguant des faiblesses et qualités de l'un ou l'autre système. Au-delà de la caravane, quatre types d'habitations fixes sont mentionnés : celles construites par les familles elles-mêmes sur un terrain familial privé ; celles construites sur place, sans réelle connaissance du propriétaire du terrain (Crouël) ; l'appartement privé ou HLM loué au "pays" (ville, village) ; le logement social adapté incluant l'emplacement caravane, à l'image des projets réalisés à Ambert, Ennezat, Aubière, Mozac, Neschers (bien qu'il n'y ait qu'une pièce), Maringues, Les Martres de Veyre, etc.

■ Auto-construction sur terrain privé

Chalet en bois, maison en dur, la construction a été faite sur un terrain (souvent agricole) depuis plus ou moins longtemps. Pour bon nombre de familles, c'est un idéal correspondant

pleinement au mode de vie voyageur¹¹ : acheter son terrain, puis construire. Mais il se heurte aujourd'hui à un contrôle renforcé quant aux constructions illicites sur terrains non constructibles ainsi qu'au coût des terrains.

C'est la situation d'un grand nombre d'habitants à Maringues, aux Martres, à Neschers et ailleurs. Souvent, le terrain est occupé à la fois par un ou deux chalets ou maisons et des caravanes (destinées au voyage ou au logement de la famille) ou des mobil-homes. Il est par ailleurs aménagé avec soin : parterres de fleurs, gazon, objets de décoration dans le jardin.

Cala : « Ce terrain, je l'ai acheté à des voyageurs ; ils vivaient à côté, mais un jour, il y a eu des problèmes, des bagarres et deux gars ont été tués... Alors, ils ont voulu partir et la plupart des gens ne voulaient pas acheter, surtout la famille, à cause de ce qui s'était passé ; si tu crains, t'es foutu. Moi, je ne crains pas et j'ai acheté le bout de terrain au gendre qui vit maintenant en appartement. Regardez comme on est bien ici, il y a de l'espace, la nature, tout est beau... Jamais je ne pourrais vivre sur la place avec les autres. Ici, j'ai tout le temps du monde qui me rend visite et j'ai construit ma maison avec l'aide de mes fils ; ma fille vient tous les jours et dort parfois dans la caravane ; ma petite fille est à côté de moi : je lui ai donnée un bout du terrain pour qu'elle puisse construire son chalet. Je suis vraiment très bien. Quand les enfants ont été assez grands, j'ai quitté mon mari. Ça suffisait. Depuis, je suis tranquille, chez moi. J'ai même fabriqué des petites roulottes en bois pour faire jouer les enfants. (...) J'avais un autre terrain juste à côté de celui de mon frère. Mais comme on ne pouvait pas construire, ça ne m'intéressait pas, alors qu'ici, j'ai pu faire ce que je voulais. »

■ Auto-construction sur terrain non (ou mal) identifié

Chalet en bois, maison en dur, mélange des deux... Ceux qui y vivent l'ont parfois réalisé eux-mêmes ou l'ont racheté à un autre voyageur. Ainsi, à Crouël, J. est connu pour avoir fabriqué une grande partie des maisons en bois de la place. Le lieu, très peuplé, est divisé en plusieurs terrains privés, certains ayant été achetés il y a vingt ou trente ans. Aujourd'hui, ces terrains sont des propriétés en indivision de grandes fratries (dix personnes et plus) et ceux qui y vivent ne sont pas nécessairement du même clan. Un véritable casse-tête foncier.

Gérard : « On était là-bas, au cimetière, au plateau de la Sarre. Mais la mairie nous a fait partir et envoyé ici. Mes grands-parents avaient construit des petites baraques et on a tout laissé pour venir ici. La mairie nous avait échangé un terrain ; ils avaient marqué qu'ils ne changeraient plus et maintenant, ils veulent tout casser. Non, nous, on donnera pas ! (...)

Et les maisons en bois, elles existent depuis longtemps ?

Vous êtes obligés de vous abriter l'hiver, alors il faut bien construire. Ici, au fond, mon père avait un bout de terrain à lui ; aujourd'hui, c'est le nôtre, à mes frères, mes sœurs et moi. Certains terrains sont privés, d'autres sont à la mairie ; c'est aussi pour ça qu'ils veulent reprendre. »

11. Jean Baptiste. HUMEAU, *Tsiganes en France : de l'assignation au droit d'habiter*, eds L'Harmattan, 1995

■ L'appartement au pays

Dans les conversations, il est souvent évoqué comme un lieu où on étouffe : manque d'air, manque d'extérieur... Terrible pour les enfants. Mais il est aussi espace de tranquillité, à l'écart de la place. Nombre de personnes rencontrées sur les sites sont passées par là, à l'occasion d'un mariage ou d'une séparation puis en sont revenues. Beaucoup y sont encore :

Galina : « Une fois, j'ai pris un appartement, en bas d'ici, avenue Michelin. Ma fille ne s'y faisait pas, elle était toujours renfermée sur elle-même et quand je venais ici, dans le camp, elle revivait ; ça fait qu'on est revenu et je me suis remise en caravane.

Vous vouliez partir de Crouël ?

J'avais envie de quitter, je voulais voir comment c'était, la vie en maison. Mais je n'arrivais pas, j'étouffais ; ça a duré un an. Ensuite, je suis revenue. À choisir, je préfère une maison ici, au moins, on se connaît tous et il n'y a pas de voisin pour vous emmerder. Et puis quand nos enfants sont enfermés, ils se trouvent mal ! Quand on était petit, ici, on pouvait faire ce qu'on voulait. Et pour les petits d'aujourd'hui, c'est pareil. Ils sont toujours dehors, à jouer entre eux. Ils sont libres... »

Ninoune (vit en appartement) : « Quand je me suis mise en appartement, ça m'étouffait, il n'y avait même pas de balcon, alors j'ai fini par déménager dans une autre maison avec un jardin. Avant, je vivais dans une caravane, mais mon mari en a eu marre. Vous comprenez, je suis mariée avec un paysan alors forcément, il voulait plus de confort... Si ça ne tenait qu'à moi, j'aurais pu rester, ça ne me posait pas de problème. (...) Je l'ai connu à Carrefour, où il travaillait comme agent de sécurité. A l'époque, il avait son appartement, mais il a accepté de vivre en caravane, pour voir. On est quand même resté ici de 1995 à 2008, dans un grand mobil-home. Puis j'ai installé le mobil-home à Cournon, mais mon mari n'aimait pas ! Il a voulu déménager, alors on s'est installé dans un appartement ; depuis le mois de mai, on est dans un autre quartier, à deux minutes d'ici. Je me suis habituée à la vie en maison ; maintenant, j'y suis bien, mais les premiers temps, je me sentais enfermée, je manquais de liberté. Et puis ma fille est née en 2010. Elle, par contre, adore la vie des gens du voyage ; elle voudrait passer sa vie sur la place. C'est même elle qui me pousse parfois à venir. Certains jours, je pourrais rester bien tranquille chez moi, mais elle s'agite pour qu'on vienne voir ses tatas ! »

Candie : « Mes parents ont bougé. Ils ont vécu un temps à Mozac en caravane, puis dans le quartier de la Côte rouge et aujourd'hui, en maison au pays. Ma mère est tranquille dans le village. Ici, elle ne s'entendait pas avec tout le monde, donc elle est partie. Moi aussi, j'aimais bien les maisons du village ; ça s'passait bien ; nous, on ne faisait pas trop de bruit, mais on n'avait pas de cour, seulement un balcon et il fallait tout le temps sortir... »

Cassie : « Je suis partie parce que c'était trop cher : quand vous devez payer le loyer, le gaz de ville, l'eau, c'est trop. Et puis il n'y avait pas de cour. Les enfants étaient toujours dans la maison, il fallait que je les emmène sur le champ de foire pour qu'ils s'amuse, sinon ils pleuraient. Beaucoup de voyageurs vivent au pays, mais moi, j'ai préféré revenir ici, parce que j'ai toute ma famille dans cet endroit. Là-haut, on est tranquille, ça c'est

sûr, même trop ! Il n'y a pas d'animation, et jamais personne dehors, même au parc. Et puis quand on faisait des grillades dans le garage, on dérangeait les gens. Il y en a qui n'aiment pas les voyageurs... »

Jennie : « J'ai vécu quatre ans seule, en appartement avec ma fille. Je suis revenue ici il y a un an et j'ai pris un mobil-home plutôt qu'une caravane, c'est plus spacieux pour ma fille. Pour moi, l'appartement, c'était bien, c'est ma fille qui ne supportait pas. Je venais tous les jours ici et je restais la journée sur le terrain. Ici, il y a les cousins, les copains, c'est vrai que c'est quand même mieux. En appartement, pour moi, ça allait ; le soir, j'étais toute seule, tranquille, et la journée, j'étais ici. (...) Si j'ai pris un appartement, c'est parce que je n'étais pas dans le projet de construction de maisons, je me suis installée trop tard. J'habitais avec tout le monde sur le terrain, dans ma caravane et quand ils sont tous rentrés dans leur maison, je l'ai vendue pour prendre un appartement. Et puis finalement, me voilà de retour, en mobil-home ! »

Jacqueline : « Il y a vingt-sept ans, j'ai mis le toit sur ma tête et j'ai pris un appartement ! Au total, j'ai eu onze appartements dans tous les quartiers de Clermont. Parfois, je restais un an, parfois plus. Toujours dans des petites maisons de deux ou trois étages ; je n'ai jamais voulu d'HLM, c'est trop grand, il y a trop de monde. Ah, mais avoir un appartement ne m'empêche pas de bouger. Je viens ici, chez ma belle-sœur, je vais chez mes enfants qui sont toujours en caravane ; vivre en appartement, ça ne m'a pas empêché de voyager !

Qu'est-ce qui vous a décidé à prendre un appartement ?

Quand mon mari est décédé, je n'ai pas voulu embêter mes enfants ; j'ai préféré louer un appartement.

Il y a des critères de choix ? Vous disiez que vous habitiez toujours des petites maisons...

Ah oui, toujours ! Je choisis à chaque fois un premier étage et j'ai besoin de vivre avec les fenêtres ouvertes ! Aujourd'hui, j'ai un balcon et mon lit est juste sous la fenêtre. Quand on voyage beaucoup, on a l'habitude d'être dehors, de voir la nature, alors dans un appartement, on étouffe vite ! »

■ L'habitat social adapté ou PLAI¹²

Il inclut maison (ou pièce à vivre) et emplacement caravane et est intégré à un lotissement regroupant un ou plusieurs groupes familiaux issus du territoire. Aux Martres, neuf pavillons regroupent autour du doyen certains de ses enfants et petits-enfants qui étaient auparavant en caravanes autour de lui. À Aubière, les différents sites ont été conçus autour de groupes familiaux distincts (doyen, enfants). À Ambert, neuf logements ont été attribués au groupe familial qui occupait anciennement l'aire d'accueil. À Maringues, plusieurs fratries ont intégré les onze logements, mais il y a des liens de parenté entre tous les locataires.

Ce qui caractérise ces lotissements, c'est d'abord la présence, pour chaque maison, d'un espace extérieur incluant un jardin et un emplacement pouvant être dédié au stationnement d'une caravane.

C'est ensuite la présence, sur place, du même groupe familial, voire l'endogamie : les uns à côté des autres, on trouve les sœurs, les cousins et les tantes, cousins qui sont également les beaux-frères et les belles-sœurs... Parfois, un seul clan familial est présent, ce qui n'est pas sans poser problème à ceux qui ne font pas partie du clan.

C'est enfin le système locatif social : un loyer modéré, totalement compensé par l'APL pour les couples ayant des enfants à leur charge, ce qui n'est plus le cas pour les plus âgés. Sauf dans de rares situations, ce système est toujours décrit par les locataires en opposition à la propriété privée.

B - Aboutissement d'une demande, récits de passage

Il en est pour lesquels l'entrée dans la maison constitua une véritable libération. Leurs caravanes immobilisées depuis bien longtemps, les familles en question étaient sur place depuis plusieurs décennies. Les situations présentées ci-dessous concernent différents sites car on retrouve ces parcours un peu partout. Il y a d'abord trois femmes seules (doyennes du groupe), dont les époux sont décédés depuis longtemps. Mais aussi des personnes un peu plus jeunes (deuxième génération). On notera qu'il n'y a là que des femmes : en lien avec la caravane, elles évoquent la rudesse de l'hiver et leur difficulté à assurer les tâches quotidiennes nécessaires dans le froid : laver le linge et s'occuper des enfants. Le confort, elles en rêvaient et quand elles ont laissé leur caravane pour entrer dans la maison, ce fût avec bonheur...

■ Ça faisait plus de vingt ans qu'on demandait

Monette

En 2008, la municipalité de B. est à l'initiative d'un projet de construction de pavillons destinés à trois groupes familiaux stationnés en caravane depuis des années sur des terrains de la commune. De cela sont nées quatorze maisons, toutes de plain-pied, situées sur trois sites distincts et gérées par deux bailleurs sociaux.

Monette est la doyenne de l'un des groupes. Elle vit dans une maison située à l'entrée d'un petit lotissement construit au sommet d'une colline vierge d'habitations. La villa est bordée par un espace vert et un terrain en gravier sur lequel est installée une caravane. Le reste du lotissement est composé de cinq autres maisons et d'un chalet de bois dans lequel habite son fils.

La maison de Monette est grande et spacieuse, aménagée soigneusement avec un canapé, des tables et une commode d'aspect neuf. Sur la commode, un immense Boudha ; aux murs, de grands tableaux et quelques prières à la vierge Marie sont affichées. Côté salon, une grande télévision, un ange blanc, de nouveau un Bouddha... Son chien erre dans nos pattes...

« Je suis venue dans ce coin avec mes parents. Ici, il y avait des terrains un peu partout. On s'installait avec des caravanes dans des champs. Puis la famille s'est un peu dispersée ; un de mes frères est à Issoire au Pont d'Orbeil et a eu dix enfants, un autre est à Paris et a eu dix enfants aussi, un troisième est dans la même commune que moi. Moi, j'ai tourné un moment dans la zone jusqu'au jour où je suis allée voir le maire pour lui demander un lieu de stationnement ; alors il nous a installés en bas du pont, près de la voie de chemin de fer. J'étais là enceinte et j'étais là quand j'ai eu mes enfants. Treize ! J'avais dix-sept ans quand je me suis mariée, avec un voyageur du coin. Aujourd'hui, les choses changent : les gens du voyage ne se marient pas qu'entre eux, beaucoup épousent des paysans.

(...) Cela faisait longtemps que vous demandiez une maison ?

Les maisons, ouh là là, ça faisait plus de vingt ans qu'on demandait au maire ! Rien n'aboutissait jamais, que des paroles en l'air... Et puis d'un seul coup, avec le nouveau maire, la situation s'est débloquée.

Sur ce terrain, il n'y avait personne, mais de temps en temps, des gens du voyage stationnaient. Certains ont laissé des saletés qui y sont encore ; j'ai demandé à la mairie un panneau pour interdire le stationnement. Moi, vous savez, je n'ai plus rien d'une voyageuse. Je m'entends bien avec les sédentaires et après que mon mari soit décédé, j'ai tout fait pour élever mes enfants. Il fallait que je m'en sorte : j'ai passé mon permis de conduire pour amener les petits à l'école et j'ai travaillé. J'ai été agent d'entretien pendant dix ans. Il fallait aussi trouver des suppléments : avec les enfants, on partait en vélo récupérer du fil de métal aux ordures, pour le vendre ensuite chez le chiffonnier. Au moment des jonquilles, on partait aux champs cueillir des fleurs et faire des bouquets que les enfants vendaient devant les magasins.

Vos enfants arrivaient à suivre l'école ?

Tous ! Je les ai amenés d'abord en primaire à l'école primaire, puis au collège. Certains ont appris, d'autres pas trop. Aujourd'hui, ils travaillent, le dernier, qui a vingt-six ans, a un contrat d'avenir et vit dans un appartement. L'aînée a quarante-deux ans, elle a passé le permis routier et travaille dans le transport. Sa fille, qui a vingt ans, fait des études pour devenir hôtesse de l'air ou avocate.

Si j'ai toujours vécu en caravane, c'est parce que je n'avais pas d'autre logement. J'ai eu ma misère. Maintenant, la caravane, ce n'est plus l'époque. Mes parents, déjà, avaient coupé : la langue, la culture... Ici, je connais les voyageurs, on se fréquente un peu, on se connaît, mais sans plus. Parfois, des paysans qui passaient sur le pont nous traitaient de manouches. Parfois, à l'école, mes enfants étaient insultés. Mais dans l'ensemble, tout se passait bien et j'accompagnais même les sorties scolaires. Sur mon lieu de travail, les patrons me faisaient confiance. Je ne savais ni lire ni écrire, mais j'avais les clefs de tous les garages de la zone. J'arrêtais et j'allumais les alarmes ; pourtant, ils savaient très bien qui j'étais. Ils disaient que je faisais partie des gitans, mais ils ne m'ont jamais critiquée ; au contraire !

Comment s'est passé le passage de la caravane à la maison ?

Ça nous a rien fait, au contraire, on était heureux. Pourquoi on nous appelle les gens du voyage ? Des années qu'on ne voyage plus ! Des années qu'on vit ici ! Si on a encore des

caravanes, c'est seulement pour avoir une chambre supplémentaire ou ranger le fourbis.

Moi, dans une maison, je ne me suis jamais sentie enfermée. Au contraire ! J'ai un bout de terrain à l'extérieur et ça me va bien ; d'ailleurs, la plupart des gens du voyage sédentaires vivent de cette manière, dans des maisonnettes sur leurs propres terrains. Quand ils voyagent, ils stationnent sur des terrains désignés. »

■ Avec mes enfants handicapés, je ne voyageais plus

Clara

La famille E. vit sur la commune de F. depuis plus de vingt ans. Longtemps, elle a vécu dans un mobil-home et des caravanes sur un terrain communal mis à disposition par la municipalité. Il y a dix ans, celle-ci a été à l'initiative d'un projet de construction de maisons en face de ce terrain – aujourd'hui vide – et des pavillons semi mitoyens ont vu le jour : de plain-pied, ils incluent chacun une place caravane et un jardin. Au centre vit Clara, la mère, avec ses deux fils, adultes handicapés moteurs nécessitant un matériel de prise en charge important. Autour d'elle, sa fille d'un côté et son fils de l'autre. La maison est vaste et propre, peu décorée. Un canapé, une grande télévision, une étagère. Aucune effigie de la vierge et du Christ aux murs, simplement une affiche représentant le chandelier aux sept bougies, que son fils lui a rapporté de Jérusalem (La famille est évangéliste). Boudha ; aux murs, de grands tableaux et quelques prières à la vierge Marie sont affichées. Côté salon, une grande télévision, un ange blanc, de nouveau un Bouddha... Son chien erre dans nos pattes...

Ça a fait deux ans au mois de février qu'on est entré dans ces maisons. Jusque-là, j'étais en mobil-home et j'avais une caravane pour la cuisine. Depuis vingt-six ans ! (...) J'ai eu onze enfants et quand j'ai vu que deux d'entre-eux étaient handicapés, j'ai arrêté le voyage. L'un a été paralysé à onze ans, l'autre à dix-sept ans. C'est pour cette raison qu'on ne bouge plus. Le maire a été gentil, très gentil. Longtemps, on a vécu dans le mobil-home. On y avait installé un lit d'hôpital. Il y avait aussi toutes les caravanes de mes enfants. Le maire nous avait dit : « Restez ici autant que vous voulez ». Et puis, il y a cinq ans, il a annoncé : « On va vous faire des petites maisons ». Ils nous ont donné des papiers avec les dessins des maisons et ont proposé que la mienne soit plus grande pour laisser passer un chariot. Ici, j'ai plus d'espace, surtout pour les douches. Dans le mobil-home, on se lavait dans un grand baquet; dans la maison, on a une salle de bains adaptée avec un treuil pour soulever les garçons et leur permettre de prendre une douche. (...) Quand mes enfants me rendent visite en caravane, ils s'installent derrière, où j'ai de la place ; devant, non, c'est interdit. Si des caravanes s'installent, la police les expulse. Sinon, tout se passe très bien, à l'école, avec le maire et les gens d'ici.

(...) Je ne suis plus gens du voyage aujourd'hui. Par contre, chez mes enfants, ça bouge ! Par exemple, ma fille est en ce moment en Alsace, pour faire de l'élagage : elle coupe les herbes et mon petit-fils fait la peinture. Les métiers des voyageurs changent ; aujourd'hui, c'est surtout l'élagage, les marchés et la peinture. S'il ne m'était pas arrivé ce qui m'est arrivé, je ne serai pas là aujourd'hui. J'aurais ma maison, oui, mais je bougerais aussi. »

■ On est passé de la misère au grand confort

Elisabeth et sa fille, Jeanne

Doyenne du petit groupe familial logé dans les neuf maisons livrées en 2009 à C., Elisabeth connaît la région depuis toujours. Enfant, elle vivait dans une roulotte à chevaux, puis, avec l'âge, elle a continué sa vie en caravane, sans voyager beaucoup pour autant, sinon pour les saisons et quelques pèlerinages catholiques l'été. La première fois que je la rencontre, elle me dit qu'elle ne veut plus entendre parler des caravanes, elle a trop souffert d'y passer de longs hivers froids et neigeux. Sa maison, elle la savoure et l'a emménagée avec un soin particulier, à la fois avec un grand nombre de photos anciennes ou récentes représentant sa famille (défunts parents, défunt mari, photos de la roulotte et de sa famille dans les années 1950, images plus récentes) et des icônes catholiques de la vierge Marie achetées à Lourdes. Les photographies sont soigneusement encadrées et accrochées aux murs ou installées sur l'étagère. Des statues de la vierge d'environ soixante à quatre-vingts centimètres complètent le décor. La chambre d'Elisabeth ressemble à la grotte de Lourdes. De part et d'autre du lit recouvert d'une couverture brodée, Bernadette Soubirou à genou face à Marie... Et dans son jardin, une croix en pierre a été construite par l'un de ses neveux. Elle surmonte une petite grotte, au sein de laquelle « on installe la vierge quand on fait ici la mission ».

Sa fille, Jeanne, vit dans l'une des maisons du lotissement, elle y est entrée en même temps que sa mère. Son habitat, spacieux, est moins religieux : cuisine ouverte, canapé, télévision, décoration frugale. Pendant notre discussion, son fils – suivi par son père - va et vient du canapé au frigo au jardin à la télévision et à la table autour de laquelle nous sommes assises. Pour Jeanne, qui se souvient aussi de la rudesse des hivers lorsqu'ils vivaient en caravane avec les enfants, l'entrée dans les maisons a été une libération.

Elisabeth : « À quinze ans, j'ai eu ma première fille ; j'étais gamine... Mais je m'en suis occupée, j'ai compris que j'étais mère, fallait que je me démerde. On a acheté une grande caravane et on s'est installé sur le terrain de mon beau-frère ; on ne bougeait pas. Longtemps après, quand mon mari est décédé, je suis allée à Marignac voir ma mère et je me suis installée avec ma caravane sur son terrain. Puis je me suis remariée et je suis venue ici ; de là, je n'ai plus bougé. Mes enfants étaient encore petits quand je suis arrivée ici ; ils allaient à l'école. Aujourd'hui, ils sont tous mariés et autour de moi ; je suis même arrière-grand-mère !

Vous n'avez plus de caravane ?

Non, c'est fini le voyage ! Un pèlerinage, ça arrive ; l'an dernier, on est resté trois semaines à Lourdes ; Parfois, on va à Ars ou à Nevers, alors on arrange un car. Cette année, ils vont venir faire une mission ici et monter un chapiteau juste à côté de ma maison.

Avant qu'ils construisent les maisons, vous viviez déjà ici ?

Sur le terrain d'en face. Ici, il n'y avait pas de route et à la place de ces maisons, il n'y avait que des étangs dans lesquels les enfants pêchaient les poissons. Pendant cinq ans, il y a eu plusieurs réunions, puis la mairie a construit un terrain avec l'eau et l'électricité ; un terrain payant. Avant, on s'éclairait encore avec des bougies et on allait chercher l'eau à

la fontaine. Par contre, mes gamins sont allés à l'école, mais en plein hiver, je lavais leurs vêtements à la rivière. Sans courant, comment voulez-vous avoir une machine à laver ?

Un gadjo, qui s'appelait Coco et habitait dans les montagnes, venait souvent ici, dans le mobil-home, pour aider les enfants à faire leurs devoirs. Il allait aussi aux réunions pour nous, il parlait pour nous. La loi des maisons n'était pas encore sortie, mais il nous a beaucoup aidés. Et puis le bailleur et l'assistante sociale venaient souvent nous voir. Il y a eu beaucoup de réunions, c'était long, on n'était pas sûrs, on se demandait si elles allaient sortir mais à partir du moment où les travaux ont commencé, ça a été très rapide.

C'était la première fois que vous vous retrouviez dans une maison ?

J'avais l'habitude, parce que j'ai déjà été en maison ici, à Maringues et à Vertaizon. Mais en ville, j'étais pas bien, je n'avais pas assez d'air. Je préfère cette maison... Je n'ai pas eu de chance dans ma vie, j'ai perdu mes maris, deux petits, mes petits frères, ma maman, vous savez, je n'ai pas eu de chance... »

Jeanne : « Je vis dans cette maison depuis 2009. J'ai vu les maisons se construire parce que je vivais dans ma caravane, juste en face. Ils ont d'abord fait une aire d'accueil, mes enfants étaient encore petits, donc ça doit bien faire vingt ans. Et la maison, ça a été tout un changement ! On est passé de la misère en caravane l'hiver, à ne pas pouvoir donner les douches aux enfants, au grand confort de la maison. Pour le bain, on faisait chauffer de l'eau dans la casserole et on renversait le contenu dans des bacs en plastique ! Ayayaye ce froid ! Des blocs de glace énormes... Oh là là, les conditions étaient vraiment difficiles ! Et puis dans la caravane, on n'avait pas d'intimité : trois couchettes à se partager entre parents, garçons et filles. Quatre enfants et deux adultes ! Personne n'avait d'intimité, alors que dans la maison, une fois qu'on est dans la chambre, on peut être comme on veut. En caravane, je devais respecter la pudeur de mes enfants.

Non, je ne retournerai pas en caravane, à la rigueur, un peu pour travailler en été, faire les saisons, mais y vivre, c'est trop dur, les gens n'imaginent pas ce que c'est avec des gamins. Une nuit, à deux heures du matin, j'entends mon fils en train de fendre du bois dehors. J'ouvre la porte et il me dit : « On a trop froid, maman, je coupe du bois pour faire un feu dans la caravane. » Deux heures du matin ! Mes pauvres enfants. Non, vraiment, ce n'était pas une vie agréable.

Combien de caravanes aviez-vous ?

Deux, une grande qui servait de cuisine et de chambre pour les garçons et une petite pour nous et ma fille. Pour tout et n'importe quoi, il fallait sortir. L'hiver, c'est l'horreur ! Et avant qu'il y ait l'aire, c'était encore pire : pour boire, préparer à manger, se laver, on allait prendre l'eau au village. Avec une petite remorque remplie de bidons, on partait à pied par le chemin. Et puis on vivait à la lumière des bougies, parfois du groupe électrogène, mais surtout des bougies. J'avais deux enfants à l'époque ; le matin, il gelait dans les caravanes. On installait des parpaings autour d'un feu pour poser une grosse lessiveuse en fer qu'on faisait chauffer pour laver le linge ; puis, sur une planche à laver, avec un gros savon de Marseille, on frottait le linge de nos enfants ! C'est pour ça que nos enfants manquaient la classe ! Parfois, c'était trop dur, alors ils n'avaient pas les vêtements adaptés, ça ne séchait pas et on avait honte de le dire ; les maîtresses nous demandaient pourquoi ils avaient raté l'école, on répondait qu'ils étaient malades. C'était un prétexte et on se faisait parfois disputer...

Déjà, avec l'aire d'accueil, on était un peu plus heureux. Il y avait un petit local en plus et on a pu faire un prêt CAF pour acheter une machine à laver, un autre prêt pour le frigo. On avait la douche et le WC. De la bougie au WC, c'était déjà le paradis ! Le problème restait l'hiver, l'aire d'accueil était plus froide que notre ancien terrain. Alors, ça gelait et on misérait. Aujourd'hui encore, entre les maisons proches de la Dore et celles qui sont un peu à l'écart, il y a une sacrée différence de température en hiver...

Je sais que quand on est entré dans les maisons, il y a eu de la jalousie : « Ces sales bohémiens, toute leur vie au RSA et ils vont avoir des logements neufs » Mais ceux qui pensent ça, est-ce qu'ils ont vu qu'on vivait comme au Moyen-âge ? Je priais le bon Dieu qu'on n'ait pas d'enfant qui meurt d'hypothermie ; avec les nouveaux-nés, c'était la peur tout le temps ! C'est bien beau de critiquer, mais est-ce que ces gens savent vraiment ce qu'on a vécu ? »

■ Ça a fait un an au 28 janvier

Souris

Souris vit dans l'une des premières maisons de C., petit lotissement livré il y a un peu plus d'un an et destiné à des ménages vivant sur le terrain en face, dans des chalets et des caravanes. Elle m'accueille chaleureusement. Je m'assieds sous l'auvent avec elle. Dans son jardin, à l'arrière de la maison, un chalet en bois, un perroquet dans une grande cage et des poules. Au-delà d'un premier grillage, il y a aussi une balançoire, un toboggan, un trampoline. Souris m'avoue avoir déplacé les grilles pour installer l'espace de jeux pour les enfants, car entre le champ cultivé et leur jardin, il y a une parcelle de terrain en friche appartenant à un propriétaire manifestement mal identifié. « Si le propriétaire nous dit quelque chose, j'enlèverai ; en attendant, ça ne dérange personne... »

« Quand j'étais petite, on voyageait beaucoup en caravane, avec mes parents. On faisait les saisons, cerises et pommes. Mon père vit aux Martres. Quand j'ai connu mon mari, je me suis installée ici. C'était il y a dix-neuf ans. On avait un petit chalet, juste en face, dans lequel j'ai élevé mes quatre enfants. La caravane, on ne la prenait plus beaucoup, seulement un peu l'été. Maintenant, vu que les places, ils ne nous les donnent plus, on est sédentaire... Mon mari travaille depuis onze ans à V., dans les poubelles. Il prend ses vacances en juillet et en août. Avant, il faisait la ferraille avec son père, mais aujourd'hui, il a un travail stable. J'insiste pour que mes enfants fassent comme lui. Ma fille va avoir dix-huit ans ; elle a arrêté en troisième, mais dès qu'elle aura l'âge, elle prendra un travail.

Vous avez cherché un logement ailleurs ?

Vu qu'on ne touchait pas énormément, on n'aurait pas eu le droit. Puis on nous a proposé un logement ici. Et c'est vrai qu'entre les écoles et le reste, on n'avait pas envie de quitter cette place ; je suis chez moi ici.

Vous avez choisi des choses dans cette maison ? L'emplacement ? La décoration ?

On nous a demandé de choisir la couleur des panneaux et du carrelage. Et puis je voulais une maison en bordure du lotissement. Mon beau-frère se plaignait que les enfants seraient trop loin de lui. Il voudrait voir tout le temps ses neveux et nièces. C'est le frère

jumeau de mon mari ; jamais ils ne se sont séparés, ils ont toujours vécu à côté l'un de l'autre. Mais moi, j'avais envie d'être un peu dispersée, un peu plus loin. Le cimetière ne me dérange pas.

Ça a fait un an le 28 janvier que j'ai eu les clefs. Au début, c'était bizarre, tellement grand ! On a quatre chambres, une salle de bains, un salon, des toilettes ! Depuis, j'ai remarqué que la peinture s'écaillait un peu sur les volets et le crépis mais à part ça, il n'y a rien à dire ! »

■ Pour nous, les maisons, c'était quelque chose de magnifique !

Pam

Pam vit aux N. depuis près de vingt ans et dans une maison depuis cinq ans environ. Le projet de lotissement, initié en 2007, a vu le jour en 2010 et 2011 avec la réalisation de neuf pavillons à l'attention des personnes stationnées sur place.

« Quand le projet a commencé, on était en caravane sur le terrain d'à-côté. On nous a posé des questions, des gens de la mairie ont commencé à parler du projet. Pour nous, les maisons, c'était quelque chose de magnifique ! En caravane, l'hiver était dur, et pour les machines à laver, une vraie galère.

Avant de vivre sur le terrain des Martres, vous étiez déjà en caravane ?

Mon mari n'avait vécu qu'en caravane et voyageait encore un peu ; moi, c'était différent, je vivais à Clermont, chez mon papa. Il a eu treize enfants : onze filles et deux garçons. Comme la maison était petite, on dormait dans les caravanes et il fallait aller chercher l'eau plus bas, avec une brouette. C'est à cause de ça que j'ai tout le temps mal au dos... Une hernie discale qui me donne des sciatiques... Le docteur m'a dit que j'avais dû porter des charges trop lourdes ; c'est ça, j'en suis sûre.

Je me suis installée aux N. quand on s'est marié. Et on était là depuis un moment quand les réunions ont commencé. Des réunions et encore des réunions ! I. Au début, ils avaient annoncé des chalets. Bon, des chalets, ça nous allait, mais ensuite, ils ont préféré construire en dur et il y a eu un projet de maisons. L'architecte a fait des dessins, on les a signés.

Moi, à ce moment-là, j'ai fait une énorme connerie : j'ai pris deux chambres au lieu de trois... J'avais quatre enfants, mais mon mari me disait qu'il ne dormirait pas dans la maison. Pour lui, la maison était une prison, il était d'accord pour les enfants, mais pour lui, il refusait net : C'est moi qui allais aux réunions, pas lui, mais quand je lui racontais, il me répondait toujours : « Je le fais pour les enfants, mais ne me compte pas dedans. Une chambre pour les garçons, une pour les filles et nous dans la caravane ». Résultat : aujourd'hui, il dort dans la maison et on n'a plus qu'une chambre pour les enfants. J'ai deux filles et deux garçons ; l'aînée est souvent chez son copain, mais les trois autres grandissent : garçon et filles dans la même chambre, c'est pas bon... Auvergne Habitat m'a rendu visite il y a un an, j'ai demandé si c'était possible d'agrandir ; depuis, pas de réponse. Maintenant, mon mari parle aussi d'acheter une caravane... Ma maison, j'l'adore,

c'est pas moi qui l'aurais refusée ! Mais mon mari m'avait dit : « j'dormirai jamais d'dans ». En fin de compte, on se retrouve dans la merde.

Il est passé rapidement de la maison à la caravane ?

Oui quand même. Même si, été comme hiver, il dort la fenêtre ouverte et sans chauffage ! À la longue, c'est moi qui vais attraper la crève ; j'ai trop froid ! Et la caravane, on en a fait cadeau à ma fille, qui vit avec un voyageur, du côté de Lezoux. (...) »

■ Dans ma maison, j'ai tout choisi

Cassie

Cassie vit dans un des onze logements sociaux livrés en 2013 à G. Le lotissement, composé de pavillons modernes disposant chacun d'un jardin, se situe au cœur d'une zone historiquement occupée par des voyageurs, le plus souvent sur des terrains privés achetés au fil des années. Ceux-ci sont à la fois dispersés en pleine campagne, dans les vignes et au milieu des champs et regroupés au sein d'un grand quartier qui s'est formé le long de la route à partir des années 1990, au fil de nouvelles installations mêlant habitat en dur (chalets) et habitat mobile. En parallèle, d'autres ménages stationnaient durablement en caravane, sur un terrain adjacent, la plupart étant liés aux personnes installées sur les terrains privés. En 2008, la mairie décida de créer un nouveau lotissement à leur intention. Pavillons et emplacements caravane, tel fut le projet ayant abouti à la création de ce quartier aux maisons spacieuses. L'aire d'accueil fut également rénovée afin d'accueillir des familles stationnant pour des durées plus ou moins variables, parfois toute l'année, parfois simplement pour des visites.

La maison de Cassie est spacieuse et emménagée avec soin, de façon très moderne : murs de couleur gris taupe, cuisine équipée ouverte sur le salon, large sofa et grande télévision, bouquet de fleurs sèches, etc. Un foyer inspiré du modèle Ikea. Cassie l'entretient précautionneusement car tout, d'une propreté impeccable, semble comme neuf. Elle a vécu la plus grande partie de sa vie dans une maison, tantôt au milieu des gadjé, tantôt entourée de voyageurs. Elle est mère de sept enfants, « le chiffre parfait du Baro Devel (Grand Dieu) ». Ils ont 23, 21, 19, 17, 16, 12 et 10 ans. Elle est une des rares évangélistes de la place.

« Voilà deux ans que je suis en maison ; avant, j'ai vécu quatre ans en caravane, sur le terrain d'accueil. Mais encore avant, j'étais en maison dans le village. Depuis toute petite, je suis en maison. J'ai grandi à Angers, où ma mère avait une grande maison ; on avait aussi une caravane, mais comme elle n'avait pas de permis, on ne voyageait presque jamais. Ma famille est toujours là-bas, mais ma mère et mes frères et sœurs vivent maintenant à Mozac, en petites maisons depuis cinq-six ans.

Comment vous sentez-vous dans votre nouvelle maison ?

Je me sens bien, on voit la nature. On a des coqs, des poules, des poussins, un hamster, tout. (...) Ici, j'ai tout choisi : carrelage, peinture, nombre de chambres. J'ai demandé une buanderie, une cuisine dans un renforcement et tout a été accepté. Et les dames nous ont aidés à remplir les papiers ; c'était vraiment bien, parce que je ne sais pas trop écrire...

J'ai même pu garder mes caravanes pour mes garçons et quand ils se sont mariés, je les ai données. J'en ai achetée une petite pour aller voir ma famille à Angers. Elle a deux lits, un pour nous, un pour mes filles ; les garçons dorment dans le camion. »

C - Déceptions et critiques, récits de passage

La maison, ils s'en plaignent aussi, les hommes plus que les femmes. Quelques-uns considèrent avoir été obligés de prendre une maison ; ils n'avaient pas le choix. Et à certains endroits, comme aux Martres, les plaintes vont bon train. Très vite sont énoncés des problèmes techniques : la gouttière fuit, les murs se fendent, le gazon n'est pas bien planté, le grillage s'abîme, les poubelles sont mal ramassées, etc. Les grands bricoleurs, qui ont, pour certains, déjà construit plusieurs chalets, attendent la visite du technicien, le passage du bailleur, de la mairie. Ils attendent en ne touchant à rien car, disent-ils, « il faut demander pour la moindre chose, même la peinture. Et puis, c'est pas chez nous ».

■ « C'est pas chez nous » : les ambiguïtés du rapport locatif

Les critiques portent d'abord et de façon très générale sur le rapport locatif, mal connu, mal perçu. Les caravanes s'achètent à crédit, mais s'achètent quand même ; les maisons, elles, ne s'achètent pas.

« C'est pas chez nous » revient comme un refrain, sur tous les sites. Seules les personnes plus âgées ne le disent pas. Pour le reste, chacun continue à rêver d'un terrain privé, d'une maison à soi, d'un lieu où on sera chez nous, où l'on pourra vivre comme on l'entend. « Si c'est pas chez nous, on peut pas transmettre le bien ! » ajoute D des Martres. « Au moins une caravane, ça s'achète et se transmet, pas une maison en louage »... Il en va du louage comme du fermage, les revenus vont aux autres et il n'y a pas d'indépendance !

On peut se demander dans quelle mesure l'investissement important des futurs locataires avant leur entrée dans les lieux n'a pas participé à cette déception. En effet, beaucoup ont déjà vécu dans du locatif privé (en appartement en ville), mais l'ont quitté ; si ce n'est pas le cas, du moins savent-ils ce que c'est par leur entourage. Pour autant, s'ils le critiquent, on ne lit pas la déception et l'angoisse qui s'attachent, dans les discours, à l'habitat adapté. Or, dans les choix de conception (nombre de chambres, aménagement, décoration) comme dans les démarches, la plupart des locataires ont été impliqués afin que la suite ne pose pas de problème majeur. Y-a-t-il surinvestissement symbolique de certains sur la maison, dans la mesure où ils l'ont pensée et rêvée en amont, comme on projette une maison que l'on construit ? L'accompagnement des locataires avant l'entrée dans le logement – et, corrélativement, l'absence d'accompagnement après l'entrée – ne se traduit-il pas, après coup par la déception ?

Ici, ce ne sera jamais à nous, non ? On sera toujours locataire ?

Nine

Nine a intégré son logement il y a deux ans après avoir vécu plusieurs années en caravane avec ses trois enfants sur le terrain d'accueil adjacent. Ses frères et sœurs ont également été logés dans le lotissement. Sur son terrain, il y a également une caravane, dans laquelle vit actuellement son père.

« On a pris les deux sangs » m'explique-t-elle au sujet de ses racines : « Ma grand-mère maternelle était une voyageuse, une Alsacienne, mon grand-père maternel un paysan. Mon nom de famille vient du défunt grand-père de ma mémé qui lui, était manouche. Chez les voyageurs, il y a beaucoup de mélange avec les paysans : Le Pascal – père de ses deux derniers enfants – est un paysan et c'est la même chose pour un autre couple du lotissement. Pourtant, certains ne font pas la différence entre lui et moi. »

Maison vétuste, dont les meubles ont été principalement offerts par des paysans : il y a un buffet, un canapé, une armoire dans la grande pièce, ainsi qu'une table en plastique et des chaises dans la cuisine ouverte sur le salon – « Je n'ai acheté que la table et les lits pour les enfants. » Chiens, poules, oiseaux, enfants, etc. La maison, sommairement aménagée, vit de mille bruits et d'un fond sonore émis par une petite télé...

« Seize ans que je suis sur cette place ; et avant, on était à Crevant, toujours en caravane, mais on ne bougeait jamais, sauf de temps en temps pour les vacances ou un peu pour les pèlerinages. La commune nous laissait un terrain. J'ai cinq frères et sœurs, on avait plusieurs caravanes et ensuite, on a tous eu des maisons, sauf un de mes frères qui était déjà propriétaire de son terrain et y a construit sa maison. Ici, ce ne sera jamais à nous, non ? On sera toujours locataire ?

Moi, j'aime pas. On n'est pas chez nous ; au début, je ne voulais pas aller en maison et je ne suis toujours pas pour rester là. Je voudrais acheter un terrain et faire construire pour que mes gamins aient leur bien, quoi qu'il arrive. Et puis ici, les maisons sont les unes sur les autres : on entend tout ce qui se passe chez les voisins.

Ce n'était pas le cas en caravane ?

Non, en caravane, on n'écoute pas. Ici, c'est le bordel journée et soir. J'ai passé cinq ans sur l'aire d'accueil, j'étais mieux là-bas, on pouvait laisser les caravanes ouvertes et partir ; rien ne bougeait. Ici, c'est pas pareil.

En même temps, les gamins se plaisent en maison, plus que moi. Ils ont chacun leur chambre et il y a une douche. Sur le terrain, on vivait dans deux caravanes, j'en occupais une avec ma fille et mon petit, l'autre était pour le grand, qui a vingt-quatre ans. On a gardé la petite caravane ; en ce moment, c'est mon papa qui l'occupe. Il louait un petit appartement avec sa deuxième compagne, mais elle est morte il y a un an et j'ai récupéré mon père. Il est mieux ici. La mémé, qui vit dans la petite maison en face, c'est sa maman, elle a 84 ans. Ses frères ont aussi des maisons ici.

Comment vous êtes-vous décidée pour la maison ?

J'hésitais. À l'époque, j'étais encore avec le Pascal et c'est lui qui insistait ; moi, je résistais ; j'ai été la dernière à avoir la clef... Je n'avais pas envie. J'ai toujours dit : « C'est pas ma vie. » J'étais furax en fait, et quand je suis entrée, c'était tellement vide... Ça m'a fait tout drôle. Avec un prêt de la CAF, j'ai préparé la chambre des petits et doucement, petit peu par petit peu, je suis rentrée. J'avais deux caravanes, une que j'ai vendue à mon cousin, l'autre que j'ai donnée pour rien. Au début, je restais dans la caravane parce que je n'avais rien, sauf les lits des enfants. Eux sont rentrés sans problème ; la petite s'est jetée dans la chambre puis dans la douche. Dans la maison, on peut s'enfermer. C'est vrai que j'ai moins la crainte que mon fils ouvre la douche quand j'y suis. Pour eux, on était trop serrés en caravane.

Même maintenant, moi, je n'arrive pas toujours à m'y faire. Ici, quand ça pleut, j'ouvre le carreau, j'ouvre le volet et je me mets au bord de la fenêtre pour écouter la pluie qui tombe sur la tôle. »

■ Et la vie dehors ?

Voilà un autre objet de déception évoqué par Nine à la fin de son témoignage : le rapport à l'extérieur, bouleversé. Alors que la caravane, par son étroitesse, place la vie dehors au cœur de la vie quotidienne, la vie en maison est centrée sur l'espace du foyer et du jardin. En maison, on est enfermé, on n'entend plus les bruits de la nature, on n'écoute plus la pluie, on vit beaucoup moins au rythme des saisons, beaucoup plus affalé sur le canapé, face à la télévision. Le témoignage qui suit revient sur ce rapport à l'espace. Joe, en colère, critique le repli sur soi que cela engendre. Plus loin, Manous évoque sa difficulté à dormir à l'intérieur et sa nostalgie, même l'hiver, de la vie en caravane.

Il faut klaxonner pour les faire sortir !**Joe & son père**

Fin bricoleur, Joe vit dans une des maisons récemment bâties de C.; il continue à voyager avec sa caravane au moment des vendanges. Ce jour-là, me voici devant sa maison, pour la seconde fois, et c'est d'abord avec son père, propriétaire d'un chalet en bois situé à cinquante mètres des maisons, que je discute.

Joe arrive enfin dans son pick-up de chantier. Blond, énergique, il rit face à ma présentation puis répond de but en blanc : « Moi, de maison, j'en voulais pas ; on m'a forcé, mais je suis mieux en caravane, et après qu'on m'ait donné les clefs, j'ai mis six mois à rentrer... ». La discussion se poursuit sur le parking, face à sa maison qui jouxte à droite un hangar en bois qu'il a construit pour abriter motos et matériel de charpente et, à l'arrière, un terrain ne lui appartenant pas, mais sur lequel, contre l'avis du logeur, il entrepose ses planches de bois.

Joe est célibataire, il "vit" seul dans sa maison qu'il utilise avec parcimonie, puisqu'il m'explique prendre ses douches, laver son linge et manger chez sa sœur et voisine. Pour lui, les maisons ont cassé l'ambiance, « même les enfants ne sortent plus autant de chez eux »...

Joe : « J'étais bien mieux en caravane, sur le terrain d'en face. Aujourd'hui, il n'y a plus que des déchets et ils ont mis des pierres pour empêcher les caravanes de s'y installer. Mais avant, c'était plein de chalets et de caravanes là-d'dans !

Son père : Mon frère y avait construit sa maison, mais tout est parti au feu.

Joe : J'ai eu les clefs de la maison en mars, mais je ne voulais pas y aller. Ils m'ont dit : « Il faut que tu sortes de ta caravane parce qu'on va fermer l'accès au terrain ». Alors au bout de six mois, j'ai donné ma caravane et je suis allé dans la maison.

Vous ne vouliez pas de maison ?

J'avais dit non aux maisons. Ils m'ont dit : « C'est ça ou vous partez ! » alors j'ai répondu : « Ben faites m'en une si vous voulez ! » Mais c'est indormable là-d'dans ; pendant une semaine, j'y arrivais pas ; et maintenant, je dors à côté de la fenêtre, que je laisse toujours ouverte, même l'hiver ! Je veux du frais !

Vous n'avez pas de caravane ?

Comme j'ai mon permis remorque, je peux avoir une caravane si je veux ; mais aujourd'hui, je suis seul, alors quand je pars, je dors dans mon camion, ça me va.

Vous partez pour les saisons ?

Un peu pour les vendanges, c'est tout ; sinon, je me débrouille. Ici, c'est moi qui ai fait les chalets. Ma maison aussi, je voulais la bâtir moi-même, mais ils n'ont pas voulu, alors j'ai laissé faire, mais franchement, rien n'est droit, ils ont oublié de prendre une équerre pour monter les murs...

Et aujourd'hui, vous vous êtes fait à la vie en maison ?

Je préfère la caravane. Je n'ai pas de femme et je n'ai rien à faire dans ma maison, sauf dormir. La douche, je la prends chez ma sœur pour mettre directement mon linge sale dans son panier et le repas, c'est aussi chez ma sœur.... Et puis depuis qu'il y a des maisons, les petites de mon frère ne sortent plus, elles veulent rester enfermées parce qu'elles ont du confort. Aux Martres, c'est pareil, ils sont tous chez eux, on les voit moins dehors : quand on arrive, il faut klaxonner pour les faire sortir !

À son père : et vous ?

Son père : Trente-cinq ans que j'ai monté ma maison. J'ai signé un bail avec un propriétaire. Au début, je l'ai faite pour mon père. Puis ma mère a acheté un chalet à Aubièze et mon père est mort, alors je me suis installé là... J'ai tout refait, je ne partirai pas. »

■ Je voudrais vivre ailleurs

Les témoignages qui suivent reviennent sur la question de la vie collective et de ses tensions. Il est difficile, pour un observateur extérieur, de bien les appréhender dans la mesure où beaucoup ne sont pas énoncées. Alors elles n'apparaissent que par bribes, dans la méfiance qui charge l'atmosphère, les silences, des regards, des phrases lâchées au cours d'une conversation, des demandes de départ. Sur certaines places, cela semble assez net. Ailleurs, comme à Crouël, où l'on sent à la fois une grande précarité socio-économique et une forte solidarité des enfants de l'un des doyens du clan à l'égard de leur père et du quartier, certains ménages tentent de prendre de la distance quand d'autres demeurent silencieux ou revendiquent de rester sur place, dans leurs maisons (autoconstruction). Ainsi, l'une des familles souhaitant quitter le quartier s'est engagée sur un projet d'habitat à l'écart. Mais beaucoup de jeunes ménages ne réagissent à aucune des propositions (relogement ailleurs en diffus, projets de construction sur place).

Ce malaise n'est pas nécessairement lié aux programmes d'habitation. Généralement, les tensions préexistaient à la construction des maisons. Et souvent, dans les couples qui souhaitent partir, on retrouve un conjoint venant d'ailleurs.

Toutefois, à plus ou moins court terme, avec l'installation des enfants (relativement nombreux) et la question de leur lieu de vie, d'autres tensions peuvent naître. Pour l'un des témoins, le nouveau lotissement de Maringues a échappé de peu à des difficultés parce qu'il y a eu expulsion, par la mairie, de la famille considérée comme étant à l'origine du trouble. Mais qu'advient-il avec la prochaine génération ? Et aux Martres, la vie du lotissement n'est-elle pas minée par des tensions plus anciennes ? La vie en maison, tous ensemble, ne contribue-t-elle pas, au contraire de l'habitat mobile, à figer les malaises, chacun, impuissant, attendant une régulation extérieure ou rêvant son départ ?

Le jour où j'aurai un terrain à moi, peut-être que je ferai quelque chose

Dino & Pâquerette

Jeune couple ayant deux enfants, ils habitent dans une maison à l'arrière du lotissement. Dans l'espace privatif, deux belles caravanes, une grande et une petite bouchent l'entrée. L'intérieur de la maison est assez classique, cuisine moderne, vaste salon, murs blancs peu décorés, un beau canapé fait face à une grande télévision. À l'arrière, un joli jardin sans vis-à-vis donne sur l'Allier. Il est du quartier, elle est du Tarn. Je les ai rencontrés chez un autre témoin et ils m'ont invitée chez eux pour que je prenne leurs enfants en photo.

Pâquerette : « Je suis arrivée il y a neuf ans et avant d'avoir cette maison, je vivais en caravane sur le terrain d'à côté. J'ai toujours vécu en caravane, je ne peux pas vivre sans caravane. Mon père a eu huit enfants et quand j'étais petite, on avait déjà l'habitude de vivre sur les places désignées. Cette maison, je ne l'ai pas demandée ; on n'avait pas le choix. Quand les maisons ont été faites, il y avait encore des caravanes sur le terrain, les nôtres et celles de nos voisins. Ils ne savaient pas où nous mettre, alors ils ont construit deux maisons à l'arrière. Elles ont été faites à l'arrache et on n'avait pas le choix. Chez nous, les murs étaient blancs, mais quand on voulait nettoyer les murs salis par les enfants, la peinture restait sur l'éponge. Alors j'ai repeint les murs.

Des caravanes à la maison, cela a fait un grand changement ?

Plus de ménage ! Tous les matins, je nettoie la maison de fond en comble. La caravane aussi je nettoie, vous seriez choquée tellement elle est propre, mais une caravane, c'est plus petit qu'une maison ! On a deux caravanes, une pour la cuisine, une pour dormir ; quand on part, on prend les deux. Et puis les caravanes d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec les anciennes roulottes ; on a l'eau, la douche, tout... Quand j'étais petite, on s'arrêtait un peu partout dans le Tarn... Comme, en général, il n'y avait pas de terrain désigné, on restait parfois une semaine, quinze jours quelque part. C'est plus dur aujourd'hui, à cause des places désignées ; dès qu'on stationne en dehors, la gendarmerie arrive et on doit se préparer à repartir. Vingt-quatre heures d'arrêt maximum. Alors j'attends que ma famille me prévienne dès qu'une place se libère sur leur terrain désigné et ils me la gardent jusqu'à mon arrivée.

Dino : Je suis ferrailleur, je fais de la récup. Ici, il n'y a pas de place, on ne peut pas stocker ; je voudrais avoir un terrain pour vivre sur place et faire mon dépôt à côté, sans jamais rien demander à personne. Avant, c'est ce qu'on envisageait : chercher un appartement avec un petit terrain ailleurs. »

P : J'ai même demandé à l'assistante sociale, mais il n'y a jamais eu aucune proposition. Maintenant qu'on est dans cette maison, c'est certain que ça n'arrivera jamais. On est obligé de rester ici.

Vous voudriez vivre dans une caravane ? Une maison ?

P : Dans une caravane, je me sens revivre. Mais l'hiver, les maisons, c'est bien. L'été en caravane et l'hiver en maison.

D : Mon but, c'est d'acheter un terrain, être chez moi. Ou bien peut-être une location tout seul, tranquille. Ici, on ne peut rien laisser traîner dehors ; si on laisse, on ne retrouve jamais les choses en place.

Dans un quartier de voyageurs ?

D : Non, au milieu de maisons de gadjé... Le jour où j'aurai un terrain à moi, où me poser, peut-être que je ferais quelque chose... »

Si on veut éviter les problèmes, il faut dispatcher

Manous : « Mon père avait arrangé une petite maisonnette sur son terrain, mon frère avait aussi un bout de maison vers mon père. Moi, j'étais en caravane. En 1990, j'ai construit ici une maison avec des murs en béton de vingt centimètres d'épaisseur. Quand l'hiver est venu, on a gelé là-dedans ! L'hiver, on avait trop froid, l'été trop chaud. On était mieux dans la caravane ! Alors on a découvert comment isoler les murs... Mais je regrette ce que j'ai fait... Je me sens chez moi dans ma roulotte ; je ne dors pas bien dans la maison, d'ailleurs je dors surtout dans la roulotte : je m'endors le soir et je me lève le matin, après une nuit entière de sommeil. Dans la maison, je n'y arrive pas et je mets la télé toute la nuit ! (...) Avoir un terrain à soi, un pied-à-terre, c'est important. Voyager, on ne peut plus comme dans le temps. On ne fait pas attention puis, sans le vouloir, il

y a tellement de choses... Ça nous retient. Moi, c'est pas la maison, mais les chevaux. Je ne peux pas les quitter longtemps ; alors je pars quelque temps, un mois maximum et je reviens pour m'occuper d'eux. Par exemple, après Orcival, je reviens. De là, je pars à Ars puis je reviens, puis à Lourdes et je reviens... J'adore l'attelage et j'ai plusieurs races de chevaux de trait : des Percherons, des Bretons, des Cobe... Je suis né dans le cul du cheval : en 1967, dans une roulotte ! Quand je suis avec mes chevaux, je suis ailleurs !

Que pensez-vous du lotissement qui a été construit aux Côtes rouges ?

Je ne suis pas contre les maisons, mais contre le fait de rassembler tout le monde au même endroit. Ici, tout a été fait au milieu de chez nous. Avant, il n'y avait ici que quelques terrains habités ; le reste, c'était des vignes. Quand il y a eu le projet de maisons, je n'étais pas d'accord avec l'idée de mettre l'aire d'accueil au même endroit. Il ne faut pas que les gens soient tous ensemble. Si on veut éviter les problèmes, il faut dispatcher. Il suffit que dans certaines familles de passage, quelques-uns soient mauvais et ça peut dégénérer. Nous, on est des gens qui se respectent, mais ça peut toujours dérailler, il suffit que quelqu'un vienne mettre le bazar... Heureusement, ils ont su éviter ces problèmes, en tout cas pour le moment.

Aux Martres de Veyre, par contre, le terrain a été mal fait. Ici, le lotissement est bien mieux : les maisons sont plus grandes, les terrains aussi... Mais quand les enfants vont grandir, ils vont se mettre en caravane autour des maisons et alors, il y aura de nouveaux problèmes. »

On est serré, trop serré

Roule, Pêche & Baroud

Aux N., le regard est sans cesse arrêté tant il y a de choses collées les unes aux autres – maisons, voitures, caravanes. Et dans ce lotissement relativement étroit, comparativement à d'autres, il est un terme qui revient souvent dans plusieurs témoignages : « serré ». Serré est l'espace du terrain collectif : étroit, ne laissant pas place à l'accueil ponctuel de familles; serré est l'espace privatif de la maison, dans laquelle on ne peut pas faire de travaux parce que ce n'est pas à nous, que l'on ne peut pas agrandir pour un enfant supplémentaire et rénover sans autorisation. Serré est le rapport entre les différentes cellules familiales, marqué d'une tension qui s'éprouve au quotidien et laisse peu de marge de manœuvre. Serrée est aussi la place de cette génération, coincée entre deux modes de vie, entre caravane et maison, dans une sédentarisation non souhaitée et des niches économiques qu'ils ne parviennent plus à occuper, tant se serrent les conditions d'exercice de leurs activités.

Discussion un jour du mois d'avril avec les hommes du terrain, qui, par politesse, lèvent le nez du capot des voitures : l'un habite une maison bordée, à ses côtés, d'un mobil-home (sa fille) et d'une caravane, ainsi que de deux maisons voisines. Le second vit dans un pavillon situé au bout du terrain et le troisième, son fils, stationne avec ses deux caravanes sur le parvis central du terrain.

« On a été obligé de se mettre en maison... Avant, on était sur le terrain avec nos caravanes, une pour dormir, une pour la cuisine et le camping ; parfois, on voyageait, il y avait la cueillette, un peu, mais surtout les vendanges, en Gironde, en Champagne, dans le Beaujolais. D'une manière ou d'une autre, s'il y avait quelque chose à faire, on le faisait et on gagnait un peu. Et pendant, l'hiver, on s'arrêtait ici, dans le coin. Moi, il y a vingt ans, j'ai acheté un petit terrain aux N., j'y mets ma ferraille et je voulais y faire ma maison, mais on ne m'a jamais donné le droit, alors je ne peux pas habiter là-bas et je ne peux que laisser ma ferraille ; ça m'arrange pas...

Pour les maisons, comment ça s'est passé ? Le maire est venu vous voir ?

- Comme on était sur la commune depuis longtemps, un jour, ils ont décidé de nous faire des maisons. Pendant longtemps, le maire le disait, mais rien ne se passait. Et puis il y a eu une réunion et on nous l'a annoncé. Le maire voulait qu'on soit bien, c'était plutôt dans le bon sens qu'il voulait ça... Sauf que nous, ça nous arrangeait pas bien les maisons. Et puis, regardez, c'est plus des garages que des maisons ; on est serrés, trop serrés, on arrive même plus à mettre les voitures sur les parkings.

- Au début, on ne s'attendait pas à ce qu'ils construisent un mur entre le terrain d'à côté (où on était avec les caravanes) et celui-ci, mais le terrain a été vendu à des fétiers, et le champ de maïs, en face, aussi. Alors il y a eu ce mur ; c'est trop serré ; nos enfants qui sont mariés ne peuvent même pas venir nous voir. Derrière, c'est un peu mieux ; il y a mon beau-frère et son fils ; ils sont moins serrés.

- Et puis dedans, ça s'casse tout. Et puis il faut payer le loyer, 400 euros...

Vous regrettez ?

- Oui, et d'ailleurs, je continue à dormir dans ma caravane ; je suis mieux là que dans ma maison.

- Les maisons, ça va ; le vrai problème ici, c'est qu'on est trop serré...

- La vérité, c'est qu'on n'a pas regardé devant, on a voulu prendre les maisons, et voilà où on en est aujourd'hui...

Au fils : Vous avez vous-même demandé une maison ?

- Non, mais même si je pouvais, je ne le ferais pas ; une maison, c'est une prison parce que les gens ne sortent plus. Quand on vit en caravane, on est toujours dehors : on fait un feu et on passe la journée autour ; les caravanes sont là pour dormir. Nous couchons dans la grande et la petite sert de cuisine ; sinon, tout se passe sur le terrain. Le problème avec les maisons, c'est aussi que l'on manque de place : les gens ne peuvent plus rester, la famille ne peut plus rendre visite, et à force, les coutumes se perdent. Et puis regardez ce terrain, il n'y a pas de terre, on ne peut faire de feu nulle part... »

III - Impacts

Quel est l'impact de la vie en maison sur les fonctionnements familiaux et les modes de vie ? Vivre en habitat locatif social est-il vécu comme une résignation dans le parcours résidentiel des voyageurs ? Comment se passe la vie dans ces lotissements ? Qu'est-ce qui facilite l'appropriation, par les locataires, de leur maison ? Quel est le devenir, à terme, de ce type d'habitat ? Evoquées lors du comité de pilotage de mai 2015, ces questions sont abordées dans cette partie à partir des paroles recueillies sur les différents sites. Elles recourent en partie les points déjà évoqués précédemment, ce qui peut donner lieu à des impressions de redites.

A - Espace privé, vie familiale

Avant d'entrer dans le détail, trois aspects généraux peuvent être mentionnés :

- La plus grande facilité d'appropriation de ce type d'habitat par les plus jeunes générations, qui en ont une certaine habitude, plus que leurs parents. Si certains affirment vouloir rester « manouche en caravane », pour beaucoup, l'habitat fixe est une réalité allant de soi.
- L'influence des parcours : les histoires vécues par l'un et l'autre membre du couple en lien avec la caravane et la mobilité ont une influence sur le rapport à l'habitat fixe. Par exemple, ceux qui ont connu le voyage dans leur enfance ne vivent pas la maison avec le même état d'esprit ; ils conservent un souvenir plus ou moins romantique de la vie en caravane.
- L'association de la maison à l'emploi fixe : entrer en maison, c'est aussi, pour beaucoup, se résigner à / décider d'entrer dans le vaste troupeau des individus : trouver un emploi fixe, être salarié, inciter les enfants à poursuivre leurs études. C'est donc s'intégrer, bon gré mal gré, à la norme et ne plus revendiquer, par le voyage, un autre mode de vie et d'apprentissage.¹

■ Repli sur l'espace privatif

« Une maison, c'est une prison parce que les gens ne sortent plus ». Cette phrase extraite du dernier témoignage de la seconde partie rend compte avec violence (mais aussi une certaine lucidité) de l'impact de la vie en maison sur les comportements sociaux. Ailleurs, la même idée revient : « Depuis qu'il y a des maisons, les petites de mon frère ne sortent plus, elles veulent rester enfermées parce qu'elles ont du confort. Aux Martres, c'est pareil, ils sont tous chez eux, on les voit moins dehors : quand on arrive, il faut klaxonner pour les faire sortir ! »

1. Ce mode au contraire revendiqué par les voyageurs évangélistes lorsqu'ils disent : « le métier, ça vient à nous tout seul ; ça se débrouille toujours » ou « les voyageurs, on n'en fera pas des secrétaires ».

annonce Joe. C'est vrai, en avouant plus d'un, en maison, on passe plus de temps chez soi, entre soi, à l'intérieur. Et à Ambert, l'une des locataires me dit : « Sur l'aire, on était tous ensemble, maintenant, on ne va pas tout le temps déranger le voisin ; chacun vit son train-train quotidien. » À Maringues, Manous regrette d'avoir construit sa maison, où il dort mal. Dans la maison, on s'enferme et on passe le temps, non plus en groupe dehors, mais face à la télé. Si certains n'y voient pas d'inconvénient, d'autres le déplorent.

L'habitat-maison est donc bien un bouleversement de l'espace. Il incite à vivre dans l'espace privatif aux dépens de l'espace collectif : à Crouël dans le jardin de Souris et à Maringues dans le jardin de Candie, des jeux pour enfants ont été installés, si bien qu'entre la télévision et l'extérieur, les petits se mêlent moins aux enfants du lotissement et demeurent de l'autre côté du grillage (ce qui correspond à un choix des parents). Et dans la maison, la surface des pièces facilite la vie domestique : espaces séparés, vaste salon-cuisine, les bibelots s'installent durablement, de même que les photographies sur les murs ; le lieu est investi : ici, un parc de jeux pour bébés, là le coin télévision...

■ Individualisation, nucléarisation et normalisation

De manière générale, l'entrée en maison s'intègre dans et soutient un processus plus vaste d'individualisation des parcours, processus qui s'apprend à l'école (les plus jeunes savent lire et écrire, ce qui est peu le cas des quadragénaires et quinquagénaires), mais aussi au quotidien, dans les relations sociales : les enfants vont en ville, se mêlent de plus en plus aux paysans, sont informés et influencés par des modes de vie qui arrivent jusqu'à eux par les interactions, la télévision, le net. Ce processus se trouve renforcé par l'arrêt du voyage, qui génère des unions sensiblement différentes : soit avec la famille (les cousins) rencontrée sur la place, soit avec des « paysans », rencontrés en discothèque, au supermarché ou en ville dans des lieux publics. En cela, les frontières nous/eux se sont assouplies ; elles ne sont pas seulement traversées à l'occasion des affaires et opportunités professionnelles, mais aussi dans l'espace public au sens large, d'autant qu'aujourd'hui, le « gitan » bénéficie d'un certain aura chez les jeunes :

Galina : « Avant, on nous traitait beaucoup de "sale gitan", "sale manouche", "bohémien". Aujourd'hui, ces insultes, on ne les entend plus. On voit bien que les vieux, par les regards qu'ils nous lancent, n'aiment pas trop les gitans, mais sinon, beaucoup de gens veulent vivre comme nous, ils disent qu'on a "la vie cool". »

Manous : « Entre Yéniches et Manouches, il y a une grande différence. On n'a pas la même langue et les Manouches descendent des Indes alors que les Yéniches descendent d'Allemagne, en passant par l'Alsace. On n'a pas les mêmes traditions. Dans l'temps, on s'fréquentait pas trop ; il y avait une barrière. Et puis les vieux étaient pour que les Manouches restent ensemble. Nous, on a gardé notre langue et on a mis du temps à s'approcher des villes. Jamais je n'allais à Maringues, mon père ne voulait pas. Parfois, mais c'était rare, ma pauvre mère m'amenait quand elle allait faire les courses. (...) Les Yéniches ont perdu leur langue il y a longtemps et ils ont appris le français beaucoup

plus vite ; ils se sont rapprochés des grandes villes. Ces dernières années, le manouche aussi s'est mêlé, trop vite, sans faire attention, et le résultat, c'est que la langue commence à disparaître. Aujourd'hui, les jeunes se baladent dans Maringues et dans toutes les villes. À l'école, les enfants se mélangent. Par exemple, une de mes belles-filles est yéniche et donc, ses enfants ne parlent pas le manouche. Même si moi, je parle toujours la langue avec eux, c'est par la mère que les enfants apprennent, c'est la mère qui passe son temps avec eux. »

■ Relations parents – enfants : des espaces distincts

« On l'a fait pour eux, pour leur confort », revient régulièrement dans les conversations, chacun insistant sur l'importance de chambres séparées pour les enfants. Dans certains cas, ils ont chacun la leur, dans d'autres, où ils sont plus nombreux, les chambres se distribuent par genre. De plus, la salle de bain, plus spacieuse, permet plus d'intimité. En cela, la séparation des espaces répond à un besoin de pudeur et d'intimité qui faisait défaut dans la caravane, du moins avec les enfants, qui sont, pour leurs parents, les principaux bénéficiaires de ce type d'habitat.

Tessie : « Des gens comme vous nous ont donné les clefs et je suis allée chercher mes p'tits à l'école avec. Ils m'ont demandé : « C'est quoi ces clefs ? » J'ai dit « pour la maison » « Ouais, on va avoir des chambres ! » Mais le premier jour, on avait quand même du mal à nous adapter et on a gardé une toute petite caravane pour que les gamins s'amusement.

C'est-à-dire vous adapter ?

On avait du mal à dormir. En été, surtout, on n'avait pas l'habitude... Quelqu'un d'Auvergne habitat nous a aidés ; ça s'est bien passé. Les gens ont été gentils. (...) Moi, finalement, les deux me vont : la caravane et la maison. Maintenant que je suis ici, je pars plus, je resterai dans cette baraque jusqu'à ma mort. Et puis ici, les enfants ont le courant, la télé, tout. »

Nine : « Avec un prêt de la CAF, j'ai préparé la chambre des petits et doucement, petit peu par petit peu, je suis rentrée. Eux sont rentrés sans problème ; la petite s'est jetée dans la chambre puis dans la douche. Dans la maison, on peut s'enfermer. C'est vrai que j'ai moins la crainte que mon fils ouvre la douche quand j'y suis. Pour eux, on était trop serrés en caravane. »

Jeanne : « Dans la caravane, on n'avait pas d'intimité : trois couchettes à se partager entre parents, garçons et filles. Quatre enfants et deux adultes! Personne n'avait d'intimité, alors que dans la maison, une fois qu'on est dans la chambre, on peut être comme on veut. En caravane, je devais respecter la pudeur de mes enfants. »

Aux Martres, Pam considère qu'elle n'a plus assez de chambres maintenant que son mari a décidé de dormir à l'intérieur car au moment de la conception des espaces d'habitat, il ne le voulait pas et elle a fait un erreur en demandant trop peu, ce qu'elle regrette amèrement aujourd'hui². Et Pam de conclure : « garçon et filles dans la même chambre, c'est pas bon... »

Ainsi, la distinction des espaces (chacun ayant leur objet) dans la maison inscrit les corps dans la séparation par rapport au groupe familial. Avoir une chambre, c'est aussi avoir un lieu à soi, pour soi, à l'intérieur même de la famille.

■ L'emplacement-caravane : la famille au-delà du nucléaire

La caravane continue à avoir un intérêt pratique indéniable : on peut y faire dormir un parent, un enfant, un frère ou une sœur, pour un temps plus ou moins long. Elle est une extension de la maison pour loger la famille : personne ne met ses parents en maison de retraite, personne ne refuse d'héberger pour un temps un membre de la famille dans le besoin. La précarité des uns est toujours assumée par le groupe famille et l'emplacement caravane répond largement à cette nécessité. Un emplacement caravane, c'est donc la possibilité de maintenir un mode de vie basé sur la famille élargie.

De fait, les caravanes sont souvent occupées par les grands-parents ou les enfants. Quand les garçons grandissent, on leur donne. Cette remarque entendue à Crouël va dans ce sens : « Les caravanes, c'est mieux! En maison, les jeunes doivent passer devant la porte de la chambre des parents quand ils vont au lit, alors qu'en caravane, ils y vont directement et personne n'entend rien ! » Le témoin fait référence à la possibilité, pour un garçon, lorsqu'il atteint l'âge adulte, d'avoir son propre espace de vie, indépendant de ses parents, afin d'y ramener, un jour, sa future compagne : la caravane lui permet de s'isoler tout en restant dans le groupe. Dans ces conditions, ce n'est plus la maison, mais la caravane qui joue le rôle de séparateur.

■ D'un genre à l'autre

Quelles différences de vision entre hommes et femmes ! Mesdames, à quelques exceptions, considèrent que la maison leur simplifie la vie domestique. Messieurs, sans doute parce qu'ils gèrent moins cette intendance, affirment plus fréquemment leur attachement à l'habitat mobile : ils annoncent avec force qu'ils ne dorment que dans la caravane, que la maison est « indormable » ! Ou alors qu'ils ne dorment dans leur chambre qu'à condition d'avoir la fenêtre ouverte, été comme hiver. Et quand les hommes hurlent que les caravanes c'est bien mieux, leurs femmes se taisent en souriant et leur regard en dit long. De fait, lorsque les femmes vivent seules, elles ne paraissent pas embarrassées par leur maison, bien au contraire, elles l'investissent en termes de décoration et d'aménagement intérieur. De même, à Crouël, celles qui semblent le plus souffrir de la lenteur des projets d'habitat sont des femmes seules.

2. Voir son témoignage p. 48

Chez les hommes, c'est l'inverse : A Crouël, J. le célibataire n'a absolument pas investi sa maison puisqu'il prend douche et repas chez sa sœur qui, par ailleurs, lui lave son linge. Aux Martres, Papou le doyen m'annonce d'un haussement d'épaule : « Ça va faire trois ans que je suis dans cette maison. Depuis le temps, ça va, mais il y a une chose qui ne va pas, c'est que ce n'est pas fini. Avant, j'étais dans une caravane. J'aimais bien la caravane ; je suis né avec ; depuis que je suis tout petit, j'ai toujours vécu dans une caravane. » La tête dans ses souvenirs de pêcheur, il ne semble absolument pas investir sa maison, dont l'intérieur demeure spartiate : un vieux canapé, une table et des chaises, une cuisine sommaire ; au mur, trois cadres accrochés par ses enfants, l'un représente une vierge, le second sa défunte femme et le dernier un de ses arrière-petits-enfants. On dirait qu'il est là pour faire plaisir aux enfants, parce que c'est plus facile pour eux. Mais l'espace qui lui importe – et que je ne visiterai pas – c'est la petite caravane accolée à l'arrière de la maison, dont il me dit qu'il ne fait rien, mais qu'elle sera brûlée après sa mort.

B - Le logement social, une résignation ?

■ La maison hypocondriaque

Nous avons déjà évoqué le malaise ressenti dans le cadre de certains entretiens, malaise lié au vécu d'un entre-deux, au sein duquel la maison apparaît comme le symptôme d'une souffrance plus vaste³ : rien ne va dans cette maison, il y a des fuites, des choses mal faites, des carreaux cassés, et ceci et encore cela, c'est en véritable hypocondriaque que la personne dresse la liste des éraflures non soignées. D'un site à l'autre, les réclamations sont énoncées avec plus ou moins de férocité dans la voix. Souvent, les locataires affirment l'avoir déjà signalé, mais « personne n'est venu ».⁴

Alors, à l'image du corps et de ses symptômes, les maux de la maison apparaissent comme les symptômes d'une autre souffrance, interne celle-là, non dite, sinon sous la forme d'une colère se saisissant du moindre objet à sa portée pour s'exprimer. Souffrance liée à la sensation de ne plus avoir prise sur les choses et l'angoisse d'un présent ne dessinant aucun avenir : « la maison n'est pas à nous, on ne peut rien y faire et puis il faut la payer, et pour cela, trouver un emploi fixe, mais où et comment ? »

Par rapport au mode de vie manouche, l'habitat social adapté peut donc être vécu comme une résignation : non seulement il signe une rupture avec un univers marqué de valeurs collectives, de modalités d'apprentissage spécifiques, de sensations liées à la vie dehors - écouter la pluie, se réveiller avec le jour, vivre au rythme de la nature, en milieu ouvert, faire partie du dehors, etc. Mais il implique également une soumission à d'autres règles, à un mode de vie différent, à un lieu d'habitat qui n'est pas à soi, qui n'est pas soi. Il y a donc aussi résignation dans le fait de se sentir dépendant, chez un Autre, amputé d'une liberté réelle ou mythifiée, celle d'user comme on l'entend de son/ses espaces de vie.

3. Paragraphes *Déception et critiques*, récits de passage p. 50

4. Cette manière de faire fait écho à ce que raconte Bernard Formoso au sujet de l'éducation et à travers l'expression « sollicitude sollicitante » - voir p. 64

À cela s'ajoute l'angoisse de l'avenir : « Maintenant qu'on est comme eux, comment fait-on ? » A l'intérieur des lotissements créés il y a déjà quelques années, plusieurs des ménages entrés dans les lieux n'ont plus d'enfants à charge, ceux-ci ayant quitté le foyer pour une autre vie. Or, l'APL ne couvrant plus le loyer, la question du revenu régulier se pose avec beaucoup plus d'acuité pour ces ménages. Un couple vient de quitter sa maison pour cette raison m'explique-t-on à Ambert: il n'avait plus les moyens de régler le loyer et les charges. De fait, dans le lotissement, le sujet est à l'ordre du jour, comme en témoigne le récit de Jeanne (p.73).

Pour autant, cette attitude est-elle spécifique aux gens du voyage ou se rapporte-t-elle à une situation d'errance qui se retrouve ailleurs, dans les franges les plus précaires de la population, notamment les familles migrantes ? Dans certains quartiers, j'ai été témoin de comportements similaires, le locataire attendant la venue du réparateur sans faire quoi que ce soit pour résoudre le problème. Parfois, il s'agit d'une vitre cassée, qui, tout l'hiver, restera en l'état, le trou étant bouché par un carton. Et en attendant, il fait froid, le chauffage marche à plein régime. Sollicitations permanentes, impuissance à répondre soi-même aux difficultés, apathie, hyper-dépendance à l'égard de l'institution, tous symptômes de précarité extrême et de dépression que l'on retrouve dans les franges les plus pauvres de la société.

■ Le rapport aux institutions : méfiance et sollicitations

Les programmes d'habitat social adapté ont été conçus sur la base des groupes familiaux et non des ménages, ce qui a conduit à créer des lotissements relativement fermés à l'extérieur puisque centrés sur la famille au sens large. Cela génère-t-il des tensions ? Est-ce un problème pour l'avenir ?

Avant d'entrer dans le détail des critiques possibles de ce type de projet, il faut signaler que pour beaucoup, cette forme d'habitat correspondait aux demandes : pouvoir être toujours en famille, mais dans un lieu de vie plus confortable qu'une caravane en hiver.

Cassie : « Beaucoup de voyageurs vivent au village, mais moi, j'ai préféré revenir ici, parce que j'ai toute ma famille dans cet endroit. Dans toutes ces maisons, ce sont mes neveux et nièces. Je vis à M. depuis que je me suis mariée, il y a vingt-six ans. Mon mari est d'ici, il y a sa mère, ses frères, ses sœurs...

Quand j'ai connu mon compagnon et que je suis venue ici, il n'y avait pas de terrain : les caravanes se dispersaient et je prenais l'eau vers ma belle-mère. Ensuite, elle m'a donné une petite maison en dur à l'entrée. Quand elle est morte, je me suis installée au pays (village). Pour le bien de mes enfants, pour leur confort parce que dans l'autre maison, il n'y avait pas de WC. J'ai vécu quatre ans dans le village, puis quatre ans ici, en caravane. Je me sens bien ici, on voit la nature. On a des coqs, des poules, des poussins, un hamster, tout...

C'est quoi la différence entre un quartier de voyageurs comme ici et un quartier de gadjé ?

Ici, on a la vie, on parle à tout le monde, on accepte tout le monde à manger, on a le cœur. C'est comme ça chez nous. Si vous êtes là quand ils mangent, tous les voyageurs vous inviteront à manger. Et puis on vit dehors. Admettons, si j'avais fait une grillade, j'avais appelé tous mes frères et mes sœurs pour qu'ils viennent. Par rapport aux gadjé, on est plus famille. J'ai de très grandes marmites : quand je fais cuire un ragoût, je mets un sac de dix kilos de pommes de terre et tous ceux qui passent mangent avec nous ! »

Vivre ensemble correspond à un souhait : à l'occasion d'événements importants, être tous ensemble ; au quotidien, passer des journées entières les uns avec les autres, à faire ou ne rien faire... À l'intérieur du groupe, on évite non seulement les regards désobligeants de certains gadjé, mais on peut également maintenir un mode de vie collectif impossible à tenir en univers gadjo car taxé de nuisances multiples (bruit, monde, vie nocturne). Qui plus est, le groupe permet de résister, de détourner, ne pas se soumettre totalement aux règles de vie des gadjé : ainsi, à Maringues, chaque locataire possède poules, chiens et oies. À Crouël 2, c'est tous les locataires du lotissement qui grignotent sur le champ d'à-côté ! Et à Neschers, si un seul a fait une extension à la maison, d'autres ont également pris leurs aises.

« Si untel le fait, pourquoi pas moi ? ». « Pourquoi qu'on n'aurait que 300 m² de terrain alors qu'ils ont eu 400 m² à côté ? » hurle un témoin au sujet d'un lotissement en cours de construction. « Pourquoi on n'aurait pas un emplacement pour la ferraille alors qu'on nous l'avais promis ? » « Pourquoi y'en a qui se permettent de jeter la ferraille à l'entrée alors que c'est interdit ? » ; « Pourquoi certains ont tout ce qu'ils veulent et pas nous ? ». « Pourquoi le terrain est plus serré aux Martres ? » « Pourquoi accepter un appartement en ville alors que certains ont eu droit à une maison ? » « Pourquoi ma maison est moins bien faite ? » « Pourquoi c'est mieux chez les autres et pas chez nous ? » Sans que quiconque soit nommé, tout est objet d'observation et de comparaison : le droit de l'un est droit de tous. C'est donc un véritable casse-tête et un travail de négociation sans relâche qui attend les opérateurs urbains avec certaines familles, à se demander si celui-ci peut avoir un dénouement et s'il ne révèle pas autre chose.

Dans ces interpellations permanentes sur fond d'une apparente hyper-dépendance, dans ce jeu relationnel incessant, il y a quelque chose du négoce et de l'art de la chine tel que le décrit l'ethnologue Bernard Formoso au sujet des communautés Sinti dans le sud de la France et à travers l'expression « sollicitude sollicitante »⁵. Son analyse s'appuie sur l'observation de l'attitude des mères envers leurs enfants. La règle de principe est de toujours remédier aux pleurs du nourrisson, de rester à son contact jour et nuit. Dans la même logique, le sevrage est très progressif, vers deux ou trois ans. Par la suite, ce principe demeure par la conformisation à un rythme de vie personnalisé aux besoins de l'enfant en termes de prise de repas et de sommeil. Ainsi très tôt habitué à ce rythme adapté à ses besoins et sans privation, sécurisé dans la satisfaction de ses besoins organiques par l'attitude prodigue de la mère puis par les habitudes familiales, l'enfant est également très tôt sollicité par son groupe et sensibilisé aux besoins de ses proches, incité à rendre

5. Ouvrage collectif, *Education, production, identité : le cas d'une communauté tzigane sédentarisée dans le Sud de la France*, in *Etudes tziganes*, Syros, Alternatives, Paris, 1988

service et partager. En somme, il y a un double mouvement : fréquemment sollicité, il est également régulièrement satisfait dans ses propres requêtes, ce qui l'amène d'une part à solliciter les autres sans complexe, d'autre part à répondre lui-même positivement et spontanément aux besoins d'autrui. « La sollicitation est un acte ordinaire, la sollicitude une réaction valorisée et la satisfaction rapide des besoins une issue normale ».

Cette éducation très peu directive dont les enfants sont l'objet dans leur milieu - comme l'attestent quelques-unes des remarques entendues au sujet des heures de repas - est en contraste avec la régulation arbitraire des mouvements et du temps qui est de mise à l'école (et dans l'univers gadjo).

De même, il constate que si les enfants sont entièrement libres de leurs mouvements dans l'espace tzigane, leurs allées et venues avec le monde social des gadjé sont étroitement contrôlées, faisant l'objet de fréquentes restrictions, comme si le lien entre les deux mondes ne devait jamais être durable. Ainsi, non seulement la sociabilité de l'enfant s'acquiert en groupe, mais cela va plus loin : il n'y a pas d'isolement possible car les espaces intérieurs et extérieurs sont l'affaire de tous et partagés comme tels. La différenciation avec la société gadji est contrebalancée par une dépendance affective forte à l'égard de l'ensemble du groupe.

Or, selon Formoso, cette attitude de sollicitude sollicitante se manifeste non seulement à l'intérieur du groupe, mais aussi dans les relations avec l'extérieur, par exemple dans la recherche d'argent ou dans les relations avec les institutions : services sociaux, logeurs, mairie, associations.

L'analyse de B. Formoso peut-elle éclairer l'attitude de certaines familles à l'égard des bailleurs et des institutions gadjé ou sommes-nous là sur un phénomène beaucoup plus massif qui dépasse le cas des gens du voyage et renvoie aux situations d'errance et de précarité dont nous parlions plus haut ?

Dans tous les cas, le rapport aux institutions – qu'elles soient représentées par le maire ou le technicien municipal, l'assistante sociale, l'accompagnateur AGSGV63, l'enseignant, la conseillère sociale, le logeur, l'enquêteur, etc.- n'a jamais été simple. À mon égard, en certains lieux, notamment à Crouël et aux Martres, caractérisés par une situation extrêmement tendue, la méfiance régnait. Qui étais-je pour venir fouiner, à la suite de tant d'autres, dans leurs affaires ? L'une des locataires m'a raconté que certains intervenants extérieurs étaient entrés chez elle sans frapper, comme si c'était chez eux. D'autres locataires ont clairement exprimé leur refus de parler, soit en déclinant ma demande, soit en ne répondant que très peu, ou à peine, à mes questions.

Cette méfiance s'inscrit dans une longue histoire et s'éprouve au quotidien. L'histoire est celle qui, pendant des siècles, a conduit l'Etat à appréhender ces groupes de manière négative, en les taxant de parasites sociaux, en les contrôlant, en les contenant, en les internant parfois. Avec les gadjé, la méfiance est partagée, les uns sont obsédés par les nuisances et les vols, quand les autres soustraient au regard des autres les éléments les concernant, à commencer par leurs noms⁶.

6. Cf Chapitre *Nous, en famille : Vivre ensemble* p.18

“Assistante sociale”, à l’oral, sonne avec “assistance sociale”, résonnant avec enlèvement d’enfants envoyés en institutions. Mais ce n’est pas tout : il y a, pour ceux qui voyagent, l’obligation de faire tamponner les livrets de circulation et l’irruption régulière de la police ou la gendarmerie sur les lieux de stationnement illégaux. Il y a, pour beaucoup, l’intervention inopinée des Schmits et l’accusation permanente d’illégalité : illégale est une activité non déclarée, illégale l’occupation des sols à Crouël, illégal le stationnement des caravanes au milieu du lotissement, illégal l’élevage d’une basse-cour, illégale l’installation sur le champ voisin, illégal le manquement de l’école. L’univers des gadjé est représenté comme carcéral : fermé dans son agencement, disciplinaire dans son organisation, sans négociation possible. Et à cela s’oppose la négociation des chineurs : grignoter un peu la surface, discuter jusqu’à ce que l’autre lâche, imposer avec plus ou moins d’affirmation son espace (et c’est plus facile quand on s’y met à plusieurs).

Toutefois, si, à Crouël, les relations sont souvent tendues, beaucoup d’entretiens font également état de relations plus apaisées avec les institutions. C’est le cas à Ambert, Maringues, Ennezat et Aubières. Sans doute est-ce lié à la fois à la qualité de la relation entre ces familles et la municipalité et au travail d’accompagnement en amont effectué par l’AGSGV63 et les opérateurs locaux.

■ Un univers s’ébranle : tensions en lotissement

Ceux qui considèrent de manière négative l’impact des maisons sur les comportements parlent indirectement d’un phénomène plus vaste : le grignotage du monde manouche par l’univers gadjo : cela passe par les horaires (cantine à l’école, mais certains, chez eux, appliquent ces mêmes règles), par le fait de s’isoler de plus en plus à l’intérieur de la maison, de s’éloigner du lotissement, de ne plus parler la langue manouche, etc.

Lorsque certains affirment vouloir une vie plus tranquille, pas de cette vie entre soi, c’est tout l’univers manouche qui s’ébranle. Aux N., Dino vit dans une maison spacieuse, avec vue sur l’Allier. Tout en vivant sur place, ils ont deux caravanes et continuent à voyager. S’ils veulent quitter les lieux, c’est pour que leurs enfants ne grandissent pas avec les autres, c’est-à-dire pour la même raison qui en pousse certains à revenir vivre sur le terrain.

Dino & Pâquerette : « Ici, dans le lotissement, ça grandit avec les autres enfants. Si on veut bien élever nos enfants, il ne faut pas que ça grandisse avec les autres.

- Les jeunes se retrouvent. Ils commencent de bonne heure... À dix ans, ils fument déjà...
- Et puis être chez soi, c’est autre chose... On n’a pas la même manière de faire, mais moi, je ne peux pas commander chez les autres. Donc on s’parle, tout va bien, mais parfois, il y a des choses... Par exemple, certains laissent toutes leurs saletés là, devant le terrain ; j’aime pas ça, c’est pas propre, mais comme c’est pas chez moi, je ne dis rien.
- C’est à la ville de venir de temps en temps pour faire la loi, non ?
- Dans cinq ans ou six ans, certaines maisons seront vidées. Les gens ne savent pas ce qu’ils ont entre les mains, alors ils cassent et ils laissent en l’état. Comme ils n’ont pas payé la maison de leur poche, ils ne font rien. Je préfère me présenter propre que faire bidonville. Ici, je trouve que ça fait bidonville et ça ne me va pas. »

À M., Candie, jeune mère de trois enfants, mariée avec un homme que d’autres dans le quartier considèrent comme paysan, vit dans une des maisons du lotissement. Joliment décorée, de manière très moderne, sa maison lui plaît et elle n’a pas de caravane. Candie souhaite quitter la place et elle évoque à ce titre les mêmes nuisances que celles dont parlent les gadjé au sujet des gens du voyage :

Candie : « Je préférerais être en ville plutôt qu’ici. C’est trop bruyant ; en jouant au ballon, les enfants abîment les grillages. Le nôtre est mort... Au début, c’était les chiens puis il y a eu le ballon. Pourtant, on a cru qu’en vivant ici, ce serait différent de la place.

Le terrain désigné ?

Oui, sur le terrain, ça n’arrêtait pas, ils venaient sans arrêt faire du vélo et jouer au ballon ; quand on criait, ça ne servait à rien, ils recommençaient. Ici aussi, on parle, on crie, mais c’est comme si on ne disait rien.

Votre mari est un voyageur ?

Moitié voyageur, moitié paysan. Il a vécu un peu en caravane, puis en mobil-home et en maison. De caravane, on n’en a plus, je l’ai vendue à mon beau-frère ; je ne voyage pas, alors à quoi peut-elle me servir ? Parfois, en été, on part une semaine à Valras, c’est tout. Ici, dans ma maison, j’ai plus de place que dans une caravane, la douche et les toilettes sont à l’intérieur... Je préfère. Alors si je pars de cette place, ce sera pour une autre maison avec un terrain. Ici, on est trop les uns sur les autres... Moi, ce que j’aimerais, c’est au moins avoir le terrain, qu’il soit dans les alentours de Maringues plutôt que dans le village. Mais pas avec tout le monde. »

Dans ces différentes situations, la vie en maison n’est pas à l’origine des tensions, mais elle peut contribuer, en « figeant » le malaise, à les installer, chacun reportant sur le « grand Autre », l’Institution, une attente de régulation que le groupe n’est plus à même d’assurer. Dans les déceptions et critiques présentées précédemment, plusieurs témoins reviennent également sur le risque inhérent au regroupement, notamment Manous : « Il ne faut pas que les gens soient tous ensemble. Si on veut éviter les problèmes, il faut dispatcher. (...) quand les enfants vont grandir, ils vont se mettre en caravane autour des maisons et alors, il y aura de nouveaux problèmes. »

■ Rien ne se perd !

Si certains appréhendent l’entrée dans le logement comme la fin d’un mode de vie, d’autres refusent de lui attribuer cette importance. Certes, la maison a une influence sur la vie quotidienne, mais elle ne change rien à la mentalité manouche ! Comme le reste, ça va, ça vient. Élément transitoire dans un parcours d’habitat qui vise l’acquisition d’un terrain privé, elle n’épuise pas l’âme des voyageurs. D’une génération à l’autre, celle-ci demeure, à travers le vivre ensemble, l’esprit de famille, et, toujours à portée de main, une caravane pour prendre la route. À l’évocation des enfants devenus adultes par les parents, force est de

constater que les itinéraires sont extrêmement divers, une même fratrie comptant autant de ménages en caravane que d'autres en maison.

Manous : « Même dans les maisons, on reste Manouche ; c'est pas parce qu'on a une maison qu'on va changer de vie. De plus en plus de gens du voyage vivent en maison l'hiver et partent en vacances en caravane. Ils ont pris des métiers qui permettent de rouler, comme la peinture, l'élagage... L'idéal, pour le voyageur, c'est d'avoir un petit crédit pour acheter un terrain et y faire sa maison. L'hiver, il fait froid, les enfants sont mieux en maison. Bon, moi, je préfère quand même la caravane, porte ouverte, avec un feu devant ! »

Clara & Jacqueline : « Il y en a pour qui c'est difficile de laisser la caravane. Moi, par exemple, je ne me vois pas en maison jusqu'à la fin. Je veux mourir dans ma caravane.

- Et d'ailleurs beaucoup ont des terrains! Par exemple, à Lezoux, ma sœur a sa maison, sa caravane et son camion. Tout lui appartient. Et l'été, elle bouge, elle suit les missions.

Certains disent que la maison les enferme ...

- C'est mensonge ! De la fierté de gitans ! Mes neveux et mes nièces vivent en appartement et se sentent bien ; il n'y a pas de différence, mais certains créent des différences par fierté. La vérité, pour pas vous mentir, c'est que nous sommes toujours des gens du voyage quelque que soit l'endroit où l'on vit ! Certains disent : « j'aime pas les maisons », mais en attendant, ils sont sur un parking ou une aire de stationnement et ils paient aussi un loyer, ils paient pour habiter, ils paient parfois plus cher que nous nos appartements !

- Regardez moi par exemple, je ne suis plus gens du voyage aujourd'hui. Par contre, chez mes enfants, ça bouge ! Ma fille est en ce moment en Alsace, pour faire de l'élagage : elle coupe les herbes et mon petit fils fait la peinture. Les métiers des voyageurs changent ; aujourd'hui, c'est surtout l'élagage, les marchés et la peinture. S'il ne m'était pas arrivé ce qui m'est arrivé, je ne serais pas là aujourd'hui. J'aurais ma maison, oui, mais je bougerais aussi. »

Valérie & Ninoune : Être voyageur, pour vous, c'est quoi ?

- Pouvoir partir en voyage... À tout moment, être appelé et décider de partir.

- Le voyageur, ce n'est pas seulement celui qui vit dans une caravane ; on peut vivre dans une maison un temps puis être de nouveau en caravane... Par exemple, ma nièce a toujours vécu ici en mobil-home, mais elle a décidé de se mettre en maison avec ses sept enfants. Elle loue au milieu des paysans, à Riom. Par contre, depuis qu'il a fini l'école, son fils est toujours ici ; il vit avec mon frère, en caravane. »

Ces extraits de témoignages font écho à ce que nous évoquions en première partie sur l'identité, en citant Patrick Williams (1993) : « Il y a une dimension de la réalité manouche qui change – celle qui se laisse voir – et une dimension qui ne change pas – celle qui ne se laisse pas voir... ». Dimension silencieuse qui se nourrit du vivre ensemble et de la répétition de gestes quotidiens.

■ Des parcours résidentiels circulaires

Dans le Puy-de-Dôme comme ailleurs, les itinéraires des voyageurs ne peuvent être pensés en terme de linéarité et de précarité, selon un modèle qui les conduirait de la caravane à la maison, conçue comme point final du parcours résidentiel. En effet, on retrouve dans toutes les familles une multitude de fonctionnements et, au sein même de la vie d'une personne, la succession de situations différentes. Appartement, mobil-home, maison, chalet, caravane, « ça va, ça vient », le changement peut avoir lieu d'un jour à l'autre en fonction des événements ou des opportunités : un parent est décédé, malade ou devient veuf et cela génère des déplacements plus ou moins durables des enfants. Un locataire laisse son appartement pour une caravane, un terrain ou une autre maison et son frère ou son cousin s'y installe aussitôt. Une opportunité de travail s'annonce et c'est toute la petite famille qui va s'installer en caravane pour quelques mois voire quelques années sur une aire d'accueil. Il s'agit donc de penser les itinéraires de manière circulaire, le changement de situation pouvant avoir lieu d'un jour à l'autre, sans qu'il n'y ait eu de projet préalable. Il en va ici de la sédentarité comme de la mobilité : « ça bouge ».

Pour autant, aujourd'hui, ces parcours « circulaires » ou « étoilée » et la relative instabilité de certains parcours résidentiels ne concernent plus seulement les gens du voyage, et en cela, ils sont les symptômes d'une précarité sociale de plus en plus étendue : Ils rejoignent en effet de nombreux parcours qui ne sont pas le fait de voyageurs, mais sont tout aussi circulaires et instables, et au sein desquels caravane, mobil-home, camping sont autant de manifestations de l'incapacité financière des familles à répondre aux exigences de la vie en appartement. La Fondation Abbé Pierre a alerté à plusieurs reprises les pouvoirs publics sur ces situations. Ainsi, l'angoisse d'une génération dépasse le strict cadre des voyageurs, comme le révèle l'extrait de témoignage qui suit :

« D'ici quelques années, les voyageurs, on ne sera peut être plus des voyageurs. Maintenant, c'est les gadjé qui s'mettent en caravane et reprennent la vie des voyageurs pendant que les voyageurs prennent la vie des gadjé! Et pourquoi ? L'argent toujours. C'est pas qu'ils veulent quitter leur maison, mais ils ont pas le choix, comme nous'autres. »

Ces deux aspects doivent pouvoir être distingués par les opérateurs sociaux car ils ne s'ancrent pas sur la même réalité sociale. Dans un certain nombre de situations (caravanes immobilisées depuis plusieurs années, absence d'emploi et de travail, etc.) ayant conduit à la mise en place de programmes d'habitat adapté, la circularité était subie et l'habitat adapté une réponse permettant aux personnes d'accéder à des conditions de vie décentes. La maison doit alors être perçue comme un tremplin, qui n'implique pas nécessairement l'arrêt définitif du voyage.

C - S'approprier la maison, cela dépend de quoi ?

Pour tenter d'apporter des éléments de réponse à cette question, nous pouvons revenir sur différentes situations rencontrées sur place et déjà évoquées tout au long de cette étude. Le plus souvent, les maisons reflètent relativement bien le rapport de la personne à soi comme à l'habitat. Mis à part dans quelques situations, où les locataires sont des hommes, l'aménagement de l'espace intérieur demeure une affaire de femmes, chacune imprimant sa marque sur les murs et dans le mobilier.

Les mesures d'accompagnement ont sans doute facilité cette appropriation. Le fait de s'adapter à la demande et aux désirs des locataires a touché les personnes ; l'accompagnement administratif a également été apprécié (Maringues, Ambert). Aujourd'hui, c'est au contraire l'arrêt des mesures d'accompagnement scolaire et général, qui avaient cours à l'époque des caravanes, qui est mal vécu. Est-ce une des conséquences de l'investissement en amont de l'entrée en maison et l'implication des futurs locataires dans la conception de leur futur logement ?

Pam : « Depuis qu'ils sont en maison, nos enfants se font moins traités de manouches par les autres. Par contre, le camion du Conseil général qui venait tous les mercredis sur le terrain pour faire de l'aide aux devoirs ne vient plus du tout et je peux vous dire que ça nous manque beaucoup. On était content qu'ils viennent aider les enfants ; c'est pas nous, les parents, qui pouvons le faire. »

■ Situations d'appropriation réussies : des affaires de femmes...

Cassie se satisfait d'avoir pu décider entièrement de l'agencement de sa maison. Mais à la différence d'autres locataires, elle savait dès le départ ce qu'elle souhaitait et la manière dont est aujourd'hui aménagé et décoré son foyer en témoigne : fleurs dans un grand vase, beau sofa, grande télévision, cuisine moderne, murs de couleur gris taupe, etc. La maison, qui brille comme un sou neuf, ressemble à celle d'un magazine Ikea. C. est également heureuse d'être dans ce quartier, en famille.

Candie, plus jeune qu'elle, mère de trois jeunes enfants, vit un peu plus loin, au fond du lotissement. Elle est également très heureuse de sa maison, qu'elle a décorée avec de nombreuses photos et équipée d'une cuisine moderne. Ce qu'elle n'apprécie pas, c'est le quartier, la vie collective qu'elle souhaite quitter, pour acheter un terrain ou une maison ailleurs, à l'écart de la place.

Clara apprécie que le bailleur et la mairie aient totalement pris en compte la situation de handicap de ses fils, allant jusqu'à concevoir des portes plus vastes et une salle-de-bain adaptée. Le confort gagné depuis son entrée dans les lieux est indéniable ; elle est contente par ailleurs d'être entourée de ses enfants.

Pam considère que la maison a été « quelque chose de magnifique ». Elle s'est sentie accompagnée en termes de conception, mais elle regrette de ne pas avoir assez anticipé l'avenir, en demandant une chambre supplémentaire.

Elisabeth est très heureuse de sa maison, enfin sa maison, entourée de celle de ses enfants. Ayant beaucoup souffert de la vie en caravane, c'est une délivrance. Elle avait par ailleurs déjà vécu dans le village, mais à chaque fois, ne s'y plaisait pas. Pour sa fille Jeanne, la maison a également été un événement extraordinaire. Elle a beaucoup apprécié l'accompagnement qui existait sur l'aire d'accueil avant l'entrée en maison (aide sociale, animation et alphabétisation, aide aux devoirs) ; le problème, c'est ensuite, se plaint-elle, depuis que les familles ont intégré leurs maisons, plus personne ne vient. Elle se sent isolée, « abandonnée ».

Souris estime avoir été entendue dans sa demande : elle souhaitait être un peu à l'écart du groupe familial (en bordure du lotissement) et à côté de son frère. C'est le cas. Elle a investi son espace extérieur de multiples jouets pour enfants (balançoire, cabane, trampoline), allant jusqu'à grignoter sur le champ voisin pour que tout tienne. L'espace intérieur, sombre (volets fermés) est plus sobre. Au centre, il y a un canapé et une grande télévision.

■ Situations d'appropriation plus délicates

Aux Martres, c'est « serré » : les uns et les autres se plaignent du manque d'espace et du manque de verdure à l'extérieur, des défauts de fabrication et d'entretien à l'intérieur. Enfin, l'atmosphère étant tendue suite à un conflit entre frères antérieur à la construction du lotissement, beaucoup attendent que la mairie et les bailleurs régulent les situations « anormales » : stationnement illégal de l'un des fils du locataire sur le parvis central ; comportement douteux de certains (jettent les ordures par terre ; etc.).

À Neschers, c'est « petit, trop petit ». Les maisons sont conçues selon le principe d'une pièce de vie à laquelle s'ajoute un vaste emplacement caravane. L'atmosphère collective semble relativement paisible, notamment avec les fêtes, dont le terrain (privé) jouxte le lotissement, mais certains se plaignent de l'étroitesse des maisons. Pour autant, plusieurs prennent à cet égard quelques libertés. Ainsi, un des locataires a fabriqué une extension pour avoir une chambre en plus ; à côté de la maison d'un des locataires, stationnent ses deux enfants sur l'espace public « en attendant qu'on leur fasse une maison. (...) Les deux mobil-home appartiennent à mes fils. Ils sont sur un terrain de la commune, mais la mairesse leur a attribué cette parcelle avec le projet de faire une location-vente. Mes fils ont tout nettoyé puis ils ont pris la place et ont installé leur mobil-home. À côté, ils font la ferraille. »

À Maringues, Nine avoue avoir eu du mal à laisser sa caravane pour une maison. Aujourd'hui encore, dès qu'il pleut, elle ouvre la fenêtre pour écouter la pluie tombant sur la tôle. Accompagnée dans ses démarches avant l'entrée dans le logement, elle ne se sent pas perdue de ce point de vue et « paye tout comme il faut », mais le système locatif lui pose problème : « ça ne sera jamais à nous ? » demande-t-elle au milieu de la conversation. L'espace intérieur est aménagé de manière sommaire, mais on y trouve nombre de bibelots témoignant d'un investissement. Elle y passe beaucoup de temps. De plus, désormais, lorsqu'elle part quelques jours, sa maison lui manque.

À Crouël, la situation est tendue : il y a beaucoup de monde sur le terrain (fratries très nombreuses). Les uns et les autres vivent en caravane, en mobil-home ou dans des maisons auto-construites. Un certain nombre ne sont intégrés dans aucun projet d'habitation car ils n'ont accepté aucune des propositions de relogement et souhaitent conserver leur maison. Les nouvelles villas sont critiquées pour leur superficie insuffisante, leur construction entravée par des actes de vandalisme. Beaucoup ne souhaitent pas abandonner leur propre maison pour un habitat qu'ils devront louer et sont réticents à l'idée de quitter leur père qui vit sur le terrain.

■ Quelques éléments d'appréciation

Au regard des situations évoquées, les aspects suivants jouent sur l'appropriation de l'habitat par les familles :

- L'histoire vécue par les conjoints : le fait d'avoir déjà vécu en appartement ou en maison, d'avoir eu une enfance sur place ou ailleurs, sédentaire ou marquée par le voyage.
- Le genre : les femmes investissent plus la maison que les hommes.
- La génération concernée : les plus jeunes sont mieux préparés et voient dans ces maisons une simple étape, l'objectif demeurant l'achat d'un terrain/ou d'une maison. Les plus âgés (surtout les femmes) sont satisfaits ; les générations quarante-cinquante ans, prises entre deux, sont plus angoissées.
- La situation professionnelle et économique : l'emploi fixe, salarié est associé à la vie sédentaire, en maison.
- La distance par rapport au groupe, au mode de vie manouche/voyageur et à ses symboles (la caravane, la vie dehors). Inversement, le rapport aux institutions gadjé, qui, lorsqu'il est tendu, génère plus de méfiance.
- L'accompagnement en amont des familles à la conception et la gestion de leur logement.
- La superficie et l'extensibilité du lotissement. Les lotissements ont des limites en termes de superficie et cela pose problème s'il y a des difficultés entre locataires. Sur une aire d'accueil, quand on ne « sent » pas un occupant, on décide de ne pas y aller (et souvent, avant de pénétrer sur le terrain avec la caravane, on va faire un tour en voiture pour voir qui la fréquente); dans un lotissement, la situation est figée. A Maringues, une attention particulière a été portée à cette question puisque deux ménages prévus dans le projet en ont été exclus par la mairie suite à des problèmes ; aux Martres, cela n'a pas été le cas et la situation ressemble aujourd'hui à une cocotte minute maintenue, bon gré mal gré, par la présence du père. Or, les nouvelles générations qui, il y a dix ans, vivaient encore chez leurs parents, sont elles-mêmes en ménage, elles-mêmes en demande de logements. Beaucoup s'installent chez un des parents, en caravane, et attendent à leur tour un habitat adapté. Le logement social n'est pas le but dans la mesure où il est locatif ; pour autant, beaucoup souhaitent rester à proximité de leurs parents et obtenir le même type d'habitat qu'eux : une maison avec un espace extérieur autorisant la présence d'une caravane.

D - Quel devenir ?

■ Angoisses d'une génération

Aux Martres : « - Ils veulent mettre les gens du voyage sédentaires, mais la vérité : les gens du voyage sont de plus en plus déçus par les maisons. Sauf qu'après avoir vendu leurs biens et passé huit ou dix ans en maison, ils ne voyagent plus. »

« C'est bien les maisons, mais c'est dur de s'en sortir. Le loyer, ici, est de 380 euros. L'APL le couvre ; j'paye mon eau et mon courant. Mais quand on n'aura plus d'enfant, on s'ra obligé de sortir. Avant, la récup nous sauvait, mais aujourd'hui, comment faire ? Auvergne habitat, ils ont réfléchi à tout ça ? Dans toutes les déchetteries, il y a des caméras vidéo et les gendarmes débarquent... Alors on ne fait plus rien... Et puis on loue, mais ça ne nous appartient pas. »

Plusieurs des témoignages réalisés avec la génération des quadragénaires et quinquagénaires révèlent une lourde inquiétude quant à l'avenir en maison, comme cela a déjà été évoqué plus tôt. Leurs enfants, devenus grands, ne sont plus l'objet principal des préoccupations quotidiennes, mais avec les années, leurs départs progressifs, le montant des aides sociales diminuant, les revenus sont plus restreints et peuvent s'avérer insuffisants pour régler le loyer. Il faut trouver des revenus réguliers, donc un emploi fixe et dans une situation économique en crise, l'arrivée sur le marché de l'emploi local à quarante ans, sans qualification ni expérience professionnelle, en étant porteur d'un nom ayant déjà une réputation locale, ne facilite guère la démarche. Traditionnellement travailleurs indépendants, maîtres de leur temps et de leur force de travail, libres de leurs mouvements et de l'organisation de leurs services, ils exerçaient souvent plusieurs activités économiques (ferraille, saisons, porte-à-porte, marché, osier...) dont la mobilité, donc la caravane, la polyvalence et la capacité de réaction immédiate à la demande étaient la clef. Excellant dans toute activité où l'organisation rigide du travail s'avérait non rentable, les voilà basculés de l'autre côté, dans le monde de l'immobilité géographique, de la cadence et des horaires. N'est-ce pas ce qu'évoque le témoignage qui suit ?

Jeanne : « Quand j'étais en caravane, je continuais un peu les saisons. Maintenant, je n'en ai plus, j'ai donné la mienne à mon fils, alors on est coincés dans ces maisons, les factures s'accumulent et on a du mal à joindre les deux bouts. C'est vrai qu'on a tout le confort et même si on a des fins de mois difficiles, je ne me vois pas quitter ma maison. Avoir une petite caravane pour les pommes et les saisons, d'accord, mais l'hiver dans la caravane, non, ça ne m'intéresse plus ; je ne veux pas que mon dernier, qui a cinq ans, connaisse cette misère-là. (...) Pendant les entretiens d'embauche, on me demande : « Pourquoi avoir attendu si longtemps pour travailler ? » Je réponds que je me suis occupée de mes enfants et que je n'avais pas le permis ; on était peut-être jeune dans notre tête, mais je ne me voyais pas travailler à ce moment-là. On était jeune, on se laissait vivre et les conditions étaient dures. On vivait en se débrouillant. Le monde du travail, on en voyait pas l'importance. Avec les années, je me rends compte que j'aurais dû commencer avant. Et puis les gens nous voyaient comme des monstres, ça nous faisait peur, alors quand on

les voyait arriver avec leurs voitures, on s'enfermait avec nos enfants.

Pendant quatre mois, j'ai suivi une formation au Greta, dans le sanitaire et social, puis j'ai fait un stage de cinq semaines dans un foyer. Ma tutrice m'avait dit en réunion : « Toi, vu comme tu travailles bien, tu as un contrat à la clef, c'est certain ! » Donc j'étais contente, c'était bien parti et il faut dire que je travaillais bien, tout le monde était impressionné ! À la fin du stage, le directeur me reçoit dans son bureau et m'annonce que m'embaucher lui revient plus cher que de prendre quelqu'un de plus jeune. Donc je n'ai jamais pu signer mon contrat de trois ans ! Après ça, j'ai fait une dépression, je ne pouvais plus rien faire, ça m'a atteint le cerveau pendant des mois. Bon, j'ai fini par remonter la pente, parce que j'ai une fille de dix-sept ans et un petit de cinq ans... J'ai eu un entretien pour du travail avec une dame. Au moins, elle ne m'a rien laissé croire, elle était claire, précise, honnête. Il n'y avait pas beaucoup d'heures, elle m'appellerait si quelque chose se présentait. Je préfère ça. On vit déjà dans un monde difficile, on se bat pour manger et vivre correctement, mais les promesses non tenues, c'est pas possible... Ils m'ont pris pour leur larbin alors que je n'étais que stagiaire et il faut dire que je me suis donnée à fond, corps et âme. Ce n'était pas pour le directeur, mais pour les résidents, c'est ce que je me dis aujourd'hui.

Pour la génération qui suit, celle de vos enfants, est-ce plus facile ?

Ah pour eux aussi, c'est difficile ! Mon fils se bat, il persévère. À la blanchisserie, il avait une tonne de linge à trier, le boulot de deux personnes à lui tout seul et à la fin de son premier contrat, il était à bout, dégoûté et jamais écouté, il avait vingt-quatre ans et je me disais en le voyant que s'il continuait comme ça, il allait y laisser sa santé. Alors il n'a pas re-signé. Mon mari aussi a travaillé dans les espaces verts, des petits contrats d'un ou deux ans, mais depuis, il n'a plus jamais travaillé.

Finalement, j'ai regretté d'avoir vendu la caravane, j'aurais du la garder, au moins pour l'été. On ne regrette pas les maisons, pas du tout. Ici, on est au chaud et les enfants ont une chambre. Mais est-ce qu'ils entendent la misère et la détresse des gens ? Le seul moyen de s'en sortir, ce serait de continuer les vendanges et les saisons, parce que d'emploi fixe, on n'en trouve pas... Le dernier jour de mon stage, le directeur du foyer m'avait dit : « Pour le moindre remplacement, la première qu'on appellera, ce sera vous ! » Jamais on ne m'a appelée !

Dans la maison d'à-côté, il veut partir parce qu'il n'arrive pas à payer... Moi, je n'ai pas envie de quitter ma maison, mais quand ma fille, qui a dix-sept ans, sera casée et que mon fils, qui en a vingt-deux, partira de chez nous, il ne me restera que le dernier, et sans les aides, on n'aura peut-être pas d'autre choix que de mettre la clef sous le paillasson, comme le voisin, comme la sœur de mon mari qui vivait dans la première maison. Elle n'arrivait plus à payer, alors elle est repartie en caravane sur un terrain communal, vers sa famille, dans le Rhône. Mon mari l'a eu au téléphone, elle lui a dit qu'elle regrettait, elle en pleurait... « La maison, elle me manque trop ! Ah là là, j'ai mis ma petite gazinière dans la caravane, mais ce n'est pas pareil ! » Ils sont malheureux.

Longtemps après le décès de mon pauvre papa, ma mère a fait sa vie avec un gadjo, elle s'est mariée et a vécu avec lui dans une maison. Mais elle n'est pas restée et elle est retournée aux caravanes à chevaux... Une vie de misère... Fallait vendre des paniers et il n'y avait pas d'autre choix que le porte à porte si tu voulais faire la marmite du soir.

Quand t'avais pas vendu de panier, t'allais au lit sans manger, juste avec un café. Plus tard est arrivé le RMI. Mais avant, ma mère ne touchait rien, donc tous les jours, c'était paniers et vannerie. Parfois, elle donnait le panier et en échange, la fermière donnait des patates et des œufs. Elle ne vendait pas, elle échangeait. C'était ça, la vie des voyageurs. Parfois, des gens lui emmenaient des vêtements pour les enfants.

J'ai été marquée par mon enfance, par cette vie-là. Ma mère allait à pied, elle parcourait dix ou quinze kilomètres par jour avec ses paniers et il fallait qu'elle en vende au moins un. C'est pour ça qu'aujourd'hui, elle est bourrée d'arthrose. Elle n'a peut-être pas travaillé en usine, mais elle a travaillé de cette façon-là, pour ses enfants, parfois pieds-nus. Certains jours, les étoiles commençaient à sortir quand ils revenaient. Si elle avait bien vendu, elle préparait une bonne marmite et on mangeait tard. Si elle ne vendait rien, on buvait un bol de café avec du pain ou des biscottes. Ça nous a marqués ! Quand t'es enfant, tu ne penses qu'à t'amuser, mais en grandissant, quand tu crées ton foyer, tu commences à penser à toute cette vie que tu as vécu, à cette souffrance et ça fait mal... Alors, c'est vrai que quand on avait faim, de temps en temps, si on voyait une poule dans un buisson, hop, on l'attrapait ! Mais les gens ne savent rien de nos vies. Pourquoi croyez-vous que l'âge marque plus les visages des gens chez nous ? Pourquoi on n'a pas trop grandi ? Des carences ! quand on était enfant, on n'a pas eu les besoins en nourriture qu'il fallait. Mes enfants, au moins, je ne les prive pas et ils grandissent ! Ma maman a fait du mieux qu'elle a pu et elle le paye aujourd'hui...

Toute notre vie, on a été considéré comme SDF, ça ne fait que cinq ou six malheureuses années qu'on est ici, dans une maison et il faudrait qu'on redeviene SDF pour être aidés ? Moi, je dis que ça vaut pas le coup, autant continuer à misérer.

Dans cinq ans, on ne sait pas où on sera, je me demande tous les jours ce qu'on va devenir et ce qu'on va faire. Mes tantes se posent les mêmes questions. C'est vrai qu'une maison, c'est bien, mais si t'as pas de travail, peut-être que c'est mieux de ne pas louer ; j'aurais peut-être dû réfléchir avant ! Qu'est-ce qu'on va devenir avec mon petit dernier si mon mari trouve pas de travail, si je n'en trouve pas, qu'est-ce qu'on va devenir ? »

■ Roulez jeunesse ?

Ils sont nés à la fin du vingtième siècle, dans un monde marqué, après la guerre froide, par l'accélération soudaine des informations et des denrées sur l'ensemble de la planète. En Papouasie, au fin fond du Congo, comme en Europe, les sociétés s'ouvrent inexorablement au cours du monde et sont influencées par les médias, libérant des individus qui, de plus en plus, prennent de la distance avec leur identité première pour en construire une nouvelle, faite d'emprunts et d'adhésion. N'est-ce pas le propre des mouvements religieux actuels qui se développent au sein des mondes chrétiens et musulmans et s'affirment en rupture avec la religion des parents, des ancêtres ?

N'est-ce pas aussi le cas de la plupart des jeunes que l'on rencontre sur les différents sites ? Un jour, sur le terrain des Martres de Veyre, un enfant de sept ans m'interpelle : « Madame, prends moi en photo en train de faire semblant d'être manouche ». Il va s'habiller, revient avec les cheveux gominés et une guitare puis pose, regard noir face à la caméra, doigts formant un V, conscient de jouer au manouche face à l'œil de la gadji. De même, la conversation avec

les trois jeunes femmes d'A. rend compte de la manière différente dont elles se perçoivent : la famille demeure un élément central, mais elles ont également un pied ailleurs, et cela se sent dans leurs manières, jusque dans leur langage, plus policé, presque scolaire, l'une m'expliquant que ça l'ennuie de manquer de culture générale.

Donc, inexorablement, la maison, comme la scolarisation ou la recherche d'un emploi salarié participent de l'inscription des jeunes générations dans une société plus large, où ils se pensent d'abord comme individus et cellules conjugales. Plus compétents sur le marché du travail, plus aptes que leurs aînés à la lecture et l'écriture, ils s'inscrivent dans une dynamique qui est celle de tous. Certes, on retrouve toujours un attachement fort au groupe, une solidarité affirmée avec la famille et à l'égard des aînés, mais tout cela semble un peu plus nuancé : les femmes sont enceintes relativement jeunes, mais plus à dix-huit ans qu'à quatorze ; les familles sont relativement nombreuses, mais les enfants ne se comptent plus à la dizaine ; ils affirment avoir besoin de la famille et « étouffer » dans un appartement, tout en appréciant la tranquillité d'une vie à l'écart. Et quand certains, étouffant dans leur appartement, reviennent à la source vivre à côté de leurs parents, d'autres se contentent des retrouvailles dominicales.

Il est difficile d'avoir une idée précise de la proportion de personnes de cette génération ayant un itinéraire logement de droit commun. Ce qui est certain, c'est que dans toutes les fratries, il en est qui vivent en ville ou au pays, qui se marient avec un(e) paysan(ne), voire avec un conjoint ayant déjà été marié, qui trouvent un travail fixe. Les rencontres semblent aussi vécues avec une certaine maturité, les dames plus âgées admirant la manière dont leurs filles et petites-filles gèrent la relation aux garçons : « Elles font le choix de ne s'impliquer qu'une fois certaines du sérieux du jeune homme, et si ce n'est pas le cas, elles changent ». Ainsi, les unions se diversifient, la discothèque étant un lieu important de rencontres. Dans certains cas, ces unions s'enferment aussi, conduisant à des mariages avec des cousins, le voisin avec lequel on a toujours vécu.

Par rapport aux générations plus âgées, la rupture est claire : si certains jeunes hommes continuent à revendiquer une identité de voyageur, dont la caravane serait le symbole et l'insoumission un modèle, il s'agit surtout d'une identité affirmée avec force, d'autant que « ça fait cool ». Rien à voir avec l'identité silencieuse émanant des gens âgés. Qu'est-ce qui se transmet encore de père en fils et de mère en fille ? L'art de la chine ? Le repas de midi à trois heures de l'après-midi ? L'éducation permissive ?

Bobby : « Je suis content de la maison, du confort, de l'eau courante, de l'électricité, mais c'est vrai qu'il a fallu qu'on s'habitue. La pluie, on ne l'écoute plus ; dans la caravane, quand le jour se levait, j'étais debout ; dans la maison, avec les volets fermés, je ne me réveille pas toujours. Aujourd'hui, je travaille. Je suis embauché six mois de suite, puis j'ai trois mois de coupure. C'est long trois mois, je préférerais être embauché à plein temps, gagner plus d'argent, acheter un terrain, construire, faire quelque chose pour la famille, avoir une maison et une caravane pour les vacances... »

Les gens du voyage changent ; ils sont plus scolarisés aujourd'hui. Avant, on n'allait jamais à l'école ou alors on n'y apprenait rien. Moi, par exemple, j'ai décidé d'apprendre à lire et écrire à l'âge de vingt-cinq ans, et je me suis inscrit dans une école de remise à niveau, l'école de la deuxième chance au Greta. J'ai suivi deux ans et demi de formation et à la

fin, j'ai passé l'examen de conducteur d'engin. Avec ça, j'ai travaillé comme conducteur d'engin dans une carrière et aujourd'hui, aux poubelles. Au moins, j'ai du travail ; ce n'est plus la ferraille qui nous fait vivre. J'ai trois frères et une sœur, on a tous grandi ici, mais ma sœur a pris un appartement... Les choses changent, je suis toujours voyageur, mais pas un de mes enfants ne parle le manouche. Je le parle seulement avec les anciens, avec le grand-père. Chez nous, ça s'perd... »

Pam : Ma fille a vingt-et-un ans, elle est chez ses beaux-parents. Parfois, elle nous appelle et on va la récupérer pour la journée. Pour les enfants, elle n'est pas pressée. Pas avant vingt-cinq ans qu'elle m'a dit. Et pas avant d'avoir le permis. Elle a été déjà déçue par un premier gars, alors maintenant, elle prend son temps.

La génération de votre fille est différente de la vôtre ?

Oh oui ! Moi, j'étais enceinte à dix-sept ans alors qu'aujourd'hui, elles prennent le temps de connaître le bonhomme. Et même si les filles cachent un peu leur histoire, toute la famille est au courant, alors que dans ma génération, les filles se cachaient vraiment, puis partaient du jour au lendemain. On ne parlait pas de ça à nos parents... Aujourd'hui, les mères préfèrent savoir avec qui elles vont... La génération de nos enfants comprend des choses qu'on ne connaît pas du tout. Ils sont dans le monde moderne, ils ont des téléphones, ils font du tactile.

Et par rapport à l'école ?

Ah, ça, ils vont plus à l'école que nous. Mais on leur dit aussi : « C'est bien beau d'aller à l'école, mais le plus important, c'est de faire des stages, parce que pour votre génération, ça va être encore plus dur que la nôtre. Nous, on peine déjà à trouver du travail, alors eux... Il y a des petits contrats de six mois, c'est tout. »

Ainsi, « les jeunes prennent la génération comme elle arrive ». Ils s'y adaptent peu ou prou et l'habitat fixe fait partie du tableau. En fonction des unions, ils se sentent plus ou moins à l'aise avec la vie en groupe et les projets d'habitat collectif, certains optant pour une relative tranquillité en habitant à l'extérieur, « au pays », sans que les aînés ne soient offusqués.

Il est toutefois une résistance forte à cette évolution : le mouvement évangéliste qui propose un mode d'emploi du manouche idéal. À travers une série d'incitations et d'interdictions qui, pourtant faisaient partie de la vie quotidienne de leurs aînés (boire, fumer, etc.), il s'agit de réhabiliter le Manouche, ou plutôt de réinventer un Manouche et une société manouche, considérée comme faisant partie du peuple de Dieu. Or, l'utopie évangélique, loin d'être anecdotique, compte ses adeptes par milliers et dans le monde entier ; chaque semaine, elle procède à de nombreux baptêmes, récolte de l'argent et réorganise les fonctionnements familiaux. Dans certaines familles du Puy-de-Dôme, des hommes sont devenus pasteurs, le voyage a repris six mois de l'année et la langue manouche est d'usage à la maison. Un témoin raconte : « chez les manouches, le travail ne s'apprend pas à l'école, mais sur la route, ça vient à eux ». Il ne s'agit pas de fabriquer des secrétaires comme chez les gadjé, mais de rester fidèle à la chine : reprendre le porte-à-porte, en proposant récup et élagage ou travaux de jardinage plutôt que paniers et rempaillage. Or, la cible prioritaire du mouvement, ce sont les jeunes.

« Tous les samedis soir, il y a des réunions de jeunesse. Dans notre communauté, ce sont surtout les jeunes qui ont besoin de la grâce du Seigneur. Ils sont entraînés, comme tous les jeunes de la société, comme chez les sédentaires. Alors dans notre région, on a formé des jeunes prédicateurs pour aller leur parler ; dimanche dernier, on a fait treize baptêmes. »

Identité parlée, ré-inventée, affirmée avec force, et parfois violence, usant de la parole et d'une méthode pédagogique, à laquelle les gens adhèrent en tant qu'individus pour se fondre dans un groupe qu'ils choisissent, non seulement dans une visée religieuse, mais aussi culturelle. À l'instar des milliers de mouvements religieux qui émergent sur la planète, le mouvement évangéliste, propose, à travers la construction d'une société utopique dans laquelle les groupes minoritaires et précarisés « *seront les premiers* », de résister. Pour eux, les maisons, si elles peuvent être utiles pendant l'hiver, ne font pas partie de l'Utopie.



PARTIE 2

PISTES ET PERSPECTIVES

Améliorer la conduite
des opérations d'habitat adapté

L'étude sociologique se termine sur une note globalement positive : de manière générale, les projets ont répondu à la demande des familles, même si, sur certains sites, comme à Crouël, il apparaît encore beaucoup de problèmes de tous types et de nombreuses personnes insatisfaites. Donc, du point de vue des familles sédentarisées depuis longtemps sur les communes, la réponse habitat adapté qui a été menée souvent avec beaucoup d'attention, génère aujourd'hui une situation relativement paisible et saine. Par ailleurs, l'expérience acquise par les différents acteurs au fil de ces dernières années leur permet d'être plus à l'aise avec les situations de terrain et de trouver leurs propres ressources pour les aborder au cas par cas.

Les situations ne cessent d'évoluer et ce sont ces transformations qu'il convient de prendre en compte. Quelques années après la réalisation des premiers lotissements, on perçoit déjà quelques difficultés à venir : elles sont liées à l'impact des modes de vie actuels sur les comportements et la vie socio-professionnelle des personnes, au devenir des maisons actuellement louées (rotation) ou encore aux évolutions familiales avec les phénomènes de décohabitation et la création de nouvelles familles.

Certaines difficultés trouveront réponse naturelle, façon « *ça va, ça vient* ». Des personnes reprendront peut-être la route, d'autres iront vivre ailleurs, d'autres encore trouveront de nouvelles ressources, l'habitat adapté ayant servi de tremplin dans leur parcours résidentiel et social. Les gens du voyage ont des capacités d'invention indéniables : maîtres de leur force de travail, ils savent créer leurs métiers en fonction du contexte; ils savent aussi que les saisons passent sur certaines douleurs et qu'il faut s'adapter à l'actualité, sans pour autant perdre sa capacité à lutter pour sa survie, en négociant au mieux. Ce qui semble aujourd'hui affecter les personnes interrogées demeure toutefois la difficulté éprouvée à rester maîtres de leur force de travail. Bien sûr, les aides sociales ont permis d'améliorer des situations précaires. Pour autant, plus que cette précarité quotidienne qui fait partie de l'histoire des gens du voyage, c'est l'absence d'opportunités qui les inquiète. Si l'on voit de plus en plus de travailleurs salariés dans les familles, beaucoup restent encore sans emploi.

Les propositions qui suivent s'appuient sur les pistes évoquées au cours des discussions en comité de pilotage et les travaux collectifs réalisés par l'AGSGV63 et ses partenaires sociaux en vue d'établir un référentiel départemental de l'habitat adapté.

De manière globale, dans le Puy-de-Dôme, une attention particulière a été portée à la réalisation d'opérations d'habitat adapté répondant à la demande des familles et c'est dans ce même sens que le travail des prochaines années, fort de l'expérience acquise par les opérateurs, peut être orienté. Des réflexions induites par l'étude sociologique et menées par les acteurs sociaux, deux grands axes d'amélioration se dessinent :

- D'une part, du côté des intervenants, la nécessité d'une analyse collective et de l'échange régulier de pratiques, afin que la réponse apportée aux familles puisse être collectivement pensée et constitue un socle sur lequel s'appuyer, pour les familles comme pour les acteurs sociaux et urbains. Cela peut permettre d'éviter nombre de malentendus, de malaises et d'écueils éventuels.
- D'autre part, auprès des familles, la nécessité d'un accompagnement global et décloisonné avec une prise en compte du parcours, de l'expression et des situations familiales au sens large.

Ces deux axes sont interdépendants, la qualité de l'accompagnement dépendant beaucoup de la communication et de l'analyse collective institutionnelle des situations.

I - Développer et diversifier l'offre d'habitat

A - Poursuivre les projets d'habitat adapté

Logement très social, adapté au mode de vie et à la capacité financière de certaines personnes, l'habitat adapté prend en compte, par son aménagement (maison de plain-pied, espace extérieur avec emplacement caravane) et son mode de gestion (modalités d'accompagnement social à l'entrée dans le logement) les situations de certaines familles vivant sur le territoire depuis de nombreuses années dans de l'habitat insalubre ou des caravanes immobilisées.

Dans de nombreuses communes du département, des situations de précarité demeurent. Compte tenu de l'expérience acquise par l'AGSGV63 et les bailleurs sociaux depuis le schéma départemental, il convient de poursuivre la mise en place de tels programmes dans les communes concernées pour les familles en ancrage territorial, ce qui suppose :

- Une implication politique locale
- La mise en place de stratégies foncières adaptées aux contraintes de la collectivité, mais aussi aux besoins des familles.
- L'écoute et l'analyse des demandes des familles sur toute la durée du projet.

En termes de conception de ces opérations d'habitat adapté, il importe d'être vigilant sur un certain nombre d'aspects révélés par l'étude sociologique :

- La qualité des relations entre les ménages demandeurs afin d'éviter de figer d'éventuelles tensions sur le terrain (l'étude sociologique mentionne deux exemples à ce sujet : l'un, négatif, aux Martres-de-Veyre ; l'autre, positif, à Maringues, où le choix a été fait de ne pas inclure l'une des familles initialement prévue dans le projet)
- Les appréhensions et mécompréhensions éventuelles sur ce qu'habiter et être locataire signifient.
- La possibilité d'ouvrir les lotissements à la mixité sociale (même minime) et, dans la mesure du possible, les décloisonnements des ménages les plus jeunes ou l'intégration, au sein du lotissement, d'une cellule familiale différente lors d'une rotation de logement.
- La superficie des lotissements afin qu'ils ne soient ni trop « serrés », ni trop denses en termes de population.

B - Diversifier : favoriser et accompagner le logement en diffus

Si l'expérience de l'habitat locatif privé en diffus est relativement partagée, elle est, pour certaines familles, synonyme d'échec. Des personnes décident de louer un appartement pour s'échapper d'une aire d'accueil saturée de monde ou suite à un problème relationnel avec leurs voisins de stationnement. Parfois, ces personnes aboutissent dans un logement insalubre dans le parc privé. Qui plus est, elles se retrouvent confrontées à un certain nombre de données qu'elles n'avaient pas anticipées et qui vont les conduire à abandonner le logement : absence d'extérieur, voisinage inconnu, charges et loyers mensuels, isolement par rapport à la famille, etc. L'échec de la démarche est donc en partie dû à la méconnaissance par les familles des significations et implications de l'habitat fixe. Or, pour tout le monde (bailleurs, locataires, voisins), les accompagner dans cette démarche est fondamental.

De plus, appréhender les générations à venir est essentiel : celles qui ont grandi dans un habitat fixe et confortable ont un rapport au logement plus affirmé que leurs parents ayant vécu en caravane. Beaucoup souhaitent vivre sur la place, à côté de leurs parents mais beaucoup vivent également dans le diffus. Afin d'éviter des situations d'engorgement des lotissements, il importe d'appuyer ces décroissements en accompagnant les ménages les plus jeunes vers la possibilité de se loger dans le parc social ou privé.

Ainsi, si le logement en diffus doit être favorisé, il doit aussi être accompagné sur un certain nombre d'aspects :

- Par le repérage, sur les lieux de stationnement et les lotissements, des personnes qui pourraient s'inscrire dans cette démarche.
- Par la prise en compte des parcours de ces personnes et de la manière dont elles appréhendent l'habitat locatif fixe.
- En privilégiant les petits bâtiments collectifs, les logements en rez-de-chaussée, voire individuels dans la mesure du possible.

C - Diversifier : favoriser l'acquisition et l'autoconstruction

L'étude sociologique le montre : toutes les familles (sauf, peut-être, celles qui sont monoparentales avec des femmes chef de foyer) aspirent à la propriété : être chez soi, c'est avoir son propre terrain, construire son propre logement, accueillir durablement ou temporairement la famille en caravane, élever des animaux, avoir son outil de travail à disposition, pouvoir transmettre quelque chose à ses enfants, etc. Ainsi, l'acquisition d'un terrain et l'autoconstruction constituent un idéal-type dans le parcours résidentiel.

Par ailleurs, beaucoup de familles vivant dans les maisons de l'habitat adapté ont émis le souhait qu'elle leur appartienne et qu'elle puisse être le lieu d'aménagements personnels (transformation du garage en maison, etc.)

Même s'il est difficile de répondre à cette demande, il est important de l'entendre pour réfléchir collectivement aux possibilités en termes de :

- Aide à l'acquisition d'un terrain familial.
- Soutien de l'autoconstruction.
- Accession à la propriété concernant l'habitat adapté.

Il faut, toutefois, être extrêmement vigilant sur les implications que cette dernière orientation peut avoir : risque d'engorgement des lotissements, demande pouvant se généraliser à de nombreuses familles, contradiction avec les orientations d'urbanisme des collectivités, etc. Ainsi, ce type de démarche doit être d'abord réfléchi en amont, avec les élus locaux et institutions chargées du foncier, et donner lieu à un accompagnement des familles et des collectivités dans l'élaboration de leurs documents d'urbanisme si elle se met en place.

II - Concevoir et gérer les opérations d'habitat adapté

A - En amont : comprendre les demandes des ménages

L'étude sociologique souligne la diversité et la complexité des situations familiales, au-delà de la dichotomie voyageur/sédentaire. De plus, certains entretiens révèlent le refus par certains d'adhérer au programme et l'impression d'avoir été forcés.

Une fois le foncier acquis, il importe de privilégier la compréhension de la demande au travers d'un ou plusieurs entretiens. Non directif dans un premier temps, réalisé avec bienveillance, il vise à appréhender le parcours résidentiel du ménage dans son ensemble, à installer une relation de confiance et à accompagner la personne dans l'expression de soi.

L'objectif d'un tel accompagnement est d'abord de créer et maintenir une relation de confiance entre l'interlocuteur et la famille afin qu'elle se sente écoutée et qu'elle puisse s'exprimer.

Dans ce travail en amont, toute la difficulté est de percevoir, à travers discours et pratiques, les situations les plus précaires, où la demande n'est pas toujours en mesure d'être exprimée : c'est là une difficulté qui peut émerger dans des lieux d'habitat très denses, comme à Crouël. Or, c'est peut-être auprès de ces ménages que l'accompagnement doit être le plus patient et le plus centré sur l'écoute.

Il arrive que dans une opération d'habitat adapté, la maison proposée soit refusée au dernier moment par les personnes engagées, ce qui, étant donné l'investissement qu'exigent les opérations d'habitat adapté, peut être mal vécu par les intervenants. Pourtant, force est de constater qu'il n'y a pas lieu ici de stigmatiser les attitudes des gens du voyage en la matière puisque dans le champ du droit commun, près du tiers des logements proposés par les bailleurs sont refusés par les locataires pressentis.

B - Préparer l'entrée dans le logement : le statut de locataire

Afin de préparer au mieux le passage de la caravane à la maison, du statut d'occupant à celui de locataire, un certain nombre d'axes de travail semblent essentiels :

- Impliquer les futurs locataires dans la conception du logement en étant attentif à l'effet contre-productif que cela peut avoir par la suite.

L'étude révèle la déception de certaines familles à l'égard d'un logement sur lequel elles se sont fortement projetées au moment de sa conception (validation du plan, choix du nombre de chambres et de la disposition générale, de la couleur des sols et des murs, etc.). Cela a généré une attitude paradoxale : si la maison correspond à leur demande car elle a été pensée pour eux, elle demeure sous le règne du locatif, donc ne leur appartient pas ; qui plus est, elle devrait être destinée à héberger d'autres familles à moyen et long terme. De fait, l'objectif d'appropriation de la maison a relativement réussi, mais crée un effet imprévu : le malaise suscité par ce logement ambivalent (on est à la fois chez soi et chez un autre).

- Aider les ménages à appréhender les contraintes et avantages liés à leur futur statut : droits et devoirs, règles de vie dans le logement et en collectivité, loyer et charges, etc.

Ce type d'accompagnement s'applique plus particulièrement aux familles n'ayant jamais vécu en appartement ou ayant vécu leur vie dans un appartement comme un échec.

C - Accompagner dans le logement : habiter une maison, un quartier

Habiter, ce n'est pas seulement avoir un toit sur la tête. Cela génère un certain nombre de conséquences dans le rapport à l'espace extérieur/intérieur et la relation au groupe : la télévision est allumée, les enfants sont moins souvent dehors, on est moins réactif en termes de mobilité professionnelle et symboliquement, « *on est comme les autres, on vit tous pareils* ». De fait, ces bouleversements, qui peuvent être parfois violents, doivent être entendus et compris par les intervenants référents. Il ne s'agit pas seulement de former un locataire (apte à régler les charges et à respecter les règles collectives), mais aussi d'accompagner ce cheminement global, qu'il aboutisse à l'inscription durable dans la maison ou la reprise du voyage.

Plusieurs axes de travail peuvent être déclinés dans ce sens :

- Être attentif à la situation financière des ménages, notamment lors de changement des situations familiales (suppression de certaines allocations sociales avec le départ des enfants).

La fragilité de certains ménages peut en partie être attribuée à la difficulté d'adaptation à la maison et au système locatif ou/et à l'angoisse de ne pouvoir y subvenir. L'habitat adapté, tremplin dans les parcours des ménages, peut parfois avoir l'effet inverse et contribuer, en se superposant à d'autres problèmes (financiers, relationnels avec d'autres ménages du lotissement, etc.) à mettre la famille dans l'impasse.

- Mettre en place une veille collective (le bailleur prévenant AGSGV63 et assistante sociale de référence) en cas de début d'impayés, afin de pouvoir réagir rapidement à des situations de « décrochage ».
- Manifester une présence collective institutionnelle sur place afin de repérer les situations, rappeler certaines règles et accompagner ou écouter si besoin (visite régulière du site, à tour de rôle ou par le référent, etc...).
- Définir un cadre partagé des règles de lotissements.

Poules, lapins, oies, chèvre, poulains, chiens ... On trouve parfois de véritables basses-cours dans les jardins, alors même que le règlement l'interdit. Qui plus est, si l'un commence, des voisins ne tardent pas à lui emboîter le pas. Aujourd'hui, les règles de vie en lotissement sont établies, mais le cadre est souvent négocié, de manière plus ou moins orale. Parfois, des aménagements sont faits par le locataire : agrandissement, ouvertures, etc. D'autres fois encore, l'espace commun est utilisé pour le stationnement de caravanes, la ferraille, des travaux mécaniques sur voiture, ...

Les bailleurs et les municipalités sont mal à l'aise par rapport à ces situations qui ne se résolvent pas toujours par la parole. Dans des situations où les relations de confiance sont fragiles, ils évitent généralement de faire appel à la force publique. Comment, de manière générale, réagir à ces dérives ?

Une des pistes peut être de fixer ensemble - bailleurs sociaux, personnel mairie et AGSGV63, autres - une marge de négociation limitée, à partir de situations qui apparaissent concrètement sur les sites : animaux, occupation illégale des espaces communs (caravanes, mobil home), ferraille, etc. Il s'agit de définir une feuille de route qui devra évoluer au fur et à mesure des situations, mais permettra aux opérateurs sociaux de réagir rapidement et unanimement, afin que les situations ne s'installent pas.

Cette marge de négociation permet à la fois de donner le sentiment aux familles d'être entendues sur certaines revendications et d'imposer un cadre institutionnel.

Par exemple, sur la question des animaux : rappeler les règles bien en amont de l'entrée dans le logement, éventuellement accepter sous conditions quelques écarts temporaires (des poules, oui, mais enfermées dans un poulailler ; deux chiens, oui, mais attachés) tout en continuant, après l'entrée dans les lieux à rappeler ces règles (ce n'est pas parce qu'ils ont intégré leur logement avec deux chiens qu'il faut en prendre un nouveau ou le remplacer quand l'un décède, etc...). De même sur les grignotages de parcelles voisines. Le tout ici est de maintenir une négociation permanente dans lequel l'engagement par la parole (puis par écrit) est important, que ce soit celui de l'intervenant représentant l'institution ou celle du locataire.

III - L'accompagnement des familles : une prise en compte globale

« Moins que de guider, conduire, il s'agit, essentiellement, de se mettre à l'écoute de celui qu'on accompagne, postulé explicitement seul capable en définitive de choisir où il veut aller et comment il entend s'y prendre. Bien entendu, des propositions de moyens, des mises à disposition de méthodes, de techniques, d'instrumentations diverses, s'ajouteront toujours au fur et à mesure d'une telle démarche, mais le changement majeur d'optique, réside dans l'acceptation (oh combien difficile !) du fait que le sujet est compris comme seul à même de se déterminer, sans préjudice, pour autant, il est vrai, des altérations qui l'affecteront toujours utilement (...) « Provoquer » (ce qui laisse au conflit toute son importance), inciter, appeler le sujet (hors toute forme de manipulation) à élaborer en lui même les représentations, les systèmes de valeur, les modes opératoires, qui s'avéreront nécessaires à sa relation au monde et à son action au sein de celui-ci. »

Jacques Ardoino, Propos actuels sur l'éducation, Gauthier-Villars, Paris (1963)

A - Entre adaptation et autonomie

L'acte d'accompagnement pose toujours comme visée à la fois l'autonomie des personnes et leur adaptation à une société, à des normes. C'est là une injonction paradoxale : entre un modèle dominant auquel il s'agit de se conformer et la recherche de l'autonomisation de l'individu, entre homogénéité (tous normés) et hétérogénéité (tous singuliers). Paradoxe situé au fondement même de l'acte éducatif et qui implique de penser l'accompagnement comme un processus en mouvement, au sein duquel les sujets en présence (accompagnant, accompagné) peuvent passer d'un extrême à l'autre jusqu'à trouver une place qui convienne à un instant T. Au sein des dispositifs mis en place auprès des familles sur le plan locatif qui visent tout à la fois le passage à un système de droit commun et l'autonomie des personnes, ce mouvement s'exprime sans cesse : d'un côté les opérateurs se posent toujours la question des limites à ne pas dépasser, de la souplesse à avoir en termes de gestion et des règles à rappeler. De l'autre côté, les locataires tentent d'agir sur le cadre sans pour autant en dépasser certaines limites : si les grillages bougent, si les jardins deviennent des basses-cours, on note peu de situations d'impayés et la capacité de régler le loyer est une source d'angoisse, ce qui révèle non seulement leur attachement au lieu de vie, mais aussi leur aptitude à appréhender et comprendre le cadre (quitte à jouer avec dans la limite du possible).

Qu'est-ce que qu'être autonome, sinon être en capacité de décider d'un acte et s'autoriser éventuellement à transgresser le prescrit ? Par exemple, en refusant un projet d'habitat ou en le détournant. En matière d'accompagnement, les opérateurs sont sans cesse confrontés à des échappées incompréhensibles, des refus soudains alors que le projet se déroulait sans sollicitations sous l'angle d'une aptitude réelle des personnes à négocier et faire évoluer les

dispositifs dans un sens qui leur convient ?

Vue sous cet angle, la démarche d'accompagnement implique une relation entre sujets, dont l'un est formé à la pratique d'un point de vue théorique et professionnel et occupe, en raison de ces savoirs et de sa position institutionnelle, une posture de pouvoir. Or, reconnaître l'altérité, c'est accepter la capacité de l'autre à avoir des désirs et une intentionnalité propres qui s'imposent à moi, comme des limites à ce pouvoir. Approche clinique (« au chevet du patient »), elle fonctionne au cas par cas et s'inscrit dans la temporalité. Elle peut être dérangement dans la mesure où elle reconnaît à l'autre la possibilité de remettre en cause la démarche, le projet initial et la posture de l'accompagnant.

Concrètement, l'accompagnement résonne également avec certaines pistes qui ont été évoquées en comité de pilotage :

- Prendre du recul à l'égard des sollicitations afin d'entrevoir ce qu'elles signifient dans la relation intersubjective, ce qu'elles révèlent éventuellement d'une situation sociale et morale (mal-être ? difficulté à prendre place ?...), ce qu'il est possible, au-delà du technique, d'apporter comme réponse. En somme, ne pas craindre et seulement considérer ces sollicitations comme autant de demandes auxquelles on peut rarement répondre positivement sous la forme d'interventions techniques ou par des procédures institutionnelles.
- Privilégier une relation de confiance avec la famille : par la désignation d'un référent privilégié, par des visites régulières, par le passage d'informations entre référents et l'analyse collective des situations.
- Penser la famille de manière globale, afin d'appréhender les personnes dans leur contexte : aux prises avec leur histoire et leur environnement social ; aux prises avec leur groupe de référence et leurs problèmes de génération, de genre, de santé, etc.
- Favoriser une régulation extérieure des pratiques habitantes au sein du lotissement : rappel du cadre en matière de gestion des ordures, du stationnement illicite, du bruit ; réflexion commune sur les actions à mener, etc.
- Accompagner les familles dans leurs demandes d'intégration sur place : aide aux devoirs pour les enfants (sur place si possible, sinon ailleurs), en lien avec les écoles, les centres sociaux; aide à la recherche d'un emploi en lien avec les accompagnateurs de Pôle emploi et des structures œuvrant à l'insertion professionnelle des jeunes. Les personnes travaillant dans ces dispositifs ont-elles besoin d'être sensibilisées et formées à la question des gens du voyage ou aux questions interculturelles ?
- Soutenir les personnes dans leurs démarches professionnelles. De plus en plus occupent des emplois salariés, alors que cela était extrêmement rare il y a vingt ans. De plus, des personnes entreprennent des démarches pour se former et trouver un emploi. Il est essentiel qu'elles soient encouragées et accompagnées dans ce processus, en lien avec leur référent à Pôle emploi. Sur d'autres aspects, il est intéressant de soutenir les initiatives et de faciliter la découverte de nouvelles niches professionnelles. Par exemple, une étude relative aux filières de recyclage des déchets est actuellement suivie par l'AGSGV63 afin de pouvoir dégager des pistes professionnelles pour les voyageurs qui, à la suite de la fermeture des déchetteries aux particuliers, se sont retrouvés privés d'une grande partie leur force de travail.

Dans cette démarche d'accompagnement, il est une spécificité à prendre en compte : le lien fort entre la personne et son groupe familial d'appartenance. La sociabilité de l'enfant s'acquiert en communauté, elle n'est pas l'apanage de deux personnes, on l'a vu notamment dans le choix du prénom. L'autorité est partagée et parfois, cela va plus loin : il n'y a pas d'isolement possible, les espaces intérieurs et extérieurs sont l'affaire de tous et partagés comme tels. De fait, la communauté fait partie intégrante de la construction du sujet, ce qui se traduit aussi par sa difficulté à se dégager de son emprise à la fois sécurisante et emprisonnante. Même si la vie en maison fait bouger ces points de repère, notamment pour les jeunes générations, il n'en reste pas moins que cette dépendance affective demeure fondamentale. Et parfois, quitter la communauté (physiquement en allant habiter ailleurs ou en travaillant ailleurs) fragilise extrêmement la ou les personnes concernées. Partant de ce constat, l'accompagnement peut aider le passage de ces moments de rupture, en sécurisant les personnes, en soutenant leur démarche individuelle, en cherchant, avec elles, un équilibre entre ce désir de créer sa propre histoire et le besoin d'appartenir au groupe. En permettant l'expression et l'assouplissement du conflit entre deux espaces psychiques – l'un individuel, l'autre communautaire - avec lequel le sujet serait aux prises.

B - Sensibiliser, former ? gens du voyage ? négociation interculturelle ?

La négociation interculturelle : brève présentation

Démarche visant à trouver, par le dialogue et l'échange, une entente sur certains points, un compromis, elle procède par la recherche des frontières perméables et infranchissables entre les codes en présence. Ni comportement assimilateur niant l'autre, ni comportement d'indifférence sous couvert de relativisme culturel, elle suppose :

De considérer les différences et les oppositions comme des conflits de valeur et non nécessairement comme des comportements aberrants à modifier : recontextualiser les situations par une approche psycho-sociologique.

De considérer l'autre comme un partenaire, dont le point de vue est indispensable à la solution.

D'entreprendre une démarche de rapprochement et de redéploiement de l'espace d'évolution professionnelle (motivation, flexibilité)

D'avoir une double grille de lecture : une en lien avec les appartenances culturelles, une autre avec les stratégies d'adaptation qui prennent en compte l'histoire et la trajectoire personnelle de l'individu.¹

1. Margalit Cohen-Emerique, *Pour une approche interculturelle*, éditions presses de l'EHESP, 2011

Afin de mieux comprendre leur public, beaucoup d'opérateurs sociaux se sont déjà formés aux thématiques liées aux gens du voyage. Aujourd'hui, des sessions de sensibilisation (approche sociologique et pratique) continuent d'avoir lieu.

Au-delà de l'intérêt de cette sensibilisation thématique, certains acteurs de terrain peuvent trouver une aide dans les démarches de formation ou d'accompagnement à la médiation et la négociation en situations interculturelles.

La plupart des formations de ce type, dont certaines sont basées sur la pédagogie active, s'inscrivent dans des secteurs qui touchent, de près ou de loin, les situations de migrations. Pourtant, avec les familles de voyageurs, on est régulièrement confronté à des problématiques du même genre : autant de « conflits de valeurs » par rapport auxquels le manque de repères dont dispose le travailleur social pour comprendre et faire évoluer la situation suscite l'embarras. Or, une approche interculturelle favorise le repérage des valeurs implicites en présence dans une situation d'interaction et la distanciation à leur égard. Elle permet de fait une prise en compte individualisée des personnes, au-delà de leur attribut « gens du voyage » ou autre.



ANNEXES

RESTITUTION PUBLIQUE
DE L'ÉTUDE
SOCIOLOGIQUE

ACTES DE LA TABLE RONDE

Le 4 avril 2016, la restitution publique de l'étude sociologique dans l'auditorium de la Maison de l'Habitat a été l'occasion de confronter les conclusions de ce travail au regard des acteurs impliqués sur le territoire. La table ronde a donné lieu à un échange entre la sociologue Marie d'Hombres et les représentants de quatre institutions parties prenantes de la politique menée en matière d'habitat sur le département du Puy-de-Dôme : Didier BORREL, directeur adjoint à la direction départementale des territoires, Grégory BERNARD, Adjoint à l'urbanisme de la ville de Clermont Ferrand, Fabrice HAINAUT, directeur général de l'Ophis et Luc ASTOUL, responsable qualité de l'action sociale au Conseil Départemental du Puy-de-Dôme. Ces quatre acteurs étaient invités à réagir sur l'exposé de l'étude et les pistes et perspectives proposées.



Didier BORREL, directeur adjoint à la DDT63, salue la réalisation de cette étude qui permet d'objectiver l'action conduite. Les trois éléments qu'il retient de ce travail et de l'expérience locale sont :

La nécessité « d'une volonté forte et indéfectible » de l'ensemble des acteurs et en premier lieu des élus, maires, adjoints et conseillers municipaux.

La nécessité également de traiter avec « cohérence » les projets tels qu'ils peuvent émerger sur le territoire.

L'importance « d'un savoir-faire, savoir être et savoir comprendre » pour traiter la question de l'habitat des gens du voyage.

« La nécessité d'une volonté forte et indéfectible »

Didier BORREL, présente un bilan des opérations réalisées depuis la mise en œuvre du premier schéma. 100 logements financés en Prêt Locatif Aidé d'Intégration (PLAI) ont bénéficié de subventions publiques, depuis 2006. Sur la seule production des PLAIs, c'est-à-dire sans prendre en compte les terrains familiaux, cela correspond à 1,2 million d'euros d'aides directes de l'État.

Didier BORREL souligne que ce niveau de production, important, reste cependant relatif comparé à d'autres territoires, notamment au regard des projets très peu nombreux ces dernières années. Pour exemple, en 2015, 36 logements ont été programmés dans le Rhône, 24 en Côte d'Or, contre un seul dans le Puy-de-Dôme. Ces chiffres soulignent qu'une marge de progression existe dans notre département, d'autant plus que le territoire dispose des outils

permettant de développer une offre d'habitat à destination des gens du voyage. Le Schéma Départemental d'Accueil et d'Habitat, le PDALPD, les Programmes Locaux de l'Habitat et les documents d'urbanisme sont autant d'outils qui prennent en compte l'ancrage territorial des gens du voyage. Des subventions existent pour financer ce type de projets. Il existe, par ailleurs au niveau national un fonds qui permet d'abonder au-delà des financements classiques ce type d'opération permettant le développement de logement à très bas niveau de loyer.

Didier BORREL indique que les points décisifs sont « cette volonté et cette cohérence » et c'est sur ces aspects « qu'il faut faire preuve d'initiative »

Il rappelle, par ailleurs, que les logements financés en PLAI sont un outil parmi beaucoup d'autres. L'enjeu est de mettre en œuvre toute la palette des solutions pour répondre à la diversité des besoins. Didier BORREL indique notamment que la piste de l'auto-construction proposée par l'étude est intéressante sous réserve de respecter les règles et les procédures d'urbanisme. Il faut, en effet, ne pas perdre de vue ces contraintes qui s'imposent à tous et dont le rôle des acteurs investis est d'assurer leur respect.



Grégory BERNARD, adjoint à l'urbanisme de la Ville de Clermont Ferrand, commune engagée depuis 2009 sur les opérations de relogement des familles gens du voyage, souligne l'intérêt, au-delà de l'action même, de prendre le temps de s'interroger sur la politique conduite et de viser à son amélioration. L'étude permet cet examen critique et enrichissant des travaux engagés. Et c'est certainement grâce à cette attention particulière de mener un travail qualitatif que le Puy-de-Dôme a pu acquérir le statut de département pilote en matière de politique à destination des gens du voyage.

« Il ne s'agit pas de répondre à un besoin individuel mais de construire un territoire harmonieux »

Gregory BERNARD souhaite reprendre quelques points à partir des propositions émises.

Concernant l'idée de poursuivre la production d'habitat adapté, il en est convaincu. Si en termes quantitatif, la ville de Clermont n'est pas à la moitié des réponses permettant de couvrir les besoins de relogement, il lui semble que le simple fait de lancer les premières constructions de logements est déjà l'accomplissement d'une grande partie du chemin. La volonté politique est, en effet, un élément clef et dont la mise en œuvre, dans le Puy-de-Dôme, est facilitée par l'existence d'un réseau de partenaires mobilisés. Malgré cela, cette volonté politique peut parfois se heurter à certaines tensions au sein de la population et dont le devoir de l'élu est la capacité de dépasser ces attitudes qui s'opposent à l'intérêt général.

Selon Grégory BERNARD, l'étude inscrit les futurs projets menés à destination des gens du voyage dans une 3^{ème} génération:

- La 1^{er} génération correspond à la création des aires d'accueil dans les années 2000,
- La 2^{ème} génération correspond aux projets d'habitat développés à partir des années 2010 dans une forme de lotissement pavillonnaire, souvent sur le lieu d'installation historique des familles.
- La 3^{ème} génération des projets doit s'appuyer sur cette expérience collective des quinze années passées et sur les perspectives posées par l'étude. Il y a la nécessité de développer d'autres solutions. Les pistes à appréhender sont notamment le terrain familial en milieu urbain, l'auto construction dans le respect des normes, l'insertion de l'activité économique en parallèle de la réponse aux besoins d'habitat.

Grégory BERNARD ouvre l'analyse et questionne deux nouveaux champs.

En premier lieu, il interroge la question du rapport au territoire, à la ville, au quartier. Il souligne le problème de morphologie urbaine et de construction de la ville posé par les programmes d'habitat gens du voyage tels qu'ils ont été développés. Construits selon un modèle pavillonnaire, ils se situent souvent aux marges de la ville. Il interroge alors la perception de cette situation par les familles : est-ce perçu de manière positive où l'entre-soi est vécu comme un confort ou est-ce reçu comme une relégation, un rejet de la société ? Selon Grégory BERNARD, le développement de ces programmes doit s'inscrire dans leur environnement car en tant qu'élu, il s'engage, non pas à répondre à un besoin individuel, mais à construire un territoire harmonieux.

En second lieu, il pointe la possibilité de s'appuyer sur la démarche de l'habitat des gens du voyage pour faire évoluer l'action publique dans d'autres domaines. A titre d'exemple, la fabrication des logements « classiques » est aujourd'hui normée et consiste à construire des produits standardisés sans jamais s'interroger sur les destinataires des logements. L'une des vertus de la démarche d'habitat adapté est qu'il y a un dialogue avec les familles qui conduit à reconsidérer les pratiques et les modes de production. Selon l'Adjoint à l'urbanisme de la Ville de Clermont Ferrand, ce travail sur ce public particulier est l'opportunité de généraliser la prise en compte la demande sociale de logement dans la construction de l'habitat de demain.



Fabrice HAINAUT, Directeur Général de l'Ophis et représentant de l'Association du Logement Social en Auvergne, considère l'étude sociologique, et plus largement la mise en œuvre du schéma départemental, comme des vecteurs d'accélération des actions conduites en matière d'habitat des gens du voyage. En effet, le logement des familles gens du voyage par les bailleurs sociaux est bien antérieur au 1^{er} programme d'habitat adapté. De nombreuses familles sont logées dans le parc existant et cela depuis plusieurs décennies. Les projets menés dans le cadre du schéma départemental apportent des solutions pour répondre aux besoins d'habitat de certaines familles éloignées du logement classique et facilite l'action des bailleurs et des autres partenaires.

« Des logements doublement adaptés : à un public et à une famille »

Cette antériorité du logement des familles gens du voyage par les bailleurs sociaux s'appuie sur la philosophie du logement social en France qui propose un modèle généraliste, répondant au besoin du plus grand nombre, visant le bien vivre ensemble et l'intégration des populations.

Au regard de l'expérience des bailleurs sociaux, Fabrice HAINAUT souligne la diversité des formes d'habitat en locatif social pour les familles du voyage.

- Le parc existant en diffus. La majorité des familles gens du voyage résidant en locatif social sont locataires dans les résidences de logements sociaux y compris en collectif et cohabitent avec d'autres locataires non voyageurs.
- Les lotissements adaptés. Une centaine de familles résident dans des programmes qui ont été réalisés selon une démarche adaptée au locataire et à son groupe familial.
- Les programmes mixtes. L'offre habitat adaptée évolue ces dernières années avec l'apparition d'opérations au sein desquelles sont réalisés des logements dits « gens du voyage » et des logements classiques pour des locataires « lambda ».

Fabrice HAINAUT précise les spécificités des opérations dites adaptées. La réalisation de cette offre repose sur une importante réflexion autour des usages et cela pour chaque famille identifiée dès la phase diagnostic. Les bailleurs s'engagent donc à produire des logements « doublement » adaptés : à la fois adaptés au public, mais aussi adaptés à une famille. Cette démarche a conduit les bailleurs à modifier leur manière de conduire une opération, tant dans la phase conception que dans la phase gestion. Cette production « sur mesure » suscite deux grandes interrogations :

- Comment vont fonctionner ces logements dans le temps et notamment selon l'évolution familiale ? Plusieurs pistes sont possibles pour anticiper cette problématique. Il est possible soit d'adapter le parc (réfléchir à des logements modulaires) soit de favoriser le parcours résidentiel des familles au sein du patrimoine HLM ou via l'accession à la propriété grâce à la vente HLM.
- Comment peut se poursuivre le travail partenarial engagé en phase de conception au-delà de la livraison des logements pour soutenir l'inclusion des familles dans leur environnement ? La contractualisation avec les partenaires en phase gestion constitue ainsi un élément sécurisant pour les bailleurs en charge de la gestion de ce patrimoine durant plusieurs décennies.



Luc ASTOUL responsable qualité à la direction de l'action sociale du Conseil départemental du Puy-de-Dôme, encourage les auditeurs à prendre connaissance de l'étude complète qui éclaire sur les modes de vie, de pensée, les modes de relations qu'entretiennent les voyageurs.

Dans un premier temps, il souhaite revenir sur le principe de diversification des modes d'habitat des gens du voyage. Sachant qu'il n'y a pas de « communauté de gens du voyage » et qu'il existe une véritable diversité des situations des familles il semble cohérent et nécessaire de ne pas se restreindre à une seule offre d'habitat. A des besoins multiples, des solutions diversifiées sont à apporter.

« Les travailleurs sociaux ont vocation à être présent avant, pendant et après les opérations d'habitat adapté. »

Par ailleurs, l'étude souligne l'intérêt d'un accompagnement social global qui intégrerait différents champs de l'intervention sociale tel que l'habitat, la scolarité, l'insertion professionnelle, etc. Le Conseil départemental ne peut que souscrire à ce type d'orientation dans la mesure où c'est ce qu'il souhaite faire au travers des 160 travailleurs sociaux qui interviennent en polyvalence. Le travailleur social polyvalent est, à l'image du médecin généraliste, l'interlocuteur privilégié dans le suivi social. En fonction de la complexité des besoins, le travailleur social peut orienter la personne vers d'autres professionnels plus spécialisés sur un champ donné en apportant la garantie d'une continuité dans la prise en charge de la personne. Cet accompagnement global n'est donc possible que dans un contexte partenarial large et dynamique et le schéma départemental est un support à l'action dans un environnement pluri-institutionnel.

Luc ASTOUL remarque, à partir de l'expérience du territoire, que les travailleurs sociaux ont vocation à être présents avant, pendant et après les opérations d'habitat adapté :

- « Avant » car ils peuvent participer au repérage du public ;
- « Pendant » pour accompagner les familles à se confronter à la réalité de l'entrée dans les lieux et les accompagner dans les démarches administratives ;
- « Après » lorsqu'il faut accompagner les personnes à vivre dans de l'habitat en dur qui impacte certains fondements culturels tels que le temps, l'espace, les finances, la transmission du patrimoine, etc.

Dès lors, les travailleurs sociaux du Conseil départemental qui interviennent auprès des gens du voyage sont parties prenantes des programmes de relogement, en habitat adapté ou autre, et peuvent intervenir tout au long du projet, de la phase diagnostic à la phase gestion.

La décision récente de ne plus spécialiser l'accompagnement des gens du voyage et de rentrer dans une démarche de droit commun doit se réaliser avec une attention forte de ne pas gommer les aspects culturels de ce public. Le Conseil départemental est donc favorable au principe de formation proposé dans le cadre de l'étude, notamment sur les aspects inter-culturels, non seulement auprès des travailleurs sociaux mais aussi avec d'autres intervenants dans les champs de l'habitat, de la culture, de l'insertion professionnelle, etc.

Suite à la table ronde, plusieurs auditeurs présents sont intervenus, complétant les différents propos rapportés. Ainsi, **Bernard FAURE, Président d'Honneur de l'AGSGV63 et ancien Maire de Maringues**, a rappelé l'histoire des voyageurs installés sur sa commune depuis plusieurs décennies et fait un bilan des évolutions constatées depuis 15 ans. Au travers des actions menées par la municipalité de Maringues - accompagnement des familles ancrées sur le territoire dans le cadre des projets d'accession à la propriété, création de l'aire d'accueil pour les circulants, développement de logements locatifs adaptés - Bernard FAURE rappelle que tout projet doit s'inscrire sur le long terme. Au cours des années, et sans vouloir précipiter les choses, il est témoin d'une meilleure intégration des voyageurs sur son territoire. Celle-ci se traduit par l'apparition de couples « mixtes » voyageur/gadgé, une bonne scolarisation des enfants, une participation des voyageurs dans la vie de la cité, etc. Aujourd'hui, tout n'est pas résolu, une forte discrimination à l'égard des voyageurs persiste sur la commune mais la situation s'améliore ; preuve en est le projet d'urbanisation du quartier marqué « gens du voyage » de Maringues pour développer de l'habitat à destination de tout public.

Pascal PIGOT, Maire des Martres-de-Veyre et Conseiller départemental, doit faire face à de plus en plus de demandes de logement social « classique » de la part des familles du voyage. Il s'agit notamment des jeunes couples en situation de décohabitation. Il souligne la nécessité d'anticiper les évolutions familiales au démarrage des projets et de favoriser l'intégration des demandes de logement dans le parc social banalisé.

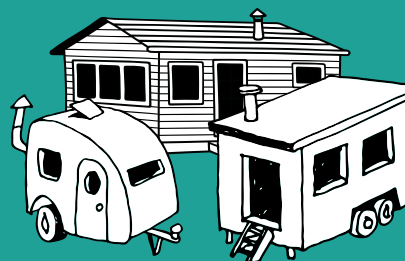
Laura FERNANDEZ, directrice de l'École Itinérante, confirme les conclusions de l'étude d'un impact des opérations d'habitat qui reste relatif et notamment en termes de scolarisation. En effet, si la maison améliore les conditions de vie et d'hygiène et donc facilite l'accès à l'école, l'entrée dans un logement ne modifie pas profondément le rapport à l'institution scolaire. Les familles qui scolarisaient bien leurs enfants poursuivent une bonne scolarisation et celles qui démontraient plus de réticence à une présence régulière de leurs enfants ont toujours des difficultés à les scolariser.

crédit photos

Photos table ronde : AGSGV63
Autres : Marie d'Hombre
dessin couverture © Malika Moine

ÉTUDE RELATIVE À L'IMPACT DE L'HABITAT ADAPTÉ SUR LES MODES DE VIE DES GENS DU VOYAGE

Étude commandée par l'Association de Gestion du Schéma
d'accueil et d'habitat des Gens du Voyage du Puy-de-Dôme



La réponse aux besoins d'habitat des gens du voyage est l'une des orientations majeures des politiques menées dans le cadre du Schéma d'Accueil et d'Habitat des gens du voyage du Puy-de-Dôme.

Au-delà du simple constat de la satisfaction ou non des personnes ou organismes impliqués dans les opérations de relogement, les acteurs engagés sur le volet habitat du Schéma départemental - État, Conseil départemental, collectivités et bailleurs sociaux - souhaitent, à partir du point de vue des voyageurs, apprécier les impacts des actions conduites de manière transversale et adapter, en conséquence, leur intervention afin qu'elle soit au service des personnes visées et de leurs intérêts.

En 2015, l'Association de Gestion du Schéma des Gens du Voyage a commandé une étude sociologique auprès de Marie d'Hombres de l'association Récits. Cette étude s'est appuyée sur une vingtaine d'entretiens réalisés auprès de familles vivant sur les sites de Maringues, Clermont-Ferrand, Neschers, Ambert, les Martres de Veyre, Ennezat et Aubière.

Ces témoignages regroupent une grande variété de profils : Hommes et femmes, des plus jeunes aux plus anciens, de ceux qui vivent en caravane à ceux qui habitent dans une maison, des catholiques aux évangélistes, des voyageurs aux sédentaires... Chacun, à sa manière, se souvient « du temps d'avant », raconte sa vie quotidienne et se projette dans l'avenir, en abordant, au fil de son récit, de multiples thématiques : roulottes à chevaux et vie à l'ancienne, activités économiques, lien au voyage et à la société, passage de la caravane à la maison, rapport à la famille, évolution au fil des générations...

Récits et extraits de témoignages révèlent ainsi, au travers de multiples points de vue, l'évolution des conditions de vie des voyageurs du Puy-de-Dôme et les répercussions des programmes d'habitat dans un contexte de profondes transformations sociétales.

Marie d'HOMBRES – Association RECITS

13 cours du mont libre – 84760 St Martin de la Brasque

www.recitsdevie.fr

recits@live.fr



www.agsgv63.com

agsgv63@wanadoo.fr